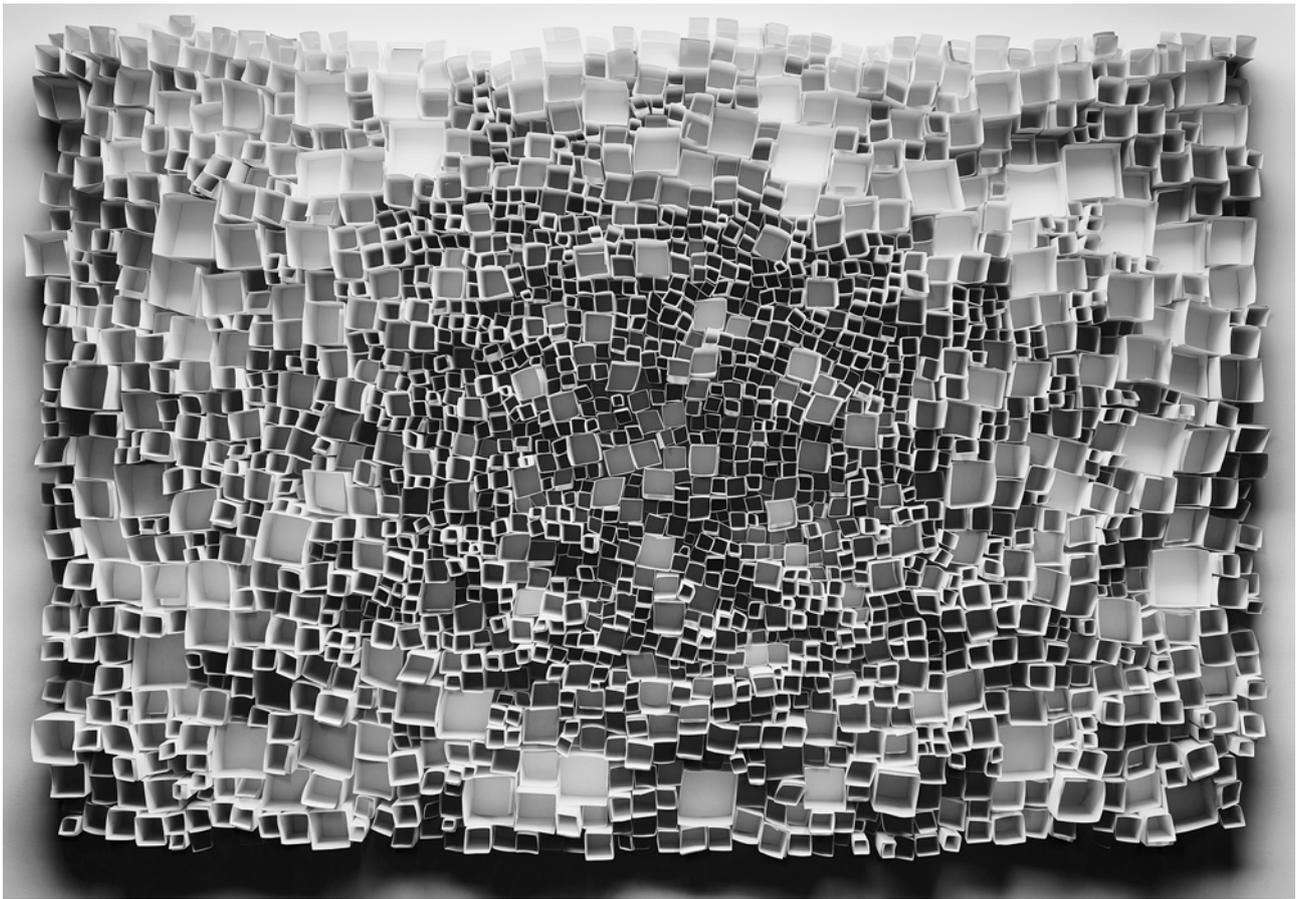




© Noémie Goudal, Les Mécaniques I, 2016, extrait d'un triptyque, 168x205 cm. Courtesy Galerie Les filles du calvaire, Paris



© Christiane Feser, Partition 55, 2016, de la série Partitionen, objet photographique, tirage pigmentaire d'archive, 140x200x2 cm
Courtesy l'artiste et la Galerie Anita Beckers, Francfort-sur-le-Main

SOMMAIRE

SPÉCIAL PHOTO À PARIS	30
INTERVIEW : PETER PUKLUS	36
PUBLICATIONS	58
NOUVELLES EXPOSITIONS	70
EXPOSITIONS EN COURS	102

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques et un magazine en ligne. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'Association Internationale des Critiques d'Art – AICA. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey – CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à 2015. Dernier essai paru sur phototheoria.ch : " Réflexivité dans la photographie contemporaine ", janv. 2016 : <http://phototheoria.ch/up/reflexivite.pdf>

→ Pour consulter tous les comptes rendus d'expositions : <http://phototheoria.ch/up/expositions.pdf>
ou (re)lire les comptes rendus de publications : <http://phototheoria.ch/up/publications.pdf>



© Sylvain Couzinet-Jacques, de la série Eden, 2016. Courtesy Aperture Foundation, New York

Couverture – Paris Photo

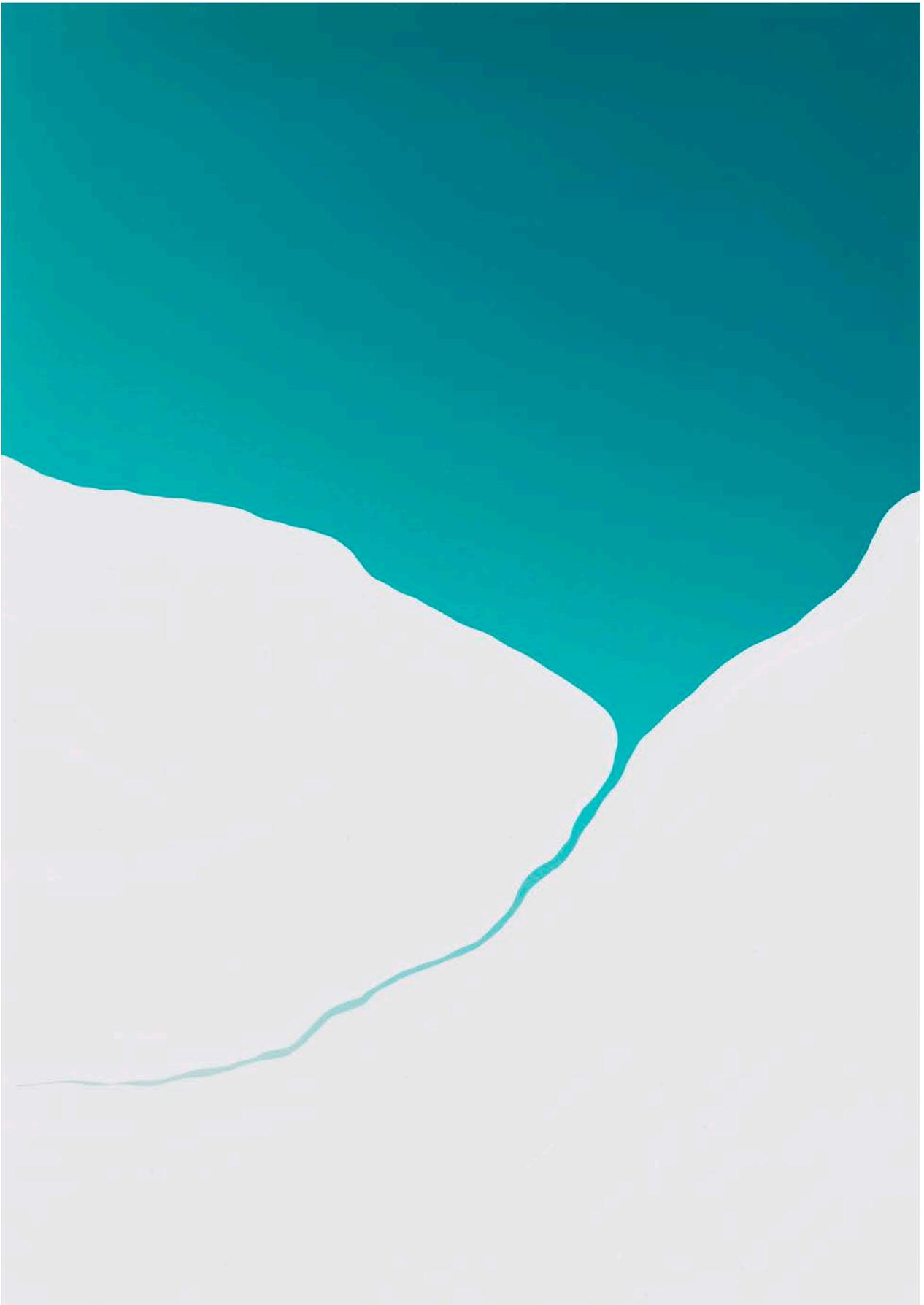
Grand Palais, Avenue Winston Churchill, Paris 8^e, 10.11. – 13.11.2016
www.parisphoto.com

Le premier portfolio de Photo-Theoria 14 est une présentation de quelques œuvres récentes proposées par les 178 exposants, galeries ou éditeurs, de la 20^{ème} édition de Paris Photo. Cette foire internationale dédiée au médium photographique est l'événement incontournable du mois de novembre. De multiples expositions et autres foires ont lieu à ce moment-là à Paris et je vous en propose ici une petite sélection. Le second portfolio et l'interview de ce numéro sont consacrés à *Handbook to the Stars* de Peter Puklus, une œuvre présentée à Paris Photo par la galerie berlinoise Robert Morat, qui représente l'artiste. Vous découvrirez ainsi la genèse passionnante d'un livre d'artiste qui s'est mué en installation destinée à l'exposition. En 2017, je développerai la thématique de l'exposition, non seulement dans mes comptes rendus liés à l'actualité suisse, mais aussi dans un vaste projet éditorial sur l'exposition de la photographie contemporaine et son histoire...
Nassim Daghighian

À propos du triptyque inédit de Noémie Goudal, *Les Mécaniques I*, comme un clin d'œil à Robert Smithson :
" [...] L'installation, qui prend la forme d'une centaine de facettes de miroirs intégrées dans un châssis en bois, est photographiée dans une forêt tropicale, premier réservoir mondial de diversité biologique terrestre. La structure est faite de telle sorte que les facettes des miroirs sont retirées au fur et à mesure, créant ainsi de subtiles réflexions kaléidoscopiques des formations végétales que les miroirs projettent. La surface ainsi fragmentée questionne l'acte même d'observer la nature comme notre perception de l'image qui porte en elle une perspective décomposée. Les imperfections de la fabrication, délibérément laissées apparentes, se mêlent au foisonnement vert de ce microcosme végétal constitué d'une variété de niveaux, de la terre à la canopée. Comme une performance en temps réel, les trois photographies captent l'altération des strates de la forêt. Tout en pointant l'artificialité, ces images en soulignent la temporalité à l'ère anthropocène ; entre changement, disparition et renouvellement. "

Source, à consulter pour lire l'intégralité du texte : <http://www.parisphoto.com/fr/paris/exposants/les-filles-du-calvaire>

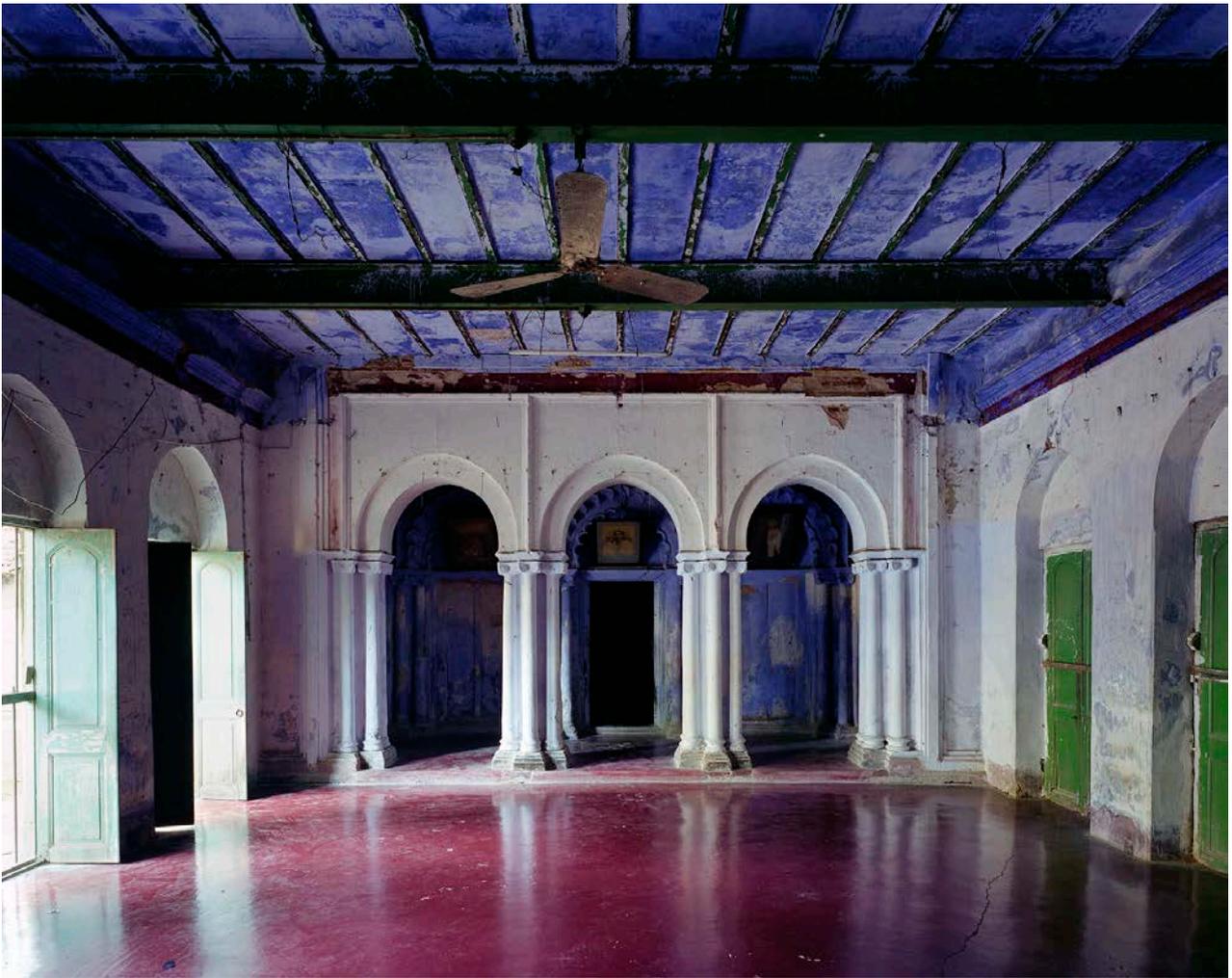
Les images suivantes ont été proposées par les galeries qui exposent à Paris Photo et sont mentionnées dans la légende (courtoisie).



© Marco Breuer, Untitled (C-1793), 2016, papier chromogénique exposé, gaufré, gratté, 65.4x45.7 cm. Courtesy Yossi Milo, NY



© Zanele Muholi, Ntozakhe II, Parktown, 2016, de la série MaID, tirage argentique, 110.5x83.8 cm. Courtesy Yancey Richardson Gallery, NY



© Thomas Jorion, Institution religieuse (Prabartak Ashram), Chandernagor, Inde, 1920, de la série Vestiges d'empire, 2014, tirage fine art Canson Infinity rag, 120x150 cm. Courtesy Galerie Esther Woerdehoff, Paris



© Risaku Suzuki, Water Mirror 14, WM-75, 2014, c-print, 120x155 cm. Courtesy Christophe Guye, Zurich



© Noé Sendas, Crystal Girl n°45, 2016, tirage pigmentaire n/b sur papier Luster. Courtesy Galeria Carlos Carvalho, Lisbonne



© Raphaël Dallaporta, Chauvet – Pont d'arc. L'inappropriable, 2016. Courtesy Éditions Xavier Barral, Paris



© Samuel Gratacap, Sans titre, 2015, de la série Empire. Camp de réfugiés de Choucha, 2012-2014, tirage jet d'encre. Courtesy Galerie Les filles du calvaire, Paris



© Pierre Gonnord, Urbasa I, 2016, c-print encadré, 165x240 cm. Courtesy Galería Juana de Aizpuru, Madrid



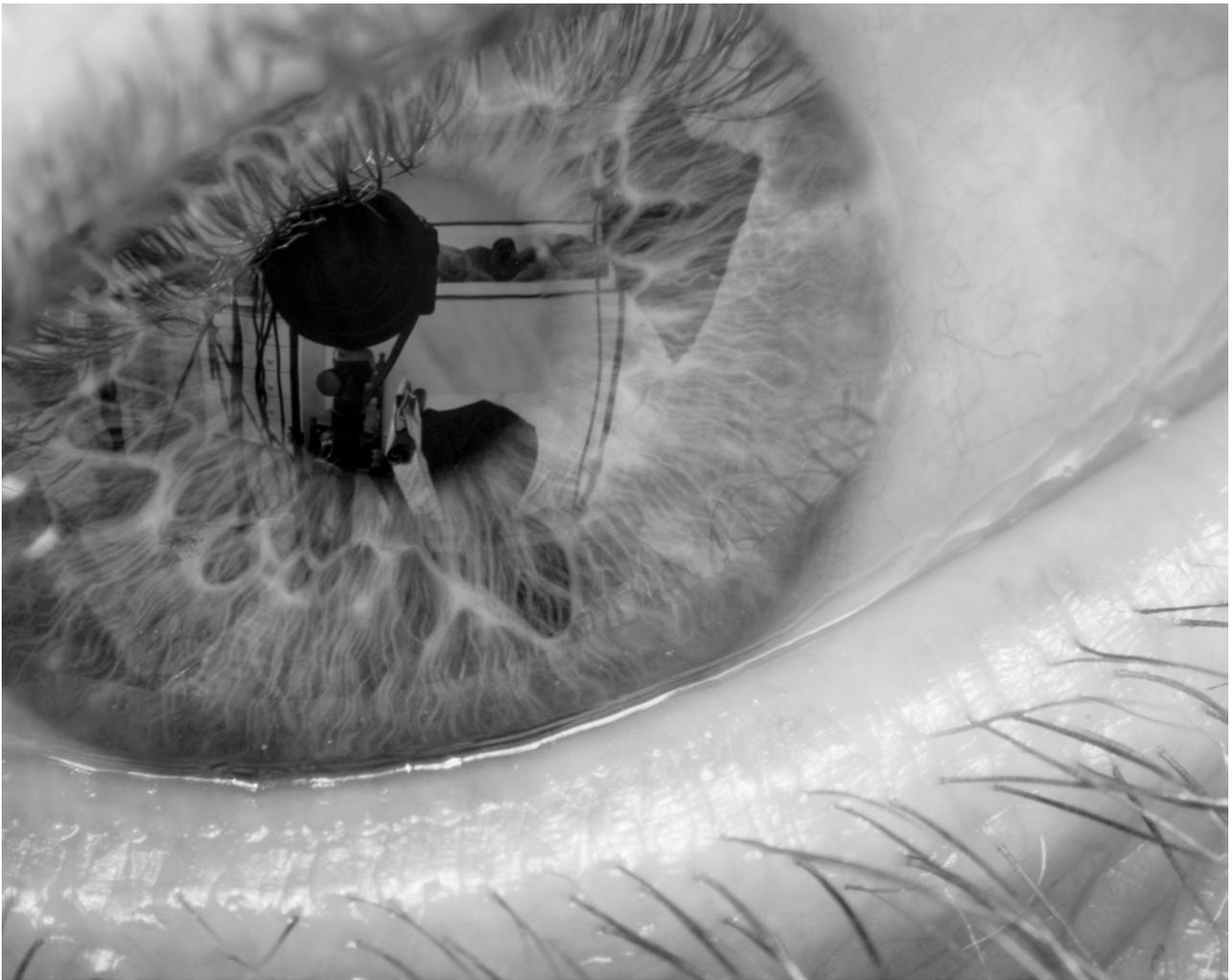
© Miki Kratsman, The Bedouin Visual Archive #9, 2015, tirage digital. Courtesy Chelouche Gallery, Tel Aviv



© Miki Kratsman, The Bedouin Visual Archive #2, 2015, tirage digital. Courtesy Chelouche Gallery, Tel Aviv



© Sophie Zénon, Alexandre n°6, Vosges, 2015, tirage fine art sur papier baryté Hahnemühle, 40x40 cm. Courtesy Thessa Herold, Paris



© Nicholas Nixon, *Self, Brookline 2016*, 2016, tirage pigmentaire, 43.2x53.3 cm. Courtesy Fraenkel Gallery, San Francisco et Galerie Eric Dupont, Paris



© Simone Nieweg, Grapefruit, Spinnweben und Reisighaufen, Grand Terrace, CA, 2014, c-print sur alu-Dibond, 103x145 cm, 134x178 cm
Courtesy Galerie m Bochum, Allemagne



© Richard Learoyd, Headless Man with Mirror, 2016, image réalisée dans une camera obscura sur papier Ilfochrome, 172.7x123.9 cm. Courtesy Pace/MacGill Gallery, New York



© Trent Davis Bailey, Izzi and Cece, Hotchkiss, Colorado, 2014, tirage pigmentaire, 81.3x101.6 cm, de la série The North Fork. Courtesy Robert Koch Gallery, San Francisco



© Pieter Hugo, Portrait #12, Rwanda, 2015, 2015, c-print, 120x160 cm. Courtesy Stevenson, Le Cap et Johannesburg



© Gohar Dashti, Stateless, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 40x60 cm. Courtesy Robert Klein Gallery, Boston



© Gohar Dashti, Stateless, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 40x60 cm. Courtesy Robert Klein Gallery, Boston



© Perry Rachel, Lost In My Life, Chiral Lines 1, 2016, tirage pigmentaire d'archive, 152.4x101.6 cm.
Courtesy Yancey Richardson Gallery, New York



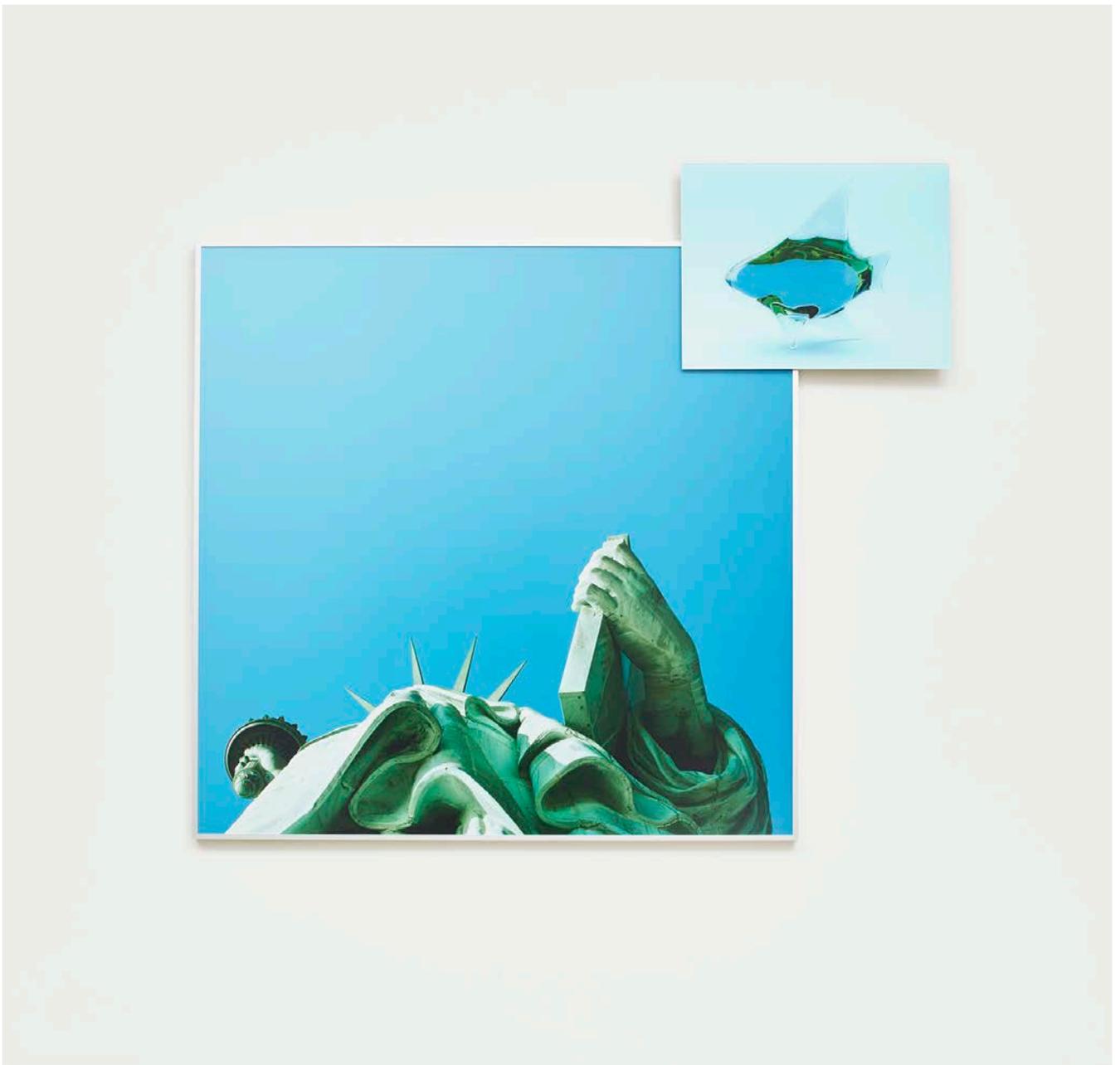
© Edith Roux, Les fantômes de Bassam #1, 2016, tirage jet d'encre, 115x141 cm. Courtesy Galerie Dix9 - Hélène Lacharmoise, Paris



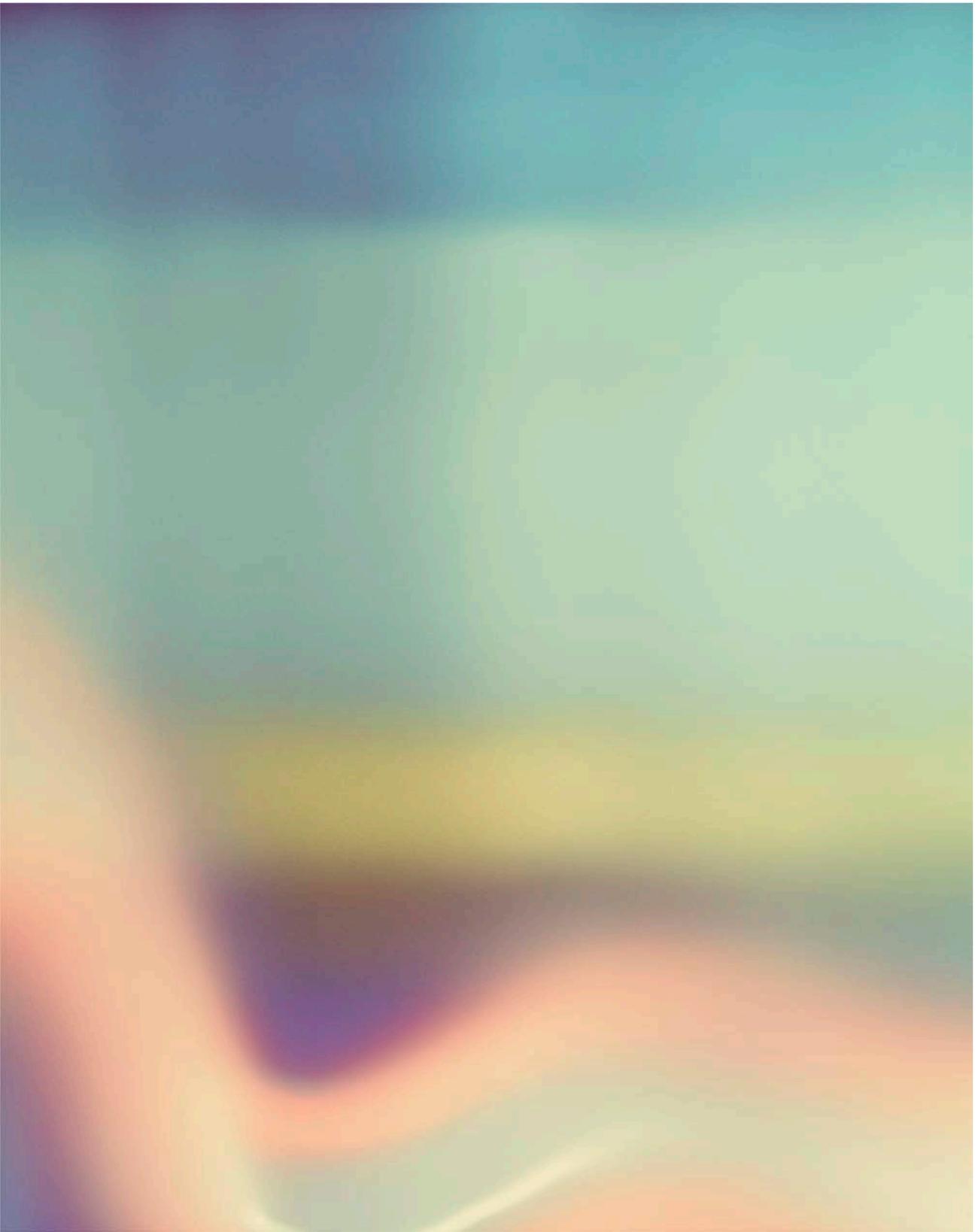
© Roger Ballen & Asger Carlsen, *Stretching*, de la série *No Joke*, 2016, tirage pigmentaire d'archive sur papier Hahnemühle Photo Rag Pearl, 60x40 cm. Courtesy Dittrich & Schlechtriem, Berlin et V1 Gallery, Copenhague



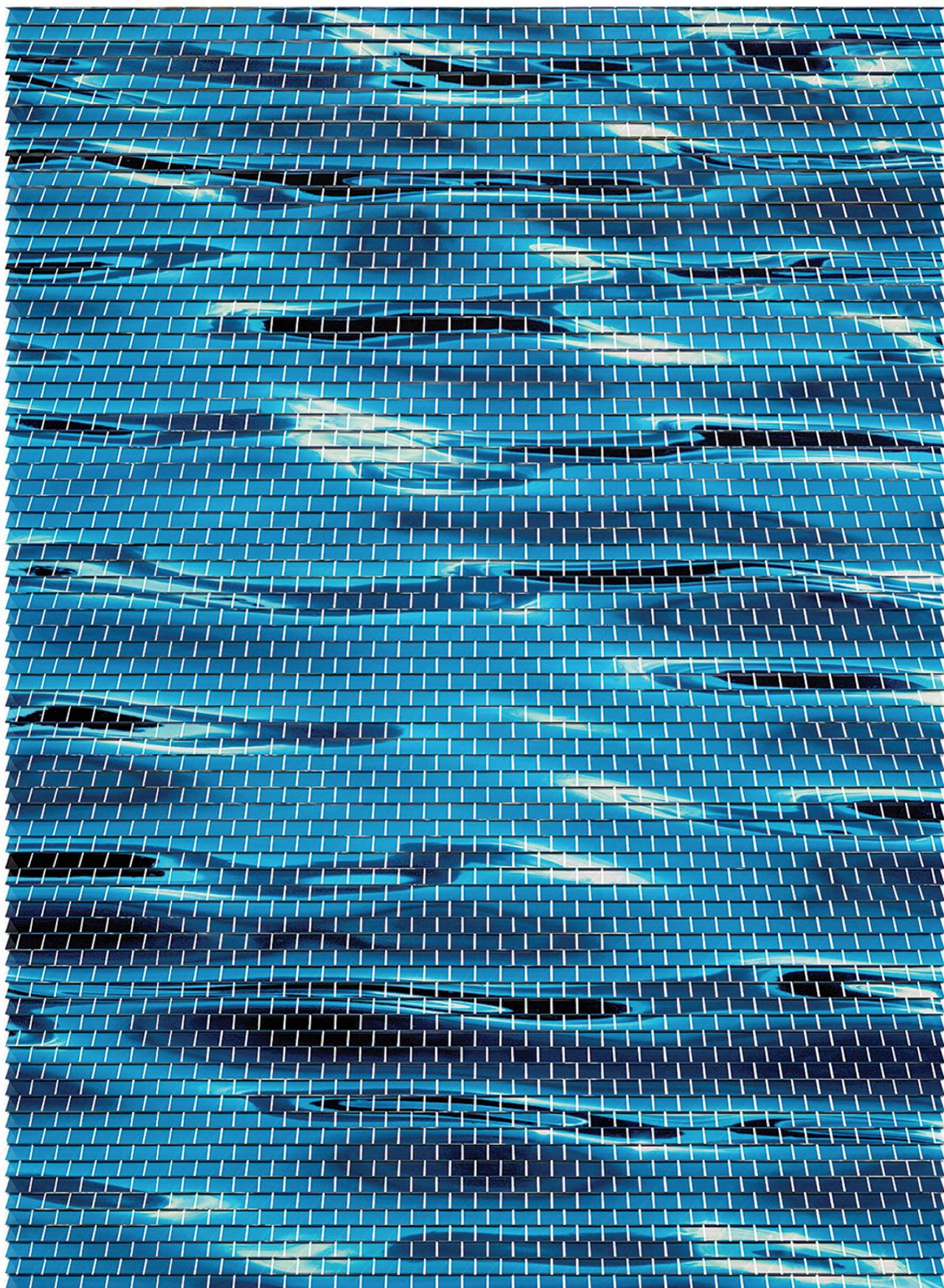
© Stephanie Syjuco, Cover-Up, de la série Cargo Cults, 2016, tirage pigmentaire d'archive, 50.8x38.1 cm. Courtesy Catharine Clark Gallery, San Francisco



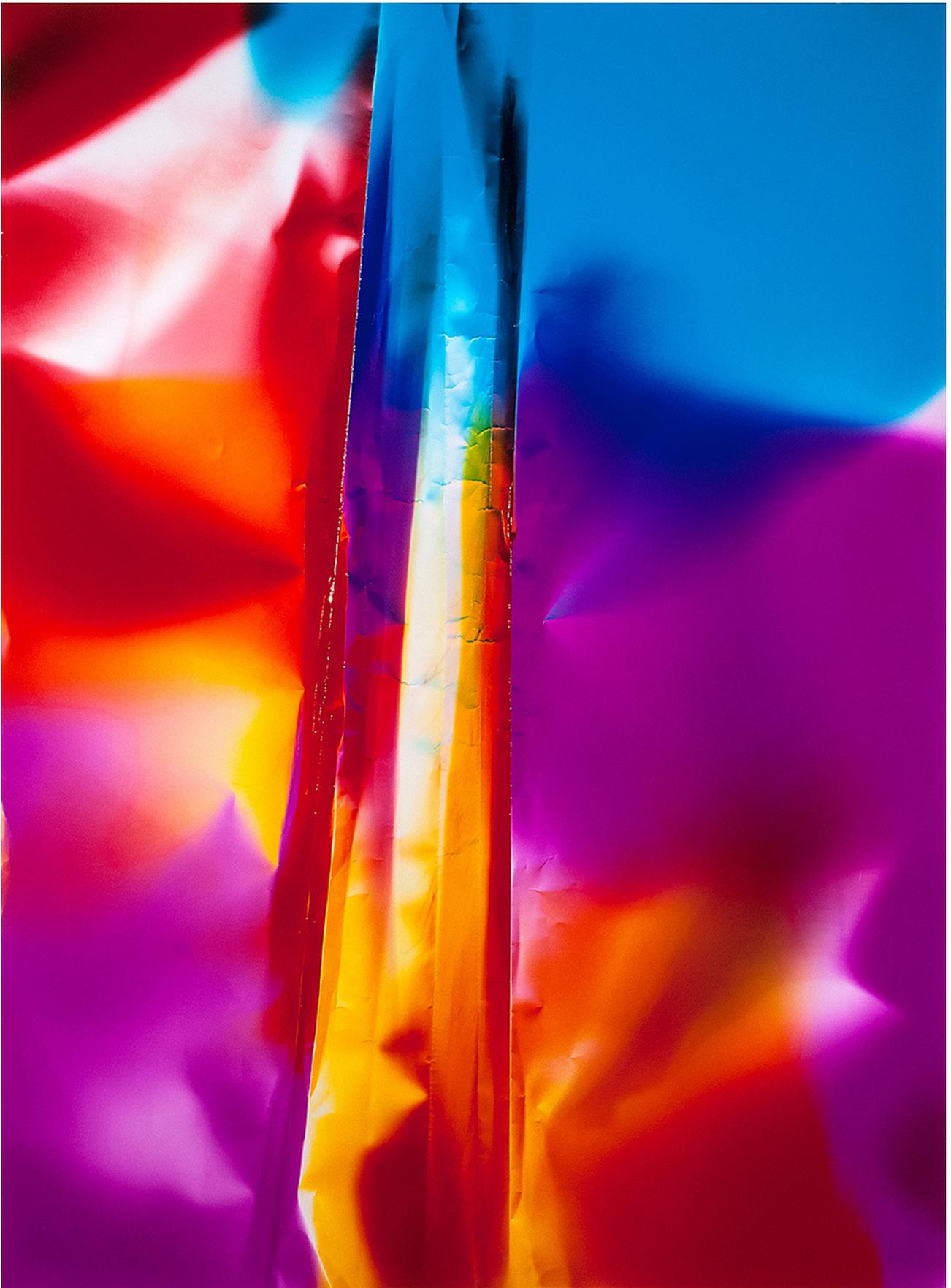
© Viktoria Binschtok, Statue & Fish, 2016, 2 c-prints digitaux sous Diasec, 100x100 cm et 35x45 cm. Courtesy Klemm's, Berlin



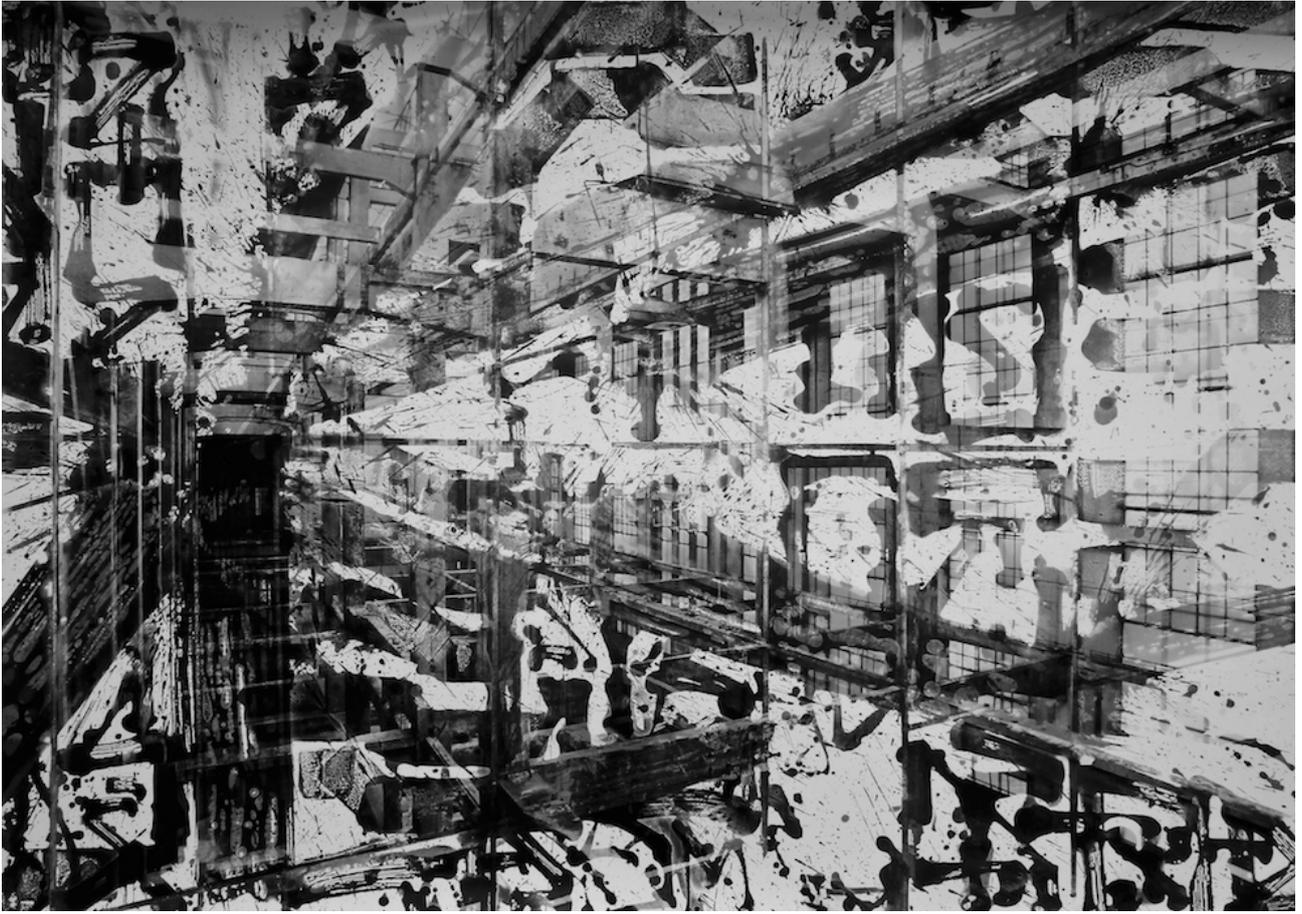
© Jiang Pengyi, Void N°1, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 183.6x145 cm. Courtesy Blindspot Gallery, Hong Kong



© Wang Ningde, Watermark No.22, 2015, installation photographique, 144x106x2.5 cm. Courtesy M97 Gallery, Shanghai



© Ellen Carey, *Caesura*, 2016, photogramme couleur unique, 101.6x76.2 cm. Courtesy M + B, Los Angeles



© Lek et Sowat, Vanishing Point, 2015, tirage gélatino-argentique peint avec liquide développant, 119x161 cm. Courtesy Polka Galerie



© F.X. Combes, N:48°48-E:2°6, #1, de la série Aperture Priority, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 67x50 cm. Courtesy NextLevel Galerie, Paris



© Lucas Olivet, de la série Three Wheels, 2016, projection de diapositives. Courtesy de l'artiste.

SPÉCIAL PHOTO À PARIS

Les Usages du monde

Galerie de la Cité internationale des Arts, 18 rue de l'Hôtel de Ville, 4^e arr., 10.11. – 10.12.2016
www.citedesartsparis.net www.whatsupphotodoc.net

Avec : Coline Amos, Cortis & Sonderegger, Lili range le chat, Lucas Olivet

Foire internationale dédiée à la photographie documentaire, What's Up Photo Doc présente cette année la jeune photographie suisse. Salon créé en 2015 par Charlotte Flossaut, ex-directrice artistique de Photo Off, il a pour but de favoriser la diffusion de la photographie documentaire, historique ou contemporaine. L'exposition *Les Usages du monde* réunit des artistes rendant compte de la pluralité des démarches qui interrogent le monde, son altérité, ses usages et nos existences, en écho avec l'écrivain iconographe et voyageur Nicolas Bouvier, auteur en 1963 du magnifique et incontournable ouvrage *L'usage du monde*.
Curateur : Jeanmichel Jagot

Événement : 09.11., 18h – 20h, vernissage du livre de Lucas Olivet, *Black Water Ballad*, éditions JB, Genève, à la librairie du Centre culturel suisse, 32 rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris

Colloque : 10.11.2016, 9h – 18h, *La jeune photographie suisse*, Auditorium de la Cité internationale des arts

Avec : Joerg Bader, directeur du Centre de la Photographie de Genève ;

Jörg Brockmann, photographe, galeriste, Genève ;

Nicolas Crispini, photographe, commissaire d'exposition et collectionneur ;

Hélène Joye-Cagnard, Journées photographiques de Bienne ;

Pauline Martin, commissaire d'exposition, Musée de l'Elysée, Lausanne ;

Virginie Otth, artiste enseignante, Ecole supérieure des Arts appliqués de Vevey et HEAD, Genève ;

Dr. Peter Pfrunder, directeur, Fotostiftung Schweiz, Winterthur ;

Nadine Wietlisbach, directrice, PhotoForum PasquArt, Bienne ;

Arno Camenisch, jeune auteur de langue romanche ;

Thomas Doublier, consultant en photographie.



© Faith Holland, Blur Mask: Hotter, de la série Retouch, Reform, Refit, 2012

La Post-photographie, un nouveau paradigme ?

CCS – Centre Culturel Suisse, 32 rue des Francs-Bourgeois, 3^e arr., 11.11., 20h
www.ccsparis.com

Table ronde en anglais menée par Duncan Forbes, co-directeur du Fotomuseum Winterthur.

Intervenants :

Melanie Bühler, curatrice indépendante, Amsterdam et New York ;

Joshua Chuang, New York Public Library ;

David Cunningham, Institute for Modern and Contemporary Culture, Londres ;

Camille Le Houezec et Joey Villemont, It's Our Playground, Thorigny-sur-Marne ;

Nadine Wietlisbach, Photoforum PasquArt, Bienne.

À l'occasion du lancement du nouveau prix P3 – Post-Photography Prototyping Prize, à l'initiative de la Julius Baer Foundation et du Fotomuseum Winterthur, le CCS propose une rencontre autour des enjeux de la post-photographie. Alors qu'aujourd'hui chacun s'empare du médium photographique via son smartphone ou sa tablette, la photographie est en passe de devenir un algorithme généré par les réseaux et le traitement des données. Accessible sur de multiples plateformes (majoritairement des écrans), la photographie évolue vers une nouvelle forme artistique qu'on appelle "post-photographie", celle-ci se caractérise par la circulation instantanée des images, l'usage des nouvelles technologies et la réappropriation.

Source : <http://www.ccsparis.com/events/view/la-post-photographie-un-nouveau-paradigme>



Offprint

ENSBA, 14 Rue Bonaparte, 6^e arr., 10.11. – 13.11.16
www.offprint.org

Cent-vingt éditeurs indépendants participent cette année au salon de l'édition Offprint à l'École nationale des beaux-arts de Paris (ENSBA). C'est une occasion unique pour découvrir des ouvrages originaux, des éditeurs de livres de photographie alternatifs ou des auto-éditions. Yannick Bouillis est à la base de ce projet créé à Paris en novembre 2010. Offprint est un "salon des pratiques émergentes de l'édition dans la création contemporaine" qui a notamment été présent à Paris, Arles, Londres et Milan.



Soulèvements

Jeu de Paume, 1 place de la Concorde, 8^e arr., 18.10.16 – 15.1.17
www.jeudepaume.org

Georges Didi-Huberman, philosophe, historien de l'art et curateur a réuni des œuvres anciennes et contemporaines en lien avec les défis sociaux et politiques de la société. L'exposition *Soulèvements* est une interrogation sur la représentation des peuples, au double sens esthétique et politique. Georges Didi-Huberman s'appuie sur le travail historique et théorique qu'il mène depuis quelques années en parallèle d'une série d'ouvrages intitulés *L'Œil de l'histoire* et dont les derniers abordent la question de l'"exposition des peuples" ainsi que de l'émotion à ne pas exclure d'une anthropologie politique.

© Dennis Adams, Patriot, de la série Airborne, 2002, c-print, 102.5x137 cm, Coll. CNAP
Courtesy Galerie Gabrielle Maubrie



Annika von Hausswolff. Grand Theory Hotel

Institut suédois, 11 rue Payenne, 3^e arr., 11.11.16 - 19.3.17
paris.si.se

A travers une sélection d'œuvres de ces dix dernières années, l'exposition révèle les thématiques essentielles qui parcourent le travail d'Annika von Hausswolff (1967, SE). Les structures patriarcales, la criminologie, le capitalisme global et l'inconscient – l'artiste navigue d'un sujet à l'autre avec, en toile de fond, un intérêt majeur pour le médium photographique analogique. Ce travail aux multiples facettes résonne dans le titre : *Grand Theory Hotel* met en lumière les univers surréaliste, féministe et photographique de l'artiste qui, comme autant de chambres occupées par différents voyageurs, s'imbriquent pour former un tout.

© Annika von Hausswolff, An Oral Story of Economic Structures, 2013



Yann Gross. The Jungle Show II

CCS, 32 rue des Francs-Bourgeois, 3^e arr., 4.11. – 4.12.16
www.ccsparis.com

Pour *The Jungle Show*, Yann Gross a parcouru le fleuve Amazone et ses différents affluents sur les traces de Francisco de Orellana, conquistador espagnol. L'exposition au Centre Culturel Suisse révèle diverses facettes de l'Amazonie contemporaine et questionne plus largement la notion de progrès et de développement.

© Yann Gross, MF Marcelita, Río Itaya, Iquitos, Pérou, de la série Jungle, 2015



Letha Wilson. Surface Moves

Galerie Christophe Gaillard, 5 rue Chapon, 3^e arr., 8.10. - 12.10.16
www.galeriegaillard.com

" Dans cette exposition personnelle, Letha Wilson (1976, USA) continue de tester et pousser les limites de ses matériaux de prédilection en matière d'impression photographique : les métaux et le béton. Chaque œuvre présentée porte la marque d'une pratique d'atelier aboutie où le dense et l'éphémère – les substrats et les surfaces – sont à la fois bouleversés et combinés. " Charlotte Cotton (extrait du communiqué)

© Letha Wilson, California Concrete Ripple Tondo, 2016, émulsion de transfert, béton, 61x61x5 cm



Kate Steciw. Front space

Galerie Christophe Gaillard, 5 rue Chapon, 3^e arr., 8.10. - 12.10.16
www.galeriegaillard.com

" Depuis la fin des années 2000, Kate Steciw (1978, USA) explore la question de la matérialité, de la mutabilité et de la temporalité de la culture de l'image dont les termes s'établissent bien au-delà des limites de l'art. Cette recherche est au premier plan d'une pratique créatrice radicale. Ses rencontres sculpturales avec le matériau photographique incarnent un parti pris subjectif sur notre environnement visuel dans son ensemble et son lexique d'automatisation, de répétition et de déclinaison. Cette exposition démontre une nouvelle fois la profonde compréhension de Kate Steciw à l'égard du "comportement" des images et de leur potentialité à être exploitées au sein d'une production artistique. " Charlotte Cotton (extrait du communiqué)

© Kate Steciw, Construction, impression par sublimation thermique sur dibond, 127x101.5 cm



Angela Grauerholz. Ecrins Ecrans

Centre culturel canadien, 5 rue de Constantine, 7^e arr., 9.11.16 - 24.3.17
www.canada.culture.org

À l'occasion de la publication par Steidl d'un ouvrage majeur portant sur l'ensemble de l'œuvre d'Angela Grauerholz (1952, DE), l'exposition présente une série de projets où mémoires individuelle et collective s'enchevêtrent en de somptueuses images quelque peu inquiétantes.

Ecrins Ecrans réunit des contenants précieux exposés ici dans le dénuement d'impressions volontairement dépourvues de tout cadre. L'exposition se concentre sur le corpus des photographies couleur réalisées à partir de 2001, l'année de production d'un projet majeur, *Privation*, qui documente d'une manière saisissante les archives calcinées de la bibliothèque de l'artiste et marque symboliquement son passage à une technologie entièrement numérique.

© Angela Grauerholz, Floating Frame, 2014, tirage pigmentaire d'archive, 102x152.4 cm

© Angela Grauerholz, Chambre verte, 2012, tirage pigmentaire d'archive, 71x102 cm



Documenter l'éphémère. La Collection Regard, Berlin

Goethe Institut, 17 avenue d'Iéna, 16^e arr., 10.11. - 21.12.16
www.goethe.de/paris

La Collection Regard (Berlin) englobe des œuvres des débuts de la photographie jusqu'aux années 1990. L'exposition présente quatre positions artistiques en mettant en regard le travail de Margret Hoppe, Rainer König, Manfred Paul et Ulrich Wüst. Leurs œuvres documentent un moment de vide qui succède à une transformation, dans lequel ce qui suivra n'est pas encore palpable.

© Margret Hoppe, Werner Tübke, Fünf Kontinente 1959, Öl auf Holz, ehem. Interhotel Astoria, Leipzig 2006, série Die verschwundenen Bilder, 2005-2010, c-print, 90x140 cm



Andres Serrano

Maison Européenne de la Photographie, 5/7 rue de Fourcy, 4^e arr.,
9.11.16 - 29.1.17
www.mep-fr.org

Figure majeure de la scène artistique contemporaine, Andres Serrano révèle, à travers ses photographies, une réalité souvent dérangeante. L'exposition propose un panorama très humain de ses portraits, résolument contemporains mais qui évoquent également la peinture des grands maîtres du passé.

Autres expositions à voir à la MEP : Johann Rousselot *Now Delhi, les trente désastreuses ?* (Prix Photo AFD/Polka) ; Harry Callahan *French Archives, Aix-en-Provence 1957-1958* ; *Family Pictures* dans la collection de la MEP ; Diana Michener, *Anima, Animals*.

© Andres Serrano, Nomads (Rene), 1990, Cibachrome, 165.4x138.7 cm. Coll. MEP



Provoke, entre contestation et performance

Le Bal, 6 impasse de la Défense, 18^e arr., 14.09. – 11.12.16
www.le-bal.fr

Manifeste à la fois esthétique et philosophique, la revue japonaise *Provoke* a opéré une rupture radicale en seulement trois numéros, publiés en 1968 et 1969. Avec *Provoke*, les photographes Takuma Nakahira, Yutaka Takanashi et Daido Moriyama, le critique Kōji Taki et le poète Takahiko Okada, imposent un nouveau langage visuel, "rough, grainy and blurred" (brut, flou et granuleux), à même de capter la complexité de l'expérience vécue par chacun et les paradoxes de la modernité subis par tous.

Kōji Taki, photographie extraite de *Provoke 3*, 1969 © Yōsuke Taki / Collection privée



Geert Goiris. Plot Twist

Art : Concept, 4 passage Sainte-Avoye, 3^e arr., 28.10. - 10.12.16
www.galerieartconcept.com

Dépourvu de parfait équivalent français, "plot twist" désigne un rebondissement, un développement nouveau survenant de manière inattendue au sein d'une intrigue. Dans la construction narrative volontairement ouverte créée par Geert Goiris (1971, BE), c'est le surgissement de l'image mouvante qui vient bousculer une œuvre jusque là dominée par l'image fixe.

© Geert Goiris, Mirror, 2015, tirage pigmentaire, 70x55 cm. Courtesy Art : Concept, Paris



Hannah Starkey. Women

Centre Culturel Irlandais, 5 rue des Irlandais, 5^e arr., 11.11.16 - 8.1.17
www.centreculturelirlandais.com

Née en 1971 à Belfast, londonienne depuis les années 1990, la photographe Hannah Starkey jouit aujourd'hui d'une renommée internationale pour l'ensemble de son œuvre, qu'elle décrit comme « une exploration des expériences quotidiennes et une observation de la vie urbaine au féminin ». Non sans rappeler les compositions soignées et cinématographiques d'Edward Hopper, ses clichés dévoilent des silhouettes solitaires, songeuses, saisies dans des espaces qui jouent souvent avec les reflets et autres énigmes visuelles. *Women* est la première exposition en France de cette artiste dont le travail a été maintes fois montré en Irlande et à l'étranger (Royaume-Uni, États-Unis, Italie, Allemagne, Pays-Bas, Corée).

© Hannah Starkey, The Dentist, 2003, c-print, 122x162 cm

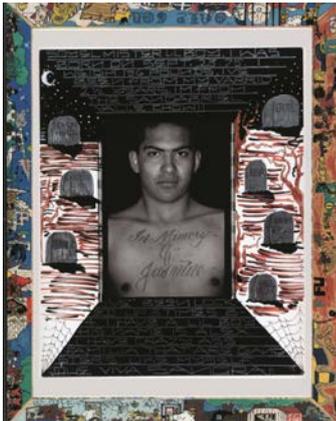


Emeric Lhuisset. Last Water War, Ruins of a Future

Institut du Monde Arabe, 1 place Mohammed V, 5^e arr., 29.9. - 4.12.16
www.imarabe.org

C'est avec une série de photographies réalisées en Irak sur le site archéologique de Girsu, que l'artiste Emeric Lhuisset tente de nous questionner sur un futur à travers la ruine, cette forme architecturale sculptée par le temps, point de rencontre entre passé, présent et futur ; preuve intangible du caractère éphémère et fragile de toute civilisation humaine. Un livre-objet original accompagne l'exposition.

© Emeric Lhuisset, Girsu, Irak, 2016



VIVRE ! La collection Agnès b.

Musée national de l'histoire de l'immigration, 293 av. Daumesnil, 12^e arr.,
 18.10.16 – 8.1.17

www.histoire-immigration.fr

L'exposition curatée par Sam Stourdzé propose une centaine d'œuvres autour de thématiques communes qui rythment le parcours : Cartes du monde, La jeunesse, Travailler, La mort, L'amour, Danser, Qui est-on ?, Ecrire... les mots, Guerre et révolte, Habiter. C'est la première fois qu'Agnès b. choisit de montrer à Paris une sélection d'œuvres – photographies, installations, peintures – issue de l'extraordinaire collection d'art contemporain qu'elle a constituée au fil des années.

© Denis O. Callwood, Jasmine, de la série Gang, 1993-2007, c-print. Courtesy Agnès b.



Ma Samaritaine 2016

Carte blanche aux jeunes artistes du Fresnoy

67-83 rue de Rivoli, 8-10 rue du Pont-Neuf, 1^e arr., 4.11. – 4.12.16

www.lasamaritaine.com

Les jeunes artistes formés au studio national des arts contemporains Le Fresnoy ont abordé très directement la matérialité du chantier de la Samaritaine. Soit ils ont produit des œuvres clairement documentaires, hésitant entre description fascinée de la destruction et évocation de l'origine biblique du nom des lieux, soit ils ont récupéré des éléments physiques pour les utiliser comme négatif. De très savantes compositions, qui allient des techniques remontant aux origines de la photographie à des points de vue très contemporains établissent ainsi une tension temporelle très sensible, entre réalisme et fiction.

© Anaïs Boudot pour les Grands magasins de la Samaritaine, juin 2016 (lauréate du prix)



Le grand orchestre des animaux

Fondation Cartier, 261 bv. Raspail, 14^e arr., 2.7.16 - 8.1.17

www.fondationcartier.com

Avec : Pierre Bodo, Cai Guo-Qiang, Cornell Lab of Ornithology, Raymond Depardon et Claudine Nougaret, Bernie Krause, JP Mika, Manabu Miyazaki, Moke, Ryuichi Sakamoto, Christian Sardet, Hiroshi Sugimoto, Shiro Takatani, Taller Mauricio Rocha + Gabriela Carrillo, Tara Océans, Cyprien Tokoudagba, United Visual Artists, Agnès Varda, Adriana Varejão.

Le concept de l'exposition est inspirée par l'œuvre de Bernie Krause, musicien et bioacousticien américain et invite le public à s'immerger dans une méditation esthétique, à la fois sonore et visuelle, autour d'un monde animal sauvage, de plus en plus menacé. On y verra la série étonnante de Miyazaki, *Death in Nature*, présentée en diaporama.

© Manabu Miyazaki, A black bear plays with the camera, 2006, série Death in Nature

→ Pour découvrir plus d'expositions à Paris en novembre, voir l'agenda de Paris-Photo :
<http://www.parisphoto.com/agenda>



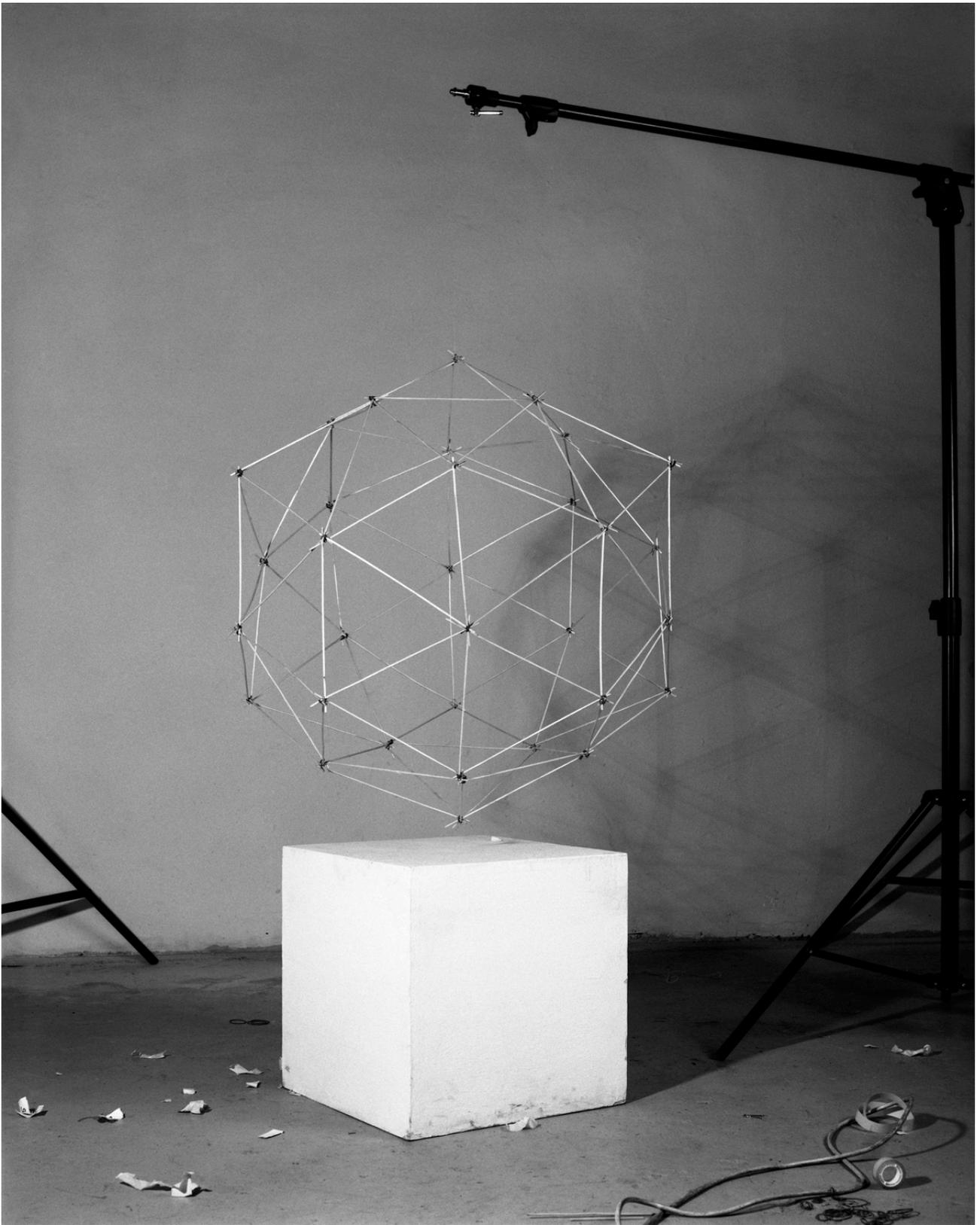
© Peter Puklus, *Three soaps on a windowsill*, Budapest, 2009, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



© Peter Puklus, *A TDK cassette with songs of PJ Harvey*, Budapest, 2010, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



Peter Puklus, *How to build a sun*, Budapest, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



Peter Puklus, *A dual polyhedron with cube*, Budapest, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



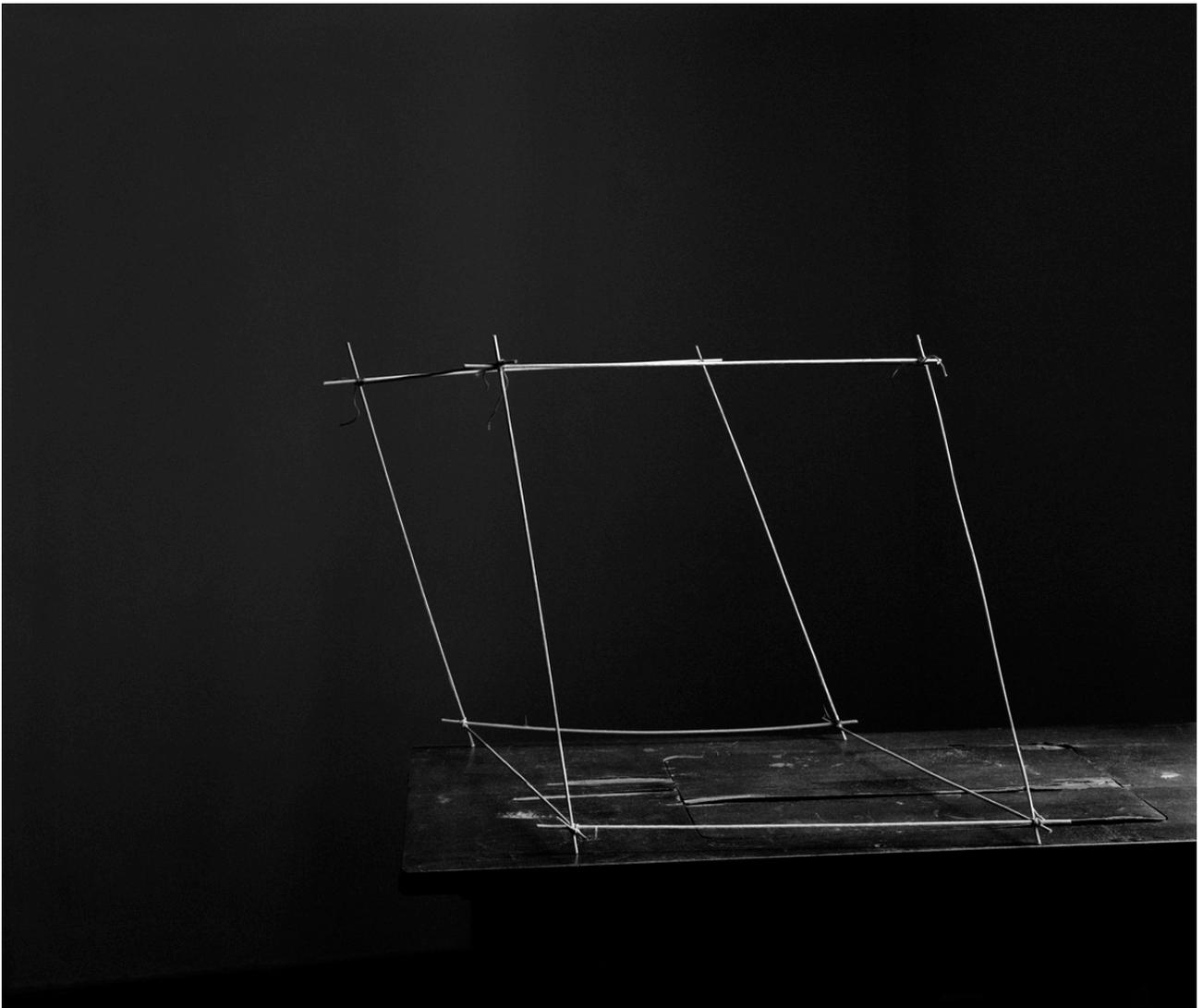
© Peter Puklus, 3036 (*Positive-negative portrait*), Banská Štiavnica, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



© Peter Puklus, *Sunlight*, Banská Štiavnica, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



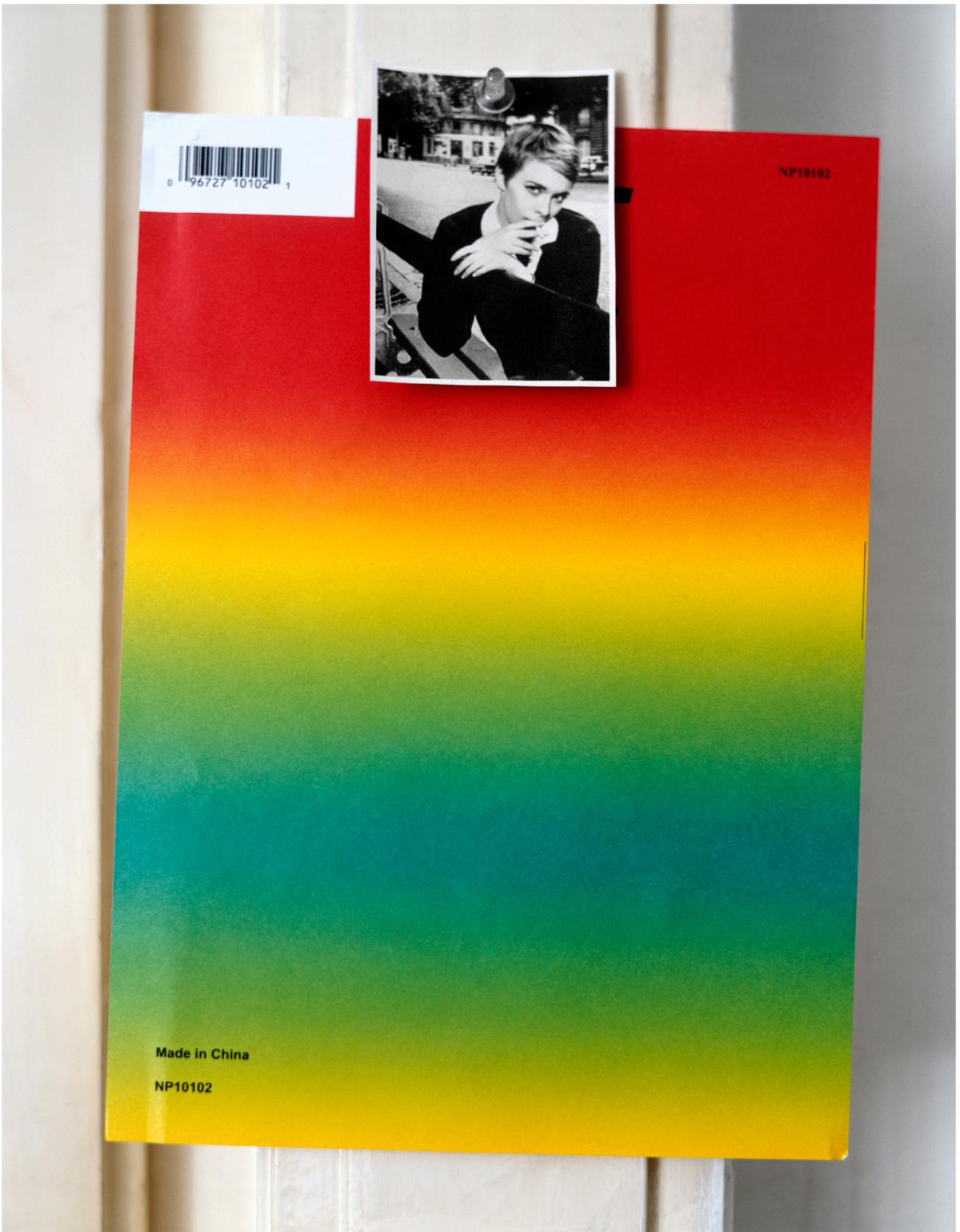
© Peter Puklus, 0175 (*Pulpit*), Banská Štiavnica, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



© Peter Puklus, *Cube*, Budapest, 2009, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



© Peter Puklus, 5077 (*Giant Baked Beans Can*), Banská Štiavnica, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



© Peter Puklus, *Jean Seberg with rainbow*, Budapest, 2010, de la série *Handbook to the Stars*, 2012



© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, détail de l'installation de 32 livres, 28^e Festival International de Mode et de Photographie, Hyères, 26.4. – 26.5.2013



© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, installation de 32 livres, 28^e Festival International de Mode et de Photographie, Hyères, 26.4. – 26.5.2013



© Peter Puklus, *Two cardboard boxes floating*, Banská Štiavnica, 2011, de la série *Handbook to the Stars*, 2012

INTERVIEW

Peter Puklus. Handbook to the Stars

Peter Puklus (1980, Kolozsvár, Roumanie ; vit à Budapest, Hongrie) étudie dès 2000 à MOME – Université d'art et de design Moholy-Nagy, Budapest, où il obtient en 2005 un Master of Fine Art en photographie. En 2004, il étudie à l'ESAG Penninghen, École supérieure d'arts graphiques, Paris, et en 2006, il finalise un Master en nouveaux médias à l'ENSCI – Les Ateliers, École Nationale Supérieure de Création Industrielle, Paris. Il prépare depuis 2006 une thèse en arts libéraux à l'école doctorale de MOME.

Peter Puklus a publié deux livres en 2012 : *One and a half meter*, Kehrer Verlag, Heidelberg et *Handbook to the Stars*, Štokovec, Banská Štiavnica. Il a autoédité *Maquette of a Monument Symbolizing the Liberation* en 2014 et publié *The Epic Love Story of a Warrior* chez Self Publish, Be Happy, Londres, en 2016.

Parmi les nombreuses expositions personnelles de l'artiste en Europe, on peut mentionner la présentation de *Handbook to the Stars* à la Lumen Gallery, Budapest, en 2011, au Fotomuseum Amsterdam en 2013 et dans le cadre de l'exposition *Unsafe to Dance* au C/O Berlin en 2016. La série *One and a half meter* a été présentée par la Robert Morat Galerie, Berlin, en 2016 et la série *The Epic Love Story of a Warrior* est exposée à la Raster Gallery, Varsovie et au Capa Center, Budapest, en 2016 ainsi qu'au Riga Photomonth, Riga, en 2017. Peter Puklus est en résidence artistique à New York de septembre à novembre 2016.

L'entretien entre l'artiste Peter Puklus et Nassim Daghighian a été réalisé en anglais par échange d'e-mails entre mai et juillet 2016. Traduction de l'auteure, revue par l'artiste.

Les questions qui suivent avaient pour but de mieux comprendre le processus créatif de l'œuvre intitulée *Handbook to the Stars* (2012), qui a d'abord été conçue comme un livre de photographie puis présentée en tant qu'installation. L'idée est d'offrir au lecteur une analyse des différentes étapes qui ont mené à la présentation de cette série dans l'espace d'exposition, en interaction avec la forme particulière du livre. Ce travail constitue un tournant important dans la carrière artistique de Peter Puklus, mais malheureusement la place manque ici pour discuter en détail des liens, très riches, entre cette œuvre et ses autres séries, antérieures ou actuelles.



© Peter Puklus, *Three tulips and a cake in the bathroom*, Budapest, 2009, de la série *Handbook to the Stars*, 2012

La prise de vue

Nassim Daghighian : Dans quelles conditions avez-vous réalisé les prises de vues de *Handbook to the Stars* ?

Peter Puklus : En fait, *Handbook to the Stars* a débuté en 2009 sous la forme d'un autre projet, intitulé *Budapest Eden*, réalisé évidemment dans la ville où j'habite, Budapest, en Hongrie. Le projet a été développé sous ce titre jusqu'à ce que je sois invité à une résidence artistique en 2011 au Banská St a nica Contemporary dans la ville de Banská Štiavnica, Slovaquie, un espace géré par l'association culturelle Štokovec. La résidence est organisée par un couple d'artistes-curateurs, Zuzana Bodnarova et Svätopluk Mikyta, dans une gare encore en fonction. Comme la grande majorité des images ont été réalisées là-bas, il m'était nécessaire de changer de titre.

La plupart des photographies ont été prises avec un appareil de grand format, la Linhof Technika 4x5 inch, dès le début dans les rues de Budapest et en intérieur, dans mon logement qui à l'époque me servait aussi d'atelier. Durant la résidence, je me suis focalisé sur des mises-en-scène en studio, des installations temporaires, et j'ai commencé à expérimenter la combinaison de l'éclairage artificiel avec l'éclairage naturel. Au cours de ce processus de création en atelier, j'ai réalisé que je voulais photographier des situations qui n'existent pas, de sorte qu'il fallait les créer moi-même. Après avoir réalisé la prise de vue d'une installation d'objets, je la démontais afin d'utiliser l'espace et les mêmes matériaux pour l'image suivante. Quelquefois, il s'agissait d'un simple geste consistant à placer certains objets les uns sur les autres, mais parfois cela me prenait des jours pour trouver la combinaison, l'éclairage et le point de vue qui conviennent. Ces situations construites étaient tantôt inspirées par d'autres à travers le réemploi d'un objet, d'une couleur ou d'une idée. Les photos sont de temps à autre recadrées et éditées, mais je dirais qu'en général, ce que vous voyez sur les images est similaire à ce que je voyais sur le verre dépoli de la chambre photographique.



© Peter Puklus, le processus de sélection des images de *Handbook to the Stars*, 2012

Carte et constellation

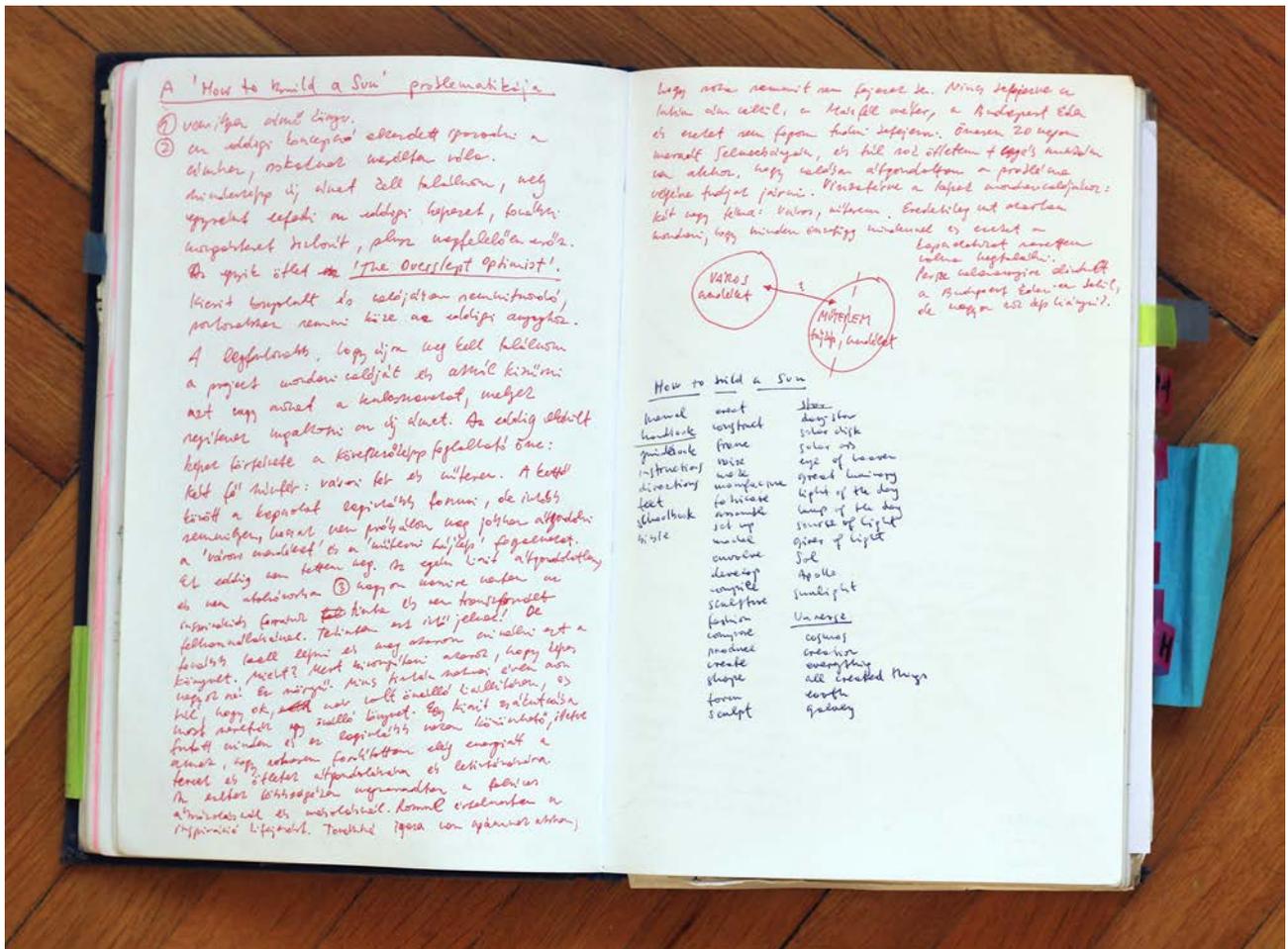
ND : Comment vous est venue l'idée de la constellation d'images présentée sur votre site comme un canevas ou une carte (" map " en anglais) ? Quel a été le rôle de Claudia Küssel, historienne de l'art et curatrice, qui signe le texte au début du livre *Handbook to the Stars* ?

PP : L'idée de la carte est apparue en deux temps. Premièrement, lorsque j'ai trouvé le titre qui me plaisait car il faisait référence au ciel nocturne, qui est souvent représenté sous forme de cartes. Plus tard, l'idée s'est confirmée au cours du processus d'édition du livre avec Claudia Küssel. Nous avons pris conscience de certaines images plus " importantes " que d'autres et nous les avons placées en premier sur le sol de façon assez aléatoire (ces six photos sont devenues les " grandes " étoiles). Puis nous avons relié ces images aux autres de notre sélection en conservant une connexion entre elles.

Le mélange de prises de vue réalisées à Budapest et à Banská Štiavnica a fait partie du processus dès le début, lorsque j'ai été invité à la résidence sur la base de ce que j'avais déjà accompli avec *Budapest Eden*. Je voulais finaliser ce projet et le changement de lieu géographique nécessitait que je m'adapte.

Au début du processus d'édition avec Claudia Küssel, nous avons déterminé quelles étaient les photographies-clés. Ces six images sont devenues les plus " grandes " dans l'agencement du livre et elles sont connectées aux petites pour guider le regard de l'observateur d'une grande image à l'autre. C'est exactement ce qui se produit lorsqu'on regarde le ciel nocturne et en particulier sa représentation sur une carte astrologique : les plus grandes étoiles sont connectées aux plus petites et forment un signe.

Dans le cadre de la résidence organisée par Štokovec, nous devions faire une demande de bourse pour soutenir mes frais de séjour. Il était logique de s'adresser au Visegrad Fund, qui soutient les créateurs culturels pour des collaborations entre Pologne, République Tchèque, Slovaquie et Hongrie – les pays qui constituent le groupe de Visegrad suite à un accord historique en 1335. C'était la procédure habituelle et, dans le cas d'une résidence artistique, il est courant de présenter les travaux créés à cette occasion lors d'une exposition. Alors que la fin de ma résidence approchait, il me semblait qu'il ne valait pas la peine de monter une exposition dans une si petite ville. J'ai donc proposé de transformer le projet en utilisant notre énergie et les moyens financiers (destinés à l'exposition) pour publier un livre.



© Peter Puklus, réflexions sur la problématique et recherches pour le choix du titre du projet *Handbook to the Stars*, 2012

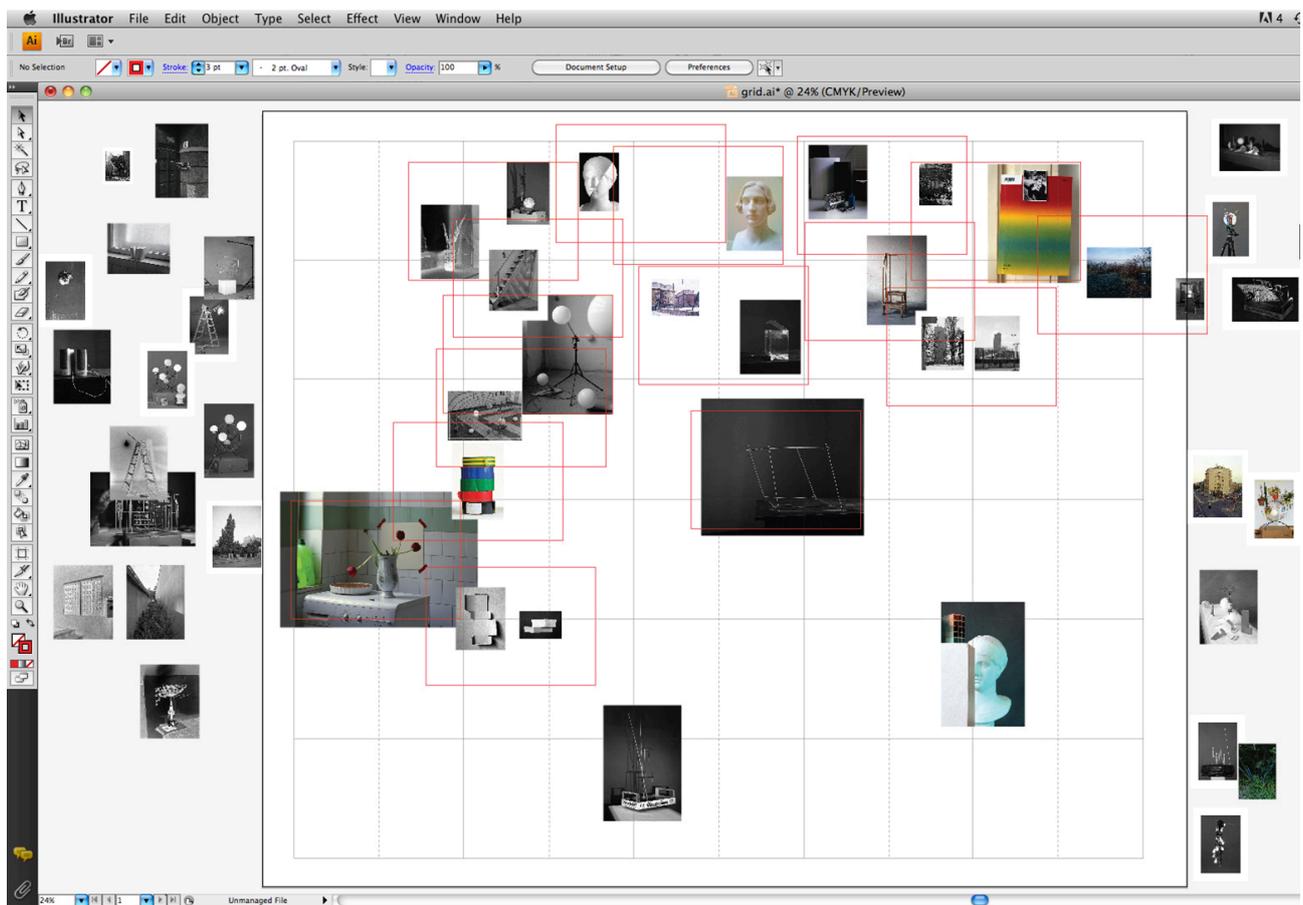
Handbook to the Stars

ND : Pourriez-vous nous expliquer le choix de ce titre et ses différentes significations ?

PP : Pour compliquer encore plus les choses, le projet avait un titre différent pendant la résidence : *How to build a Sun*. Je l'aimais beaucoup car il faisait référence à ce que je voulais dire : en tant qu'artiste, tu dois être capable d'avoir ta propre signature, un style ou un univers – avec le soleil au centre de ton propre système planétaire. Le projet était presque finalisé lorsqu'un ami m'a signalé que le titre existait déjà comme intitulé d'un chapitre de livre d'un photographe allemand*. Après un bref moment de panique, il m'a fallu trouver autre chose : c'est à ce moment-là qu'il a été très pratique de faire appel aux synonymes anglais de www.wordreference.com. J'ai fait des recherches pour chaque mot du titre original afin d'établir une liste de termes, puis j'ai commencé à relier les options appropriées. J'ai choisi les plus adéquates pour exprimer le concept lorsqu'elles sonnaient bien à l'oreille. Pour moi, "handbook" (un manuel) est quelque chose qui m'aide à comprendre certaines notions, idées ou messages créés par l'esprit humain ou en lien avec l'humanité.

Le titre fait référence à plusieurs choses : lorsqu'on regarde le ciel nocturne, on voit de grandes et de petites étoiles. À l'origine, les peuples leurs associaient différentes significations et histoires afin de comprendre ou d'expliquer l'univers. Par exemple, ils reliaient de manière assez arbitraire un groupe d'étoiles et disaient qu'il s'agissait d'un scorpion, d'un lion ou d'une vierge au-dessus de nous – pour moi, ce procédé me paraît assez drôle et absurde, mais en même temps, cela m'a inspiré pour comprendre comment l'esprit humain fonctionne. J'aime la capacité infinie de notre cerveau à connecter des choses sans lien apparent entre elles et à inventer des histoires à partir d'elles. C'est aussi la raison pour laquelle le livre contient des images qui représentent différents genres ou styles de photographie. Sommes-nous capables de les voir comme un travail artistique formant un tout, alors qu'il y a toutes sortes de choses, de la nature morte au paysage, du nu à l'installation ? Ainsi, le livre est également une tentative de symboliser ou de servir de modèle au processus de la compréhension et au travail de la pensée.

* Edgar Leciejewski, NYC - *ghosts and flowers - how to build a sun*, Leipzig, Lubok Verlag, 2011.



© Peter Puklus, réalisation dans Illustrator de la mise en page du livre *Handbook to the Stars*, 2012

La réalisation du livre

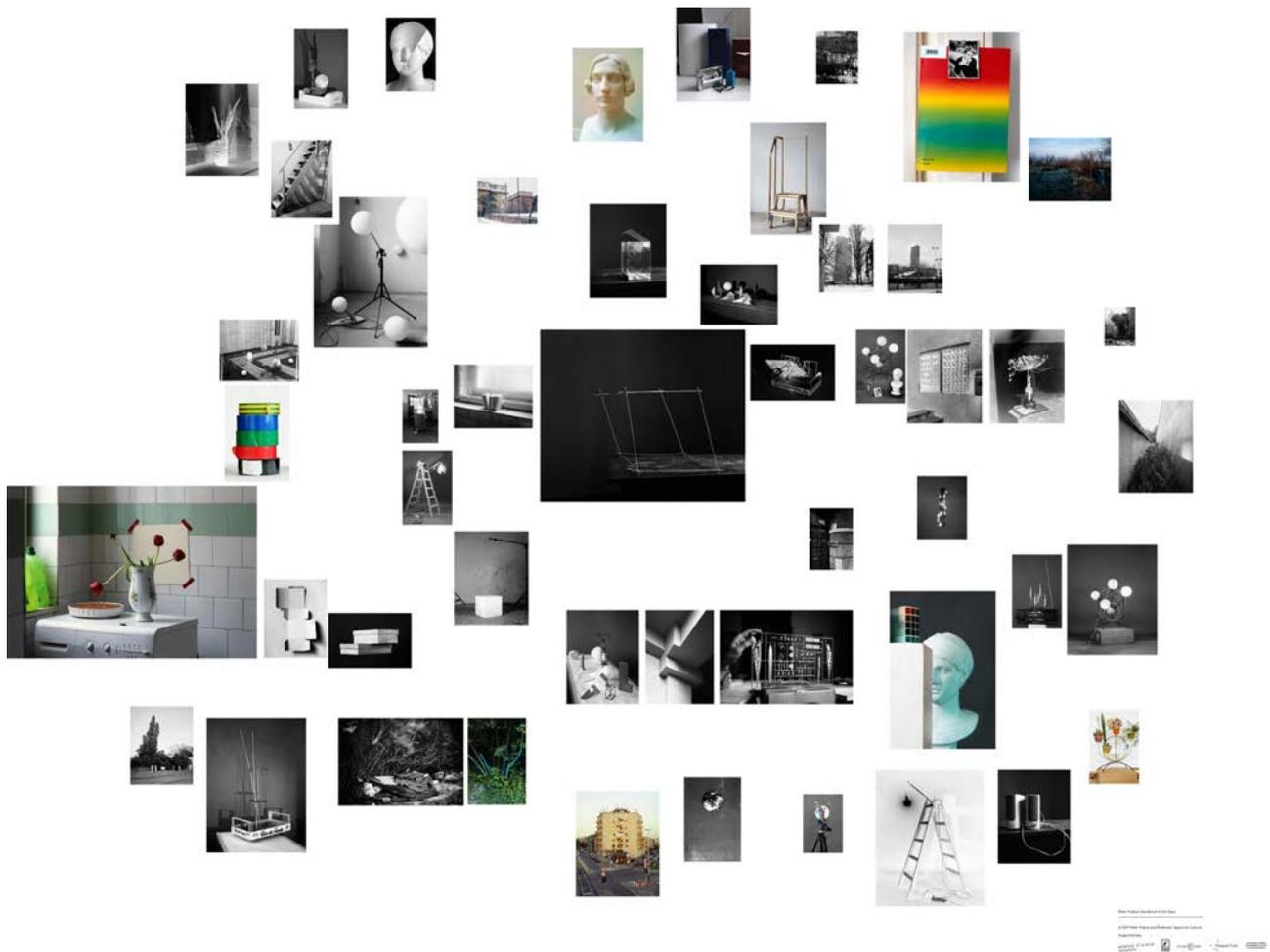
ND : Une fois que vous avez trouvé l'idée de la constellation, comment cela a-t-il été traduit sous forme de livre. Comment avez-vous travaillé avec Claudia Küssel et le graphiste Palo Bálík ?

PP : La première étape de la carte était une sélection de photos sur le sol où sont mises en évidence les images-clés censées devenir plus grandes et être reliées aux autres. Ensuite, le projet a été transposé sur l'ordinateur, où j'ai recréé la carte en mettant les images à la taille voulue. Puis j'ai placé sur la carte trente-deux "fenêtres", des rectangles tracés au trait rouge qui représentent les doubles pages ouvertes du futur livre. C'est ce qui se produit avec les cartes d'une ville imprimées dans un guide : chaque page propose une fenêtre sur une certaine zone de la ville et lorsqu'on tourne la page, on déplace son regard sur la zone voisine. Mais, au lieu de suivre le schéma très géométrique de la grille (comme c'est le cas des cartes de ville ou, dans Illustrator, la grille tracé en gris clair), j'ai procédé selon une règle reposant sur l'esthétique de la composition. Les cadres rouges indiquent les pages réelles du livre. La carte a ensuite été agrandie et mise à l'échelle réelle pour que la hauteur de chaque cadre soit 21 cm (puisque le format du livre est 16x21 cm). Les pages ont donc été imprimées à l'échelle 1 : 1, coupées, pliées et reliées pour obtenir la forme finale du livre. **

Au début du processus, Claudia Küssel m'a été d'une grande aide pour résumer et adapter tout ce qui jaillissait de mon esprit en ébullition, puis Palo Bálík m'a permis d'améliorer mes fichiers, de travailler sur le projet en pré-press et la mise en page du texte, ainsi que de créer cette magnifique couverture.

J'ai rencontré Claudia en 2010 lors d'une lecture de portfolios à Budapest. À l'époque, elle était curatrice au Fotomuseum Rotterdam, puis elle a joué un rôle curatorial important à FOAM – Fotografiemuseum Amsterdam (2012-2015), avant d'être engagée par le Stedelijk Museum (2016). Palo est un designer indépendant et un professeur de graphisme basé à Bratislava, Slovaquie. Il m'a été présenté par l'association Štokovec, pour laquelle il avait réalisé le graphisme d'une majeure partie de leurs publications.

** Pour voir le livre en ligne : https://issuu.com/peterpuklus/docs/handbook_to_the_stars



© Peter Puklus, la cartographie du concept proposée sur le site de l'artiste pour le livre *Handbook to the Stars*, 2012

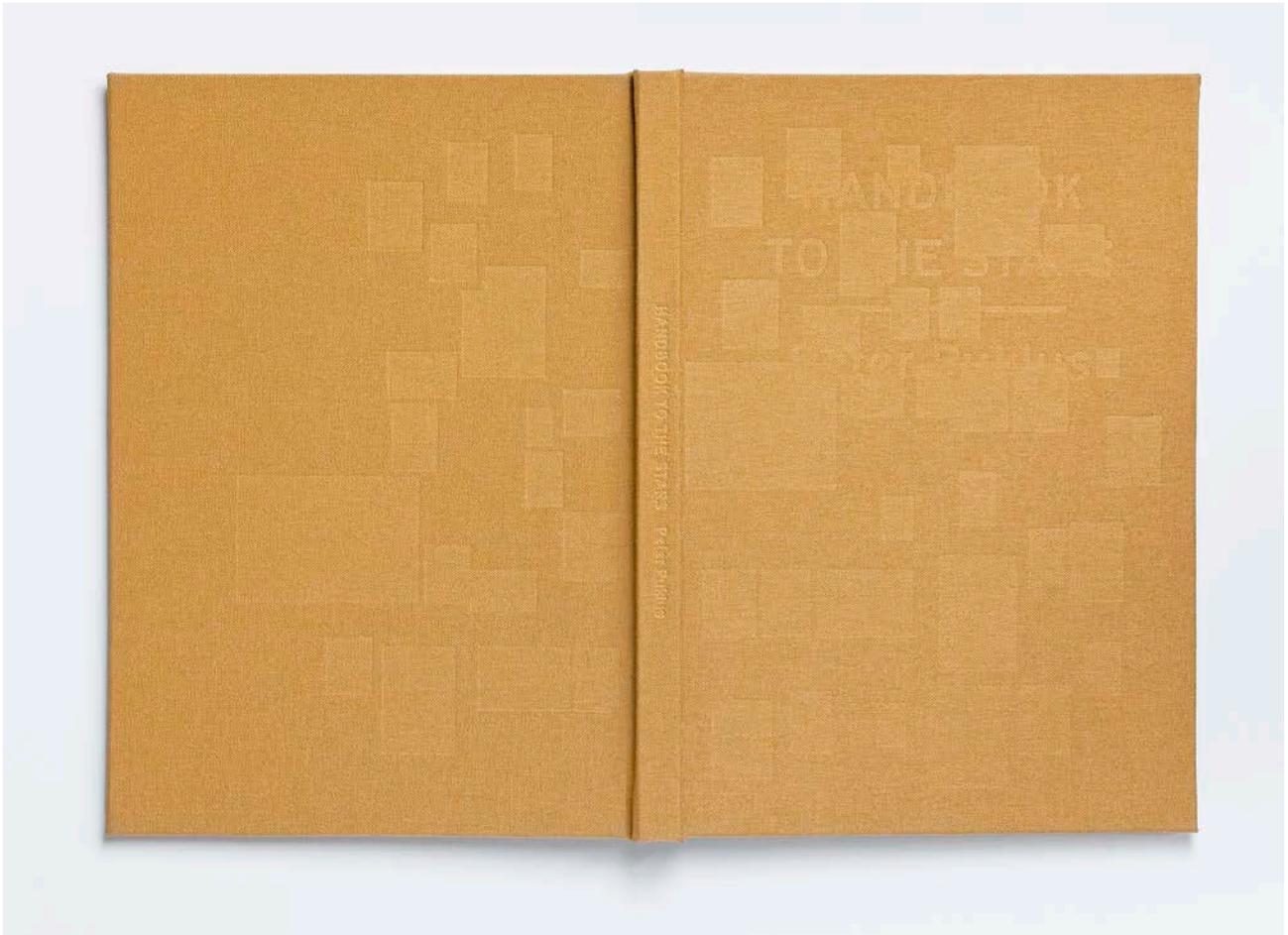
L'installation : trente-et-un livres au mur

ND : Comment s'est effectué la transposition ou la traduction de la carte en installation de livres ?

PP : Je n'ai pas du tout pensé à " recréer " la carte en utilisant des livres avant que je ne reçoive mon paquet d'ouvrages de l'imprimeur. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à jouer avec les livres sur le sol de mon studio et que j'ai découvert cette possibilité. Je sais, rétrospectivement cela ne semble pas très rationnel, mais c'est ainsi que cela s'est passé.

Ensuite, j'ai été invité à une exposition collective à la Galerie Nationale de Hongrie, Budapest, en 2012 – *World Models*, sous le commissariat de Mónika Kumin, Zsolt Petrányi et László Százados – et j'ai proposé mon idée aux curateurs. Ils l'ont appréciée puis, avec l'équipe technique du musée, nous avons développé un système d'accrochage des livres pour présenter l'installation. Celle-ci a par la suite été exposée dans dix villes différentes, parfois parallèlement avec des images encadrées de la série, parfois sans – cela dépend généralement de l'espace à disposition.

La manière idéale de présenter le projet est de pouvoir montrer, dans le même espace, l'installation de livres, les photographies encadrées (ou une partie d'entre elles) ainsi que les objets tridimensionnels et les sculptures. Cela fut le cas dans les expositions *Handbook to the Stars* au FOAM en 2013 (curatrice : Claudia Küssel) et *Unsafe to Dance* au CJO Berlin en 2016 (curatrice : Ann-Christin Bertrand).



© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, livre édité par l'espace culturel Štokovec – Space for Culture, Banská Štiavnica, Slovaquie. Concept : Claudia Küssel et Peter Puklus, graphisme : Palo Bálík

Le processus artistique : l'œuvre ouverte

ND : En tant qu'artiste utilisant la photographie, est-ce que l'emploi d'une constellation d'images, dans un livre ou une exposition, vous donne plus de liberté pour tester ou jouer avec les limites du médium photographique ?

PP : J'ai conscience du fait que le tirage photographique, placé dans un cadre en bois et accroché sur un mur blanc, puisse constituer une étape importante du médium. Cependant, j'ai personnellement toujours été très intéressé par ce qui se passe devant ou derrière, avant ou après ce moment figé que l'on appelle photographie. Je ne me suis jamais considéré comme un photographe, mais plutôt comme un artiste utilisant principalement le médium photographique. Cette approche m'amène à bondir librement entre les sujets, les médias ou les projets, et à tenter ainsi de repousser les frontières du médium. C'est ce qui s'est passé pour la première fois alors que je travaillais sur *Handbook to the Stars*, puis cela est devenu plus visible et c'est une caractéristique de ma pratique actuelle. Mon dernier projet ambitieux, *The Epic Love Story of a Warrior*, en est également un bon exemple. Il contient non seulement des photographies, mais aussi des sculptures, des installations, des ready-mades et des vidéos. Le projet est publié sous forme de livre en septembre 2016 par l'éditeur Self Publish, Be Happy, basé à Londres.

BOOK
STARS
—
PUKLUS

There is a reason why Peter Puklus' first publication is called *Handbook to the Stars*, a subtle manifesto of his *Ars Poetica*. With this handbook he attempts to portray his own universe and provide insight into how his photographic works relate to each other: like galaxies in relative proximity to one another that are bound together by their own gravitational force. The images function alongside one another and through one another, have no sequence or chronology, but exist individually even as they form interconnections and follow their own patterns. Hence they do not necessarily fit on a page in this book; the imaginary distances keep the images in place. This implies that they may appear fragmented, sometimes small, sometimes large, precisely as they coexist in Puklus' universe of images.

His work is not documentary, nor does it fall within other traditional photographic genres such as staged, portrait or still life photography. Freed from conventions, he works according to his own logic and interests, shifting naturally between genres, themes and media. Coincidence plays a minor role in his work. The famous decisive moment is irrelevant, because it has already taken place at a conceptual level. His photographs are visualisations of preconceived concepts which he initially records in sketches and notes, before painstakingly recreating them and capturing them with an analogue camera. Puklus' work is in keeping with contemporary trends in photography. While the focus of many photographers in the '90s was

on pure documentary, this has now shifted to a personal interpretation of the world, or perhaps more accurately, an interpretation of the inner world. Although photography is Puklus' primary medium, his method is not purely photographic. He frequently approaches his work as a kind of sculptor or installation artist. The compositions created in a studio-like setting are often spatial constructions, models or collages. In his studies of shapes we encounter fragile constructions, as well as objects to which he has made sometimes simple, sometimes radical alterations with an eye for the interplay of lines and geometric shapes. Like in the studio, his search for formal and three-dimensional aspects is also evident when he takes photographs in natural and urban environments. Just as he experiments with objects and shapes, so he also experiments with technology. Where necessary, he exchanges the static for the moving image, combines positive and negative images, and alternates black and white with colour.

Time is an interesting aspect, which is defined by a certain slowness and silence. It is not only the process preceding the actual image that is time-consuming; photographing itself is generally slow and meticulous. His subjects often denote a certain transience or even timelessness. Particularly striking are the photos in which Puklus, using basic materials and self-made objects, recalls the figurative language of avant-garde and constructivist art; or photographs of classical sculptures whose

represent
lamp is j
motifs. S
relations:
calling t
celestial

It is ofte
is under
however
the adve
has been
technolo
was also
of the in
possibili
of the pl
to prove
the survi

Claudia



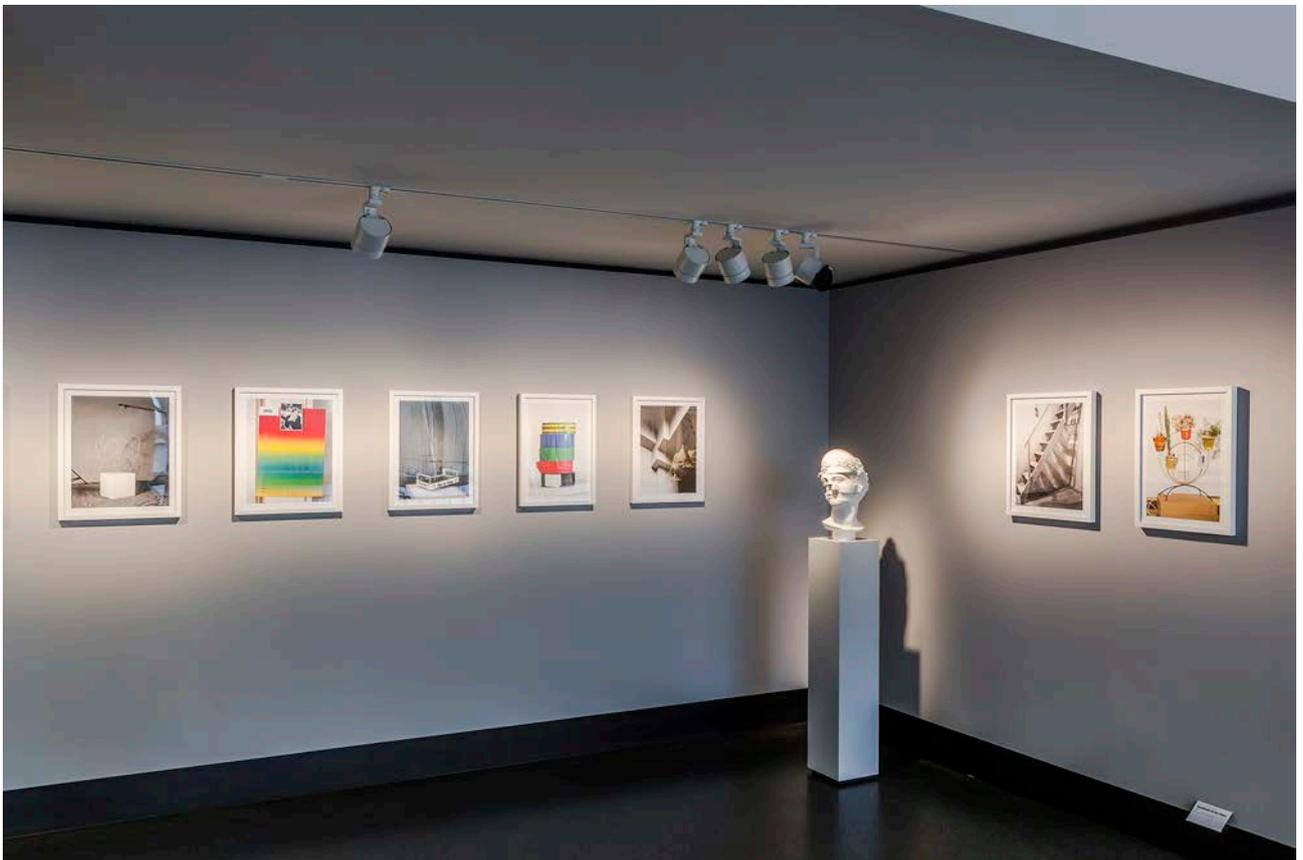
© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, installation de 32 livres dans l'exposition Foam 3h, Fotomuseum Amsterdam, 2013, photo : Christian van der Kooy



© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, exposition Foam 3h, Fotomuseum Amsterdam, 2013, photo : Christian van der Kooy



© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, installation de 32 livres dans le cadre de l'exposition *The Epic Love Story of a Warrior*, Raster Gallery, Varsovie, Pologne, 27.8. – 12.11.2016, photo : Michał Kaczyński



© Peter Puklus, *Handbook to the Stars*, 2012, exposition *Unsafe to Dance*, CJO Berlin, 6.2. – 24.4.2016, photo : © David von Becker



PUBLICATIONS

5x5 Photo Tracks

Textes de David Bate, Linde B. Lehtinen, Steffen Siegel, Abigail Solomon-Godeau et Urs Stahel
Vienne, EIKON, 2016, 200 p.
www.eikon.at

Photographes : Anna Artaker, Roger Ballen, Stéphane Couturier, Lorenz Estermann, Hans-Peter Feldmann, Arno Gisinger, Nilbar Güreş, Matthias Hoch, Horáková & Maurer, Orit Ishay, Eirik Johnson, Amar Kanwar, Anastasia Khoroshilova, Taiyo Onorato & Nico Krebs, Louise Lawler, Andreas Müller-Pohle, Oliver Ressler, Jana Romanova, Thomas Ruff, Gregor Sailer, Günther Selichar, Taryn Simon, Guy Tillim, Borjana Ventzislavova, Christina Werner.

EIKON, magazine trimestriel bilingue (allemand / anglais), fête ses vingt-cinq ans en publiant un bel objet en lien avec ses activités éditoriales : un coffret de cinq volumes de 40 pages, pour lesquels cinq auteurs ont été invités à choisir cinq photographes par volume pour illustrer une piste thématique en lien avec les pratiques photographiques contemporaines – d'où le titre quelque peu énigmatique de *5x5 Photo Tracks*.



Les couvertures des cinq volumes brochés, de couleurs vives, contrastent avec leurs dos qui passent du blanc au noir et donnent au coffret blanc un style élégant et sobre. À l'intérieur, un papier différent crée un contraste intéressant entre la partie dédiée au texte (16 pages) et celle qui est consacrée aux images, généralement deux doubles pages par photographe, ce qui est relativement modeste, mais permet une bonne articulation entre réflexions et démarches artistiques. Les textes sont brefs et les auteurs abordent des thématiques importantes en illustrant leurs propos par une analyse rapide des travaux des photographes.

David Bate, professeur de photographie à l'Université de Westminster, Londres, a récemment publié *Photography: Key Concepts* (2016). Son essai intitulé "Habitation : l'espace photographique" revient sur l'importance des non-lieux – notion développée par Marc Augé dans les années 1990 – pour défendre l'idée que la photographie permet non seulement une réflexion sur les espaces sociaux existants, mais aussi la production d'une nouvelle réalité de l'occupation spatiale par les humains.

Linde B. Lehtinen, historienne de l'art et conservatrice associée au San Francisco Museum of Modern Art, aborde une thématique proche dans "Frontières, territoires et périphéries", qui aurait certainement mérité un choix plus vaste de photographes et un développement de l'analyse.

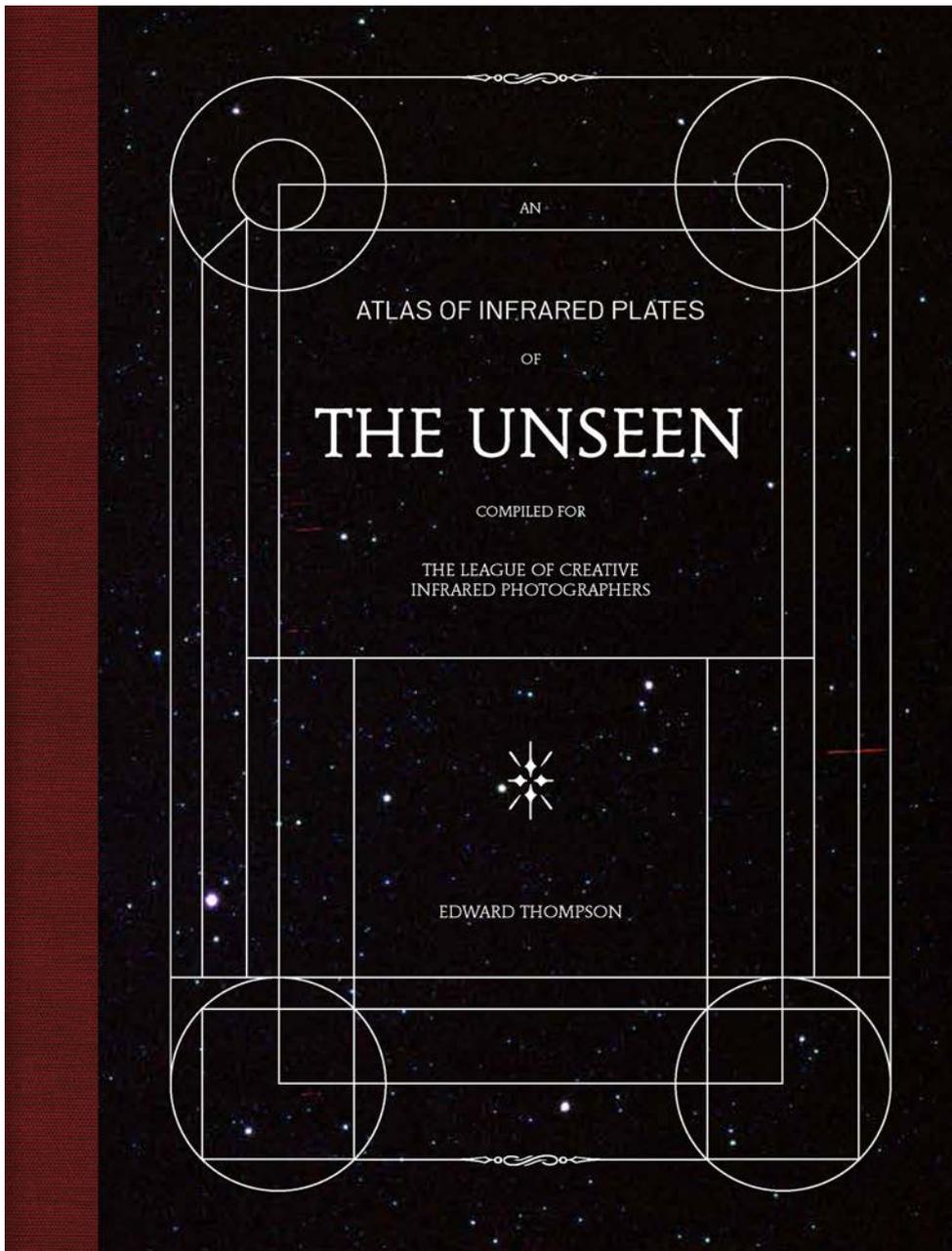
Dans "Contre-images", Steffen Siegel, professeur de théorie et d'histoire à l'Université d'arts Folkwang, Essen, se base sur le célèbre livre de Susan Sontag, *Sur la photographie* (1977), pour aborder des artistes qui soulèvent d'importantes questions politiques et posent un regard critique sur les divers usages actuels des images en lien avec les relations de pouvoir.

Abigail Solomon-Godeau, professeur émérite d'histoire de l'art à l'Université de Californie, Santa Barbara, auteure d'ouvrages et d'essais majeurs sur l'art, la photographie et le féminisme, aborde les pratiques artistiques qui consistent à "Activer les archives". Elle traite de cette pratique importante de l'art contemporain en choisissant des artistes tels que Taryn Simon ou Arno Gisinger, qui produisent un contre-discours dans un but critique et politique, autant dans la forme que dans le contenu de leurs travaux. L'auteure constate que dans ce cas, les archives font l'objet d'un questionnement en lien avec le présent.

Dans "Images – recherche et transfert", Urs Stahel, curateur indépendant, auteur et enseignant à la ZHdK – Université d'arts de Zurich, revient sur le tournant des années 1960-1970 et l'importance des remises en questions postmodernistes, pour montrer l'intérêt d'étudier toute photographie dans ses usages et son contexte, comme le montre l'artiste Louise Lawler. L'évolution du travail de Thomas Ruff est à ce titre exemplaire. Serions-nous parvenus, comme le suggère l'auteur qui cite Jean Baudrillard, dans l'hyper-réalité ?

Les photographes aussi bien que les auteurs soulèvent de nombreuses interrogations fondamentales et les thèmes abordés dans *5x5 Photo Tracks* sont si intéressants qu'on en vient à souhaiter un second coffret !

Nassim Daghighian



Edward Thompson. The Unseen: An Atlas of Infrared Plates

Amsterdam, Schilt Publishing, 2016, 264 p.
www.schiltpublishing.com

Depuis une quinzaine d'années, le photographe documentaire Edward Thompson (1980, GB) s'est intéressé aux enjeux environnementaux, aux mouvements socio-politiques, aux sous-cultures et aux conséquences de la guerre. Il donne souvent des conférences et a fondé la School of Punktum, une formation rapide pour les photographes talentueux sans revenus. Sa première monographie, *The Unseen*, est un ouvrage ambitieux et foisonnant, qui réunit une douzaine de séries ayant pour premier point commun l'utilisation d'un film inversible à sensibilité infrarouge et à couleurs fausses Kodak Aerochrome, aujourd'hui en fin de stock. Le photographe ne disposait ainsi que de 52 rouleaux pour réaliser son vaste projet de 2011 à 2016. L'autre élément, essentiel, qui lie les travaux, est la forte implication d'Edward Thompson dans des sujets liés à l'avenir de la planète. Son fil conducteur est l'idée d'explorer une partie des multiples usages possibles du film infrarouge pour nous amener à réfléchir à des problématiques qui ne sont pas toujours visibles, mais peuvent parfois être photographiées. L'infrarouge comme une mise en évidence des enjeux de demain !

→ Présentation du projet par le photographe en anglais, 4'28" : <https://youtu.be/m1N1m8OnPJg>

Le livre : <https://youtu.be/hjRcYuEBu5c> Lire un extrait : https://issuu.com/schiltpublishing/docs/issuu_edward_thompson



© Edward Thompson, Hand #6, de la série *The Vein*, 2015, photographie couleur à l'infrarouge sur film 120 mm. Courtesy Schilt Publishing & Gallery, Amsterdam

L'intention du photographe est claire dans sa dédicace à tous ceux qui firent appel à l'infrarouge pour amener à une compréhension et à une amélioration de l'environnement humain. Pourtant, l'un des premiers usages du film à infrarouge dans les années 1940 fut militaire, car il permettait de détecter les soldats camouflés et d'effectuer des repérages aériens. Richard Mosse, photographe documentaire conceptuel, s'était approprié l'infrarouge en le détournant de cet usage lorsqu'il réalisa la célèbre série *Infra* (2010-2011) en RDC pour rendre visible une guerre peu présente dans les médias.

Edward Thompson a fait une recherche approfondie sur l'histoire de cette technique infrarouge et le récit de ses découvertes accompagne les différents chapitres de l'ouvrage, ainsi qu'un choix intéressant de citations. Il ne s'agit pas réellement d'un Atlas et le photographe a volontairement "déstructuré" la séquence des images en introduisant entre deux chapitres des photos appartenant à d'autres séries, ce qui permet de tisser des liens entre différentes parties du livre. Quelques impressions sur papier calque viennent également apporter une autre lecture des images. À la série *The Village* (le village anglais de Pluckley, qui serait hanté) répond *The City* (Londres, très polluée), à l'astrophotographie de la série *The Beginning and the End* succèdent les apiculteurs semblables à des cosmonautes de *The Apiary*, série qui soulève la question de la fragilité de l'écosystème (mort des abeilles), alors que notre propre vulnérabilité est mise en évidence dans *The Vein* et dans les vues pathologiques d'organes de la série *The Gross Specimen*.



© Edward Thompson, Alluvium deposits on a river floodplain where the camp stood, India, de la série *After the Flood, After the Red River Valley*, 2012, photographie couleur à l'infrarouge sur film 120 mm. Courtesy Schilt Publishing & Gallery, Amsterdam

Dans la série *After the Flood, After the Red River Valley*, réalisée en Inde après de graves inondations et des conflits humains entre indigènes et réfugiés, le photographe subvertit l'usage de l'infrarouge des années 1970 (la photographie aérienne servant à constater les dégâts dans les cultures), pour placer les humains au centre de ses photographies. Dans *The War*, ce sont des peintures, réalisées lors de divers conflits par l'unité de camouflage des ingénieurs royaux, qui sont soumises à l'infrarouge.

Les questions liées à l'environnement ont une place de choix dans l'ouvrage, non seulement dans la série *The Apiary*, mais aussi dans *Hellir* consacrée à la fonte des glaces en Islande – seule série imprimée sur papier glacé pour mettre en évidence la profondeur et l'intensité des bleus – et dans *The Red Forest*, qui revient sur la catastrophe nucléaire de Tchernobyl. En regardant les images de près, on observe de petits points provoqués par la radioactivité encore présente à Pripjat.

Chaque chapitre comporte de nombreuses photographies, soigneusement légendées en fin d'ouvrage. Le travail documentaire est ici associé à un grand soin apporté à l'esthétique de la publication. Bien que l'infrarouge donne un aspect très artificiel aux images, parfois même spectaculaire, le contenu l'emporte et l'on se rend compte que le procédé nous amène à une lecture plus attentive des phénomènes en cours. Le tour d'horizon auquel nous a invité Edward Thompson nous laisse perplexes quant à l'évolution de la vie sur terre. S'y ajoute un véritable chant du cygne du film infrarouge, procédé analogique qui disparaît et possède, selon le photographe, une richesse inégalée par les techniques numériques.

Nassim Daghighian



© Edward Thompson, A storm approaching Pripyat, Exclusion Zone, Chernobyl, de la série The Red Forest, 2012, photographie couleur à l'infrarouge sur film 120 mm. Courtesy Schilt Publishing & Gallery, Amsterdam



© Edward Thompson, The Northern Lights and anomaly, Iceland, 2016, photographie couleur à l'infrarouge sur film 120 mm. Courtesy Schilt Publishing & Gallery, Amsterdam



© Edward Thompson, Hellir #4, de la série Hellir, Iceland, 2016, photographie couleur à l'infrarouge sur film 120 mm. Courtesy Schilt Publishing & Gallery, Amsterdam

Jean-Christian Bourcart

Matthieu Rosier

Sarah Moon

Lise Dua

Jeannie Abert

Stanley Greene

Steven Daniel

Denis Rouvre

Échanges de vues

Françoise Huguier

Sajede Sharifi

Antoine d'Agata

Santiago Torres

Paolo Woods

Elsa Leydier

Dorothee Smith

Rebecca Topakian

Denis Darzacq

Swen Renault

Échanges de vues. Conversations photographiques d'Olympus.

Entre jeunes diplômés de l'ENSP et photographes invités, 2013-2014-2015

Arles, École Nationale Supérieure de la Photographie & Olympus / Trézélan, Filigranes, 2015, 136 p.

www.filigranes.com

Photographes : Sarah Moon, Lise Dua, Stanley Greene, Jeannie Abert, Jean-Christian Bourcart, Matthieu Rosier, Françoise Huguier, Sajede Sharifi, Antoine d'Agata, Santiago Torres, Denis Rouvre, Steven Daniel, Paolo Woods, Elsa Leydier, Dorothee Smith, Rébecca Topakian, Denis Darzacq, Swen Renault.

Ce petit ouvrage au graphisme élégant constitue une première synthèse d'une collaboration particulière établie entre l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles et Olympus, qui apporte depuis huit ans son soutien à l'institution. En 2013, le projet de parrainage entre trois étudiants de dernière année et trois photographes de renommée internationale est lancé. Au début de leur troisième année, les étudiants intéressés à participer présentent un portfolio et proposent un photographe de parrainage. Celui-ci choisit dans son travail personnel une quinzaine d'images, auxquelles l'étudiant devra répondre par de nouvelles photos. Un dialogue photographique et des conversations nourrissent les relations qui se nouent entre les participants, souvent vécues comme très enrichissantes de part et d'autre. Le modèle maître-disciple peut impressionner certains jeunes au début, mais rapidement des échanges francs et constructifs s'établissent.



© Dorothée Smith, Sans titre, de la série Traum, 2015-2016. Parue dans *Échanges de vues*, Filigranes, 2016

Ces "échanges de vues" sont exposés chaque été dans le cadre des Rencontres de la photographie d'Arles et les dix-huit photographes ayant participé de 2013 à 2015 ont également été présentés à la Galerie Les filles du calvaire en décembre 2015, peu après la sortie de l'ouvrage. Celui-ci contient une présentation de Fany Dupêchez, directrice artistique, et un entretien mené par Natacha Wolinski entre Didier Quilain, président d'Olympus France-Benelux, et Rémy Fenzy, directeur de l'ENSP, qui permettent de comprendre les motivations des partenaires et leur évaluation positive de ce pari audacieux sur les talents émergents.

La partie portfolio du livre est très clairement structurée de manière chronologique avec, pour chaque duo de photographes, un bref texte d'introduction sur leur démarche artistique et une quinzaine de pages avec les images du photographe renommé puis celles du diplômé. La plupart des jeunes photographes ont acquis un style personnel qui se distingue nettement de celui de leur "réfèrent". Leurs stratégies d'appropriation peuvent être de l'ordre du déplacement (du global chez Paolo Woods au local chez Elsa Leydier) comme du collage et de la déchirure (Jeannie Abert avec les photos de Stanley Greene). Certains travaux sont parfois moins aboutis, mais l'ensemble fournit une belle palette de démarches artistiques prometteuses.

L'ouvrage se clôt sur une belle collaboration entre Denis Darzacq et Swen Renault qui proposent des diptyques de leurs photographies de *Recomposition(s)*, dans une approche ludique des objets du quotidien. Nassim Daghighian

→ *Échanges de vues* à la Galerie Les filles du calvaire, Paris, 4.12.2015 – 16.1.2016, 5'18" : <https://vimeo.com/151648652>



© Lise Dua, Clara au bain, 2013. Parue dans *Échanges de vues*, Trézélan, Filigranes, 2016

" Lise Dua répond au noir et blanc inquiet de Sarah Moon par la pâleur lactée d'images suspendues, elles aussi, aux rêves d'enfance. À tout moment, le merveilleux peut basculer dans l'étrange. Il suffit d'un voilage, d'une mappemonde, d'une lumière d'aurore pour transformer la chambre en bateau ivre, et le réel en fiction. "

" Swen Renault répond à deux séries de Denis Darzacq fondées sur le détournement d'objets anodins tels que des cartons d'emballage ou des éléments de chaises Ikea. Opérant une cueillette sauvage, à ras de trottoir, Swen Renault s'approprie quant à lui des objets trouvés auxquels il insuffle une seconde vie. Le jeune photographe ensemece une réflexion sur la société de consommation en déconnectant ces objets de leurs usages et de leurs contextes. Entre contenu et contenant se glisse un équilibre précaire, une poésie de l'absurde. "

Source : *Échanges de vues*, Trézélan, Filigranes, 2016, p.28 et p.122



© Denis Darzacq, *Recomposition n°20*, 2009-2010. © Swen Renault, de la série *Recompositions*, 2015. Images parues dans *Échanges de vues*, Trézélan, Filigranes, 2016



© Dan Holdsworth, Continuous Topography, Jura, n°1-20, 2016. Courtesy Audemars Piguet

NOUVELLES EXPOSITIONS

Temps continu

MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 06.11.2016 – 29.01.2017 ; vernissage 05.11., 18h
www.mbal.ch

Avec : André Evrard, Dan Holdsworth, Hiroshi Sugimoto et Zimoun.

Le cycle d'expositions *Temps continu* explore – à travers les médias de la photographie, la gravure, la peinture ou l'installation, – la notion de temporalité, d'espace et de son au travers du regard singulier de quatre artistes contemporains.

Dan Holdsworth. A Future Archaeology

Depuis près de quinze ans, le photographe britannique Dan Holdsworth mêle art, science et nature pour produire des photographies qui bousculent nos perceptions et réinventent la notion de paysage. Son intérêt pour l'environnement et les nouvelles technologies l'ont amené à étudier de nombreux glaciers à travers le monde, notamment en Islande, dans les Alpes et plus récemment dans le Jura. C'est à l'aide d'instruments de haute précision que l'artiste récolte des données millimétrées en collaboration avec un géologue. Grâce aux dernières innovations photogrammétriques et géocartographiques, les centaines de photographies prises depuis hélicoptère ou par un drone sont méticuleusement compilées et associées à des coordonnées GPS. Le résultat est une imagerie 3D du massif d'un degré de détail jamais atteint.

A Future Archaeology constitue ainsi une archive numérique, un véritable témoin de l'état actuel de ces formations rocheuses. Chaque contour et fissure du relief sont rendus visibles et pourront être disséqués par les archéologues de demain.



© Hiroshi Sugimoto, *Hyena-Jackal-Vulture*, 1980, de la série *Dioramas*. Courtesy Gallery Koyanagi

Hiroshi Sugimoto. Past and Present in Three Parts

L'exposition *Past and Present in Three Parts* présente l'œuvre de l'un des artistes les plus importants d'aujourd'hui : le Japonais Hiroshi Sugimoto (1948), connu pour ses images minimalistes de salles de cinéma et de paysages marins, séries commencées il y a 40 ans et intitulées respectivement *Theaters* et *Seascapes*. L'exposition est consacrée à ces deux séries majeures auxquelles s'ajoute une œuvre issue des *Dioramas* qu'il a photographiés au Musée d'histoire naturelle de New York.

L'œuvre de Sugimoto est une invitation à la contemplation. À première vue, ses photographies semblent simples à saisir mais plus on s'y attarde, plus elles se complexifient, stimulant à la fois la vision et l'intellect. Ses salles de cinéma montrent une suite d'écrans vides, alors même que Sugimoto photographie pendant les projections, calant le temps d'exposition de ses prises de vue sur la durée du film. Il est ainsi parvenu à "condenser" des centaines de milliers d'images – celles du long-métrage – en une seule image. Il ne reste à voir du film qu'un rectangle blanc, symbole de l'espace existentiel que constitue la salle de cinéma.

Dans la série des *Dioramas* qui réunit la fiction et le réel, l'artiste questionne le vrai, notion intrinsèque à la photographie. Dans les paysages marins réalisés autour du monde, seul l'air et l'eau nous sont donnés à voir. À travers ces vues du ciel et de la mer – une expérience visuelle que nous connaissons tous – l'artiste interroge à nouveau l'espace, le temps et la perception.

Les œuvres de Hiroshi Sugimoto se trouvent dans les collections de musées aussi prestigieux que le Tate Modern (Londres), le Metropolitan Museum of Art (New York) et au Getty Museum (Los Angeles).



© Hiroshi Sugimoto, Teatro dei Roszi, Siena, 2014, de la série Theaters. Courtesy Gallery Koyanagi



© Hiroshi Sugimoto, Carribean Sea, 1990, de la série Seascapes. Courtesy Gallery Koyanagi



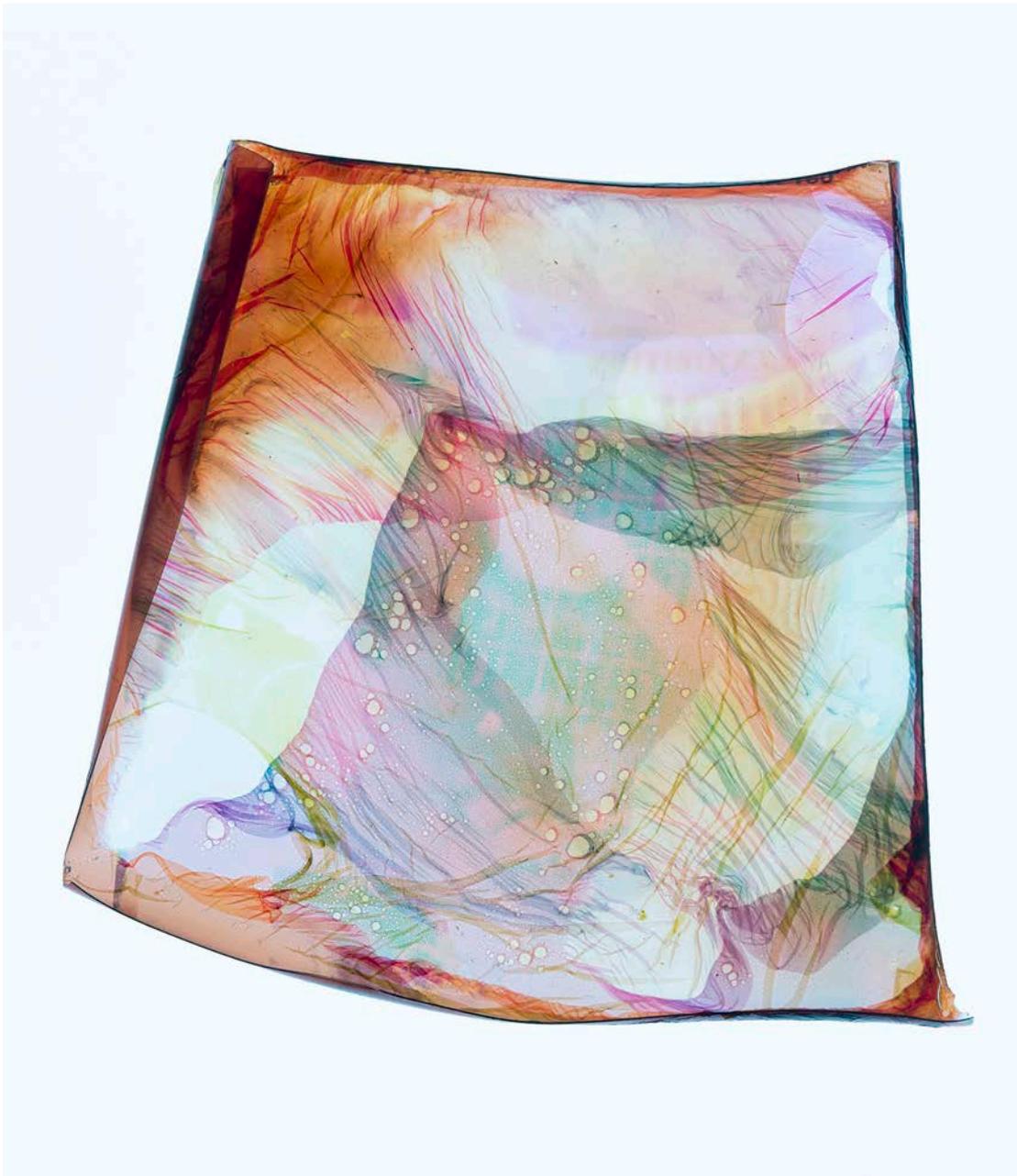
© Stephen Gill, Energy Field #629, 2013-2016, tirage pigmentaire d'archive, accompagné du négatif couleur original inclus dans un bloc de résine, 124.5x106.7 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

Stephen Gill's fatigue laboratory

Christophe Guye Galerie, Zurich, 04.11. – 28.12.2016

www.christopheguye.com

Stephen Gill (1971, GB) présente les séries *Best Before End* et *Energy Field*, qui est exposée pour la première fois. Plusieurs travaux de l'artiste sont inspirés par l'arrondissement de Hackney à Londres et sont des tentatives de refléter et de réagir à des aspects divers de l'existence de ce quartier à l'est de la ville qui change sans cesse. Dans ces deux séries, la prise de vue est réalisée sur un film négatif couleur, qui subit ensuite un processus de transformation visant à préserver quelque chose de l'intensité émotionnelle vécue, même si les couches photosensibles ont été complètement altérées. Dans *Best Before End*, l'artiste utilise des boissons énergisantes lors du développement pour, peu après, intervenir sur l'image (voir texte de l'artiste page suivante), alors que dans le cas de *Energy Field*, les négatifs "énergisés" par les mêmes boissons ont été séchés pendant trois ans avant d'être rephotographiés pour réaliser un tirage unique et une épreuve d'artiste avant que le négatif original soit inséré dans un bloc de résine. Avec sa démarche expérimentale, Stephen Gill mêle subtilement, et avec un brin d'humour, approches documentaire, conceptuelle et poétique. Nassim Daghighian



© Stephen Gill, Energy Field #279, 2013-2016, tirage pigmentaire d'archive, accompagné du négatif couleur original inclus dans un bloc de résine, 124.5x106.7 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

" La série *Best Before End* est une tentative de montrer l'emprise grandissante des boissons énergisantes sur la vie citadine en réponse à son accélération. Ces boissons énergisantes aussi potentiellement dangereuses que puissantes sont vendues et utilisées en quantités phénoménales comme support à une vie en société qui dure de plus en plus longtemps et n'offre plus jamais la perspective d'être fatigué.

Avec *Best Before End* j'ai décidé de donner une présence physique au sujet dans les images. Les négatifs en phase de développement ont été trempés dans des boissons énergisantes avant d'être rincées, causant à la pellicule divers dommages et la ramollissant. Cela m'a permis de tordre les films et de jouer avec les couches de couleurs ou encore de les manipuler à la brosse pour obtenir d'autres textures. Toutes les boissons utilisées à cette fin provenaient d'East London, là même où les clichés furent pris. "

Stephen Gill

Source : <http://www.nuitetjour.xyz/gratuit/2016/4/19/op5paoaj0pshp2rabaspvabmx3wze6>



© Stephen Gill, *Organic Energy #3*, de la série *Best Before End*, 2013, tirage pigmentaire sur papier Canson Platine Fibre Rag 310 g, 78.6x60.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

“Nobody has made a better record of the energy field of this provocative place than the photographer Stephen Gill. Stephen reveals himself, through his modest determination, his stalking and circling of the subject, as a major documentarist, responder, playful conceptualist and dazzling visual poet. More than any other bounty hunter of the margins, this man has recognised the obligation to collaborate with chaos, to make art from difficulty, to mix forensic science (the microscope, the high-resolution medical camera) with river mud, bugs, stones, and ribbons. Gill has become the absolute master of cultural superimposition: the mundane with the lyrical seizure, ordinary folk going about their business alongside floral explosions, ants crawling across unexposed film. *Best Before End*, is a Stephen Gill apotheosis. It is hard to discuss these painterly prints without returning to the metaphor of alchemy – which has always been a part of London’s occulted history, from the Elizabethan magus John Dee to the libertarian filmmaker Derek Jarman. Alchemy, the serious practitioners understood, is about process, repetition, going through the same rituals, time after time, to achieve the golden light within your own consciousness. It was never about the vulgar metamorphosis of dirt into gold. It was about understanding how we must keep on, following our blind instincts, refining our craft, until the craft refines us, burning off everything unnecessary and false. Gill’s brilliant intuition here is to involve toxic energy drinks, Hackney’s junk Viagra of the supermarkets, as an active agent in the process of layering an image. Territorial descriptions, low key by intention, records of persons



© Stephen Gill, Rockstar Sugar Free, de la série Best Before End, 2013, tirage pigmentaire sur papier Canson Platine Fibre Rag 310 g, 78.6x60.8 cm. Courtesy Christophe Guye Galerie, Zurich

and places, are developed and then finessed in a bath of fizzing sugars. The cellular damage is spectacular. The large prints are the fulfilment of Gill's alchemical marriage between photography and painting, local particulars and corporate marketing. I think they are among the finest things Stephen has done. The crowning glory of an astonishing and perhaps definitive account of the argument between artist and place. "

Iain Sinclair

" [...] Death is shown to be the only viable strategy for separating matter from its subject. The most sensual of dances emerges as the final sleep speeds towards us. One day I sat down with Stephen to witness the cooking of the images in the different energy drinks. The process was extraordinary as the amphetamine like juices of our cultural wasteland became part of the history of alchemy. Stephen coughed a lot I coughed and felt nauseous. Through an effort of the will Stephen finished the book as his body was breaking. Of course he ended up in hospital. This was his last work made in London. New horizons of a redemptive nature are now his favoured habitat and laboratories. Even in this new environment his forensic analysis of the metropolitan dilemma continues apace. "

Timothy Prus

Source : dossier de presse



© Peter Bialobrzski, de la série Paradise Now, 2008, c-print, 126x160 cm. Courtesy de l'artiste et Photobastei, Zurich

Peter Bialobrzski. The City

Photobastei, Zurich, 04.11.2016 - 15.01.2017 ; vernissage 03.11., 18h

www.photobastei.ch

Pour sa série *The Raw and the Cooked* (2011) Peter Bialobrzski a parcouru quatorze pays différents à travers l'Asie, dont la Chine, Manille, Singapour, Shanghai, Djakarta... Avec leur population passant la barre des 10 millions d'habitants, certaines villes d'Asie sont de véritables fourmilières. Des citadelles symboles à la fois du progrès et de la folie des grandeurs des hommes. Ces mégapoles (ou Méga Cités), le photographe Peter Bialobrzski les a arpentées, en long, en large et en hauteur. En capturant le gigantisme étourdissant de ces hyper villes, le photographe met en lumière les différentes problématiques qui les habitent. Si l'expansion de ces villes a été fulgurante, elle a aussi manqué cruellement d'organisation et de rigueur. Ce fut le fruit d'une réflexion de l'instant, et aujourd'hui des problèmes commencent à apparaître. Comme à Bangkok, où certains quartiers sont construits sur des zones inondables. Et enfin, dans une telle concentration de modernité où les soucis d'efficacité et de rapidité priment sur le reste, comment donner à la nature la place indispensable qu'elle mérite? Désormais, toutes ces villes doivent faire face aux difficultés qu'elles ont engendrées. Il faut trouver des solutions, rapidement, mais toujours en s'inspirant du passé pour préparer les succès du futur.

Les photographies de Peter Bialobrzski révèlent les sublimes et déroutantes contradictions de la ville asiatique, sa splendeur, sa monstruosité, la rapidité de sa modernisation, son inquiétante insalubrité, sa population dense, sa pollution lumineuse, ses contrastes improbables. Le travail à la chambre photographique et les longs temps de poses brouillent les notions de jour et de nuit qui semblent ne plus se distinguer. Dans une telle confusion spatio-temporelle, le paysage urbain paraît atemporel et global tout en conservant les caractéristiques propres aux villes asiatiques. Entre ruines d'immeubles anciens et immaculées constructions modernes, les villes représentées par Bialobrzski semblent mélanger visions dystopiques et exaltations de l'urbanisme asiatique.



© Peter Bialobrzewski, Manille, 2008, de la série *The Raw and the Cooked*, 2011. Courtesy de l'artiste et Photobastei, Zurich

Peter Bialobrezski (1961, Wolfsburg, DE ; vit à Hambourg) a étudié la politique et la sociologie avant de devenir le photographe attitré d'un journal local de sa ville natale. Après presque quinze ans dans le domaine du photojournalisme, période durant laquelle il sillonne une grande partie de l'Asie, il décide de se consacrer entièrement à ses projets personnels. Il étudie la photographie à la Folkwangschule à Essen et au London College of Printing (LCP) à Londres. En 2002, il a été nommé professeur de photographie à l'université des arts de Brême (HfK Bremen) ; il intervient lors de workshops sur le plan international. Il est le lauréat du Erich Salomon Award de la Société allemande de photographie (DGPh) en 2012.

Peter Bialobrezski a publié de nombreux ouvrages dont, récemment, trois "City Diaries" : *Cairo Diary*, 2014, *Athens Diary* et *Wolfsburg Diary*, 2015 ; ainsi que les livres édités par Hatje Cantz : *Nail Houses or the Destruction of Lower Shanghai*, 2014, *The Raw and the Cooked*, 2011, *Informal Arrangements*, 2010, *Paradise Now* et *Case Study Homes*, 2009, *Lost in Transition*, 2007, *Heimat*, 2005, *Neontiger. Photographs of Asian Megacities*, 2004 et, chez Kurse Verlag, *XXX Holy-Journeys into the Spiritual Heart of India*, 2004.

Autres expositions à voir à Photobastei, 27.10. - 27.11.2016 :

Parcours humain / Wege der Menschlichkeit
 Charlie Eady. Reflecting Hong Kong
 Slawomir Plata. Enfants du Monde

Événement : 05.12.2016, 10h – 18h, Masterclass avec Peter Bialobrezski (en allemand et anglais) organisée par Photobastei, Zurich ; 5 à 12 personnes, CHF 300.- (l'inscription est validée après paiement de montant). Le workshop est destiné à des photographes possédant de bonnes connaissances techniques. Prière de s'inscrire en incluant un portfolio d'au moins 10 photos et un bref CV à : portfolio@photobastei.ch

Sources au 2016 10 27 : <http://www.festivalphoto-lagacilly.com/> et <http://photographyofchina.com/blog-fr/peter-bialobrzewski>

→ À propos de l'enseignement de Peter Bialobrezski, voir (en allemand) : bialobrzewski-studenten.de et cultureandidentity.hfk-bremen.de
 Vidéos sous-titrées en français à propos de *Méga Cités*, exposition lors du Festival Photo Peoples et Nature, La Gracilly, été 2012 : <https://www.youtube.com/playlist?list=PL71D3A6913934D465>



© Peter Bialobrzeski, de la série *Nail Houses or the Destruction of Lower Shanghai*, 2014. Courtesy de l'artiste et Photobastei, Zurich



© Peter Bialobrzeski, de la série Athens Diary, Athènes, 2015, tirage pigmentaire, 30x40 cm. Courtesy de l'artiste et Photobastei, Zurich



Camp de fortune accueillant des déplacés internes à Mogadiscio, Somalie, 2012 © DDC. Courtesy Landesmuseum, Zurich

Flucht / Fuir / Fuggire / Displaced

Landesmuseum / Musée national suisse, Zurich, 29.10.2016 – 05.03.2017
www.nationalmuseum.ch

Tous les jours, nous découvrons de nouvelles images de personnes qui ont été contraintes de fuir. Mais savons-nous ce que signifie vraiment abandonner sa maison, son travail, sa famille et sa patrie ? L'exposition *Fuir* permet aux visiteurs de se mettre dans la situation de réfugiés et de mieux comprendre ce qu'ils vivent. Cette exposition est un projet commun de la Commission fédérale des migrations (CFM), du Secrétariat d'État aux migrations (SEM), du Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR) et de la Direction du développement et de la coopération (DDC). Elle met en lumière le destin des réfugiés et explique qui peut bénéficier d'une protection en Suisse et dans d'autres pays. En outre, les visiteurs en apprennent plus sur l'aide internationale, dont sont tributaires plus de 90 % des réfugiés dans le monde, ainsi que sur le soutien apporté par la Suisse et sur le fonctionnement de ses procédures d'asile.

Source : communiqué de presse



© Jean Revillard, de la série Ondes, 2014. Courtezy Rezo.ch

Jean Revillard. Outland

Coalmine – Forum für Dokumentar fotografie, Winterthur, 04.11. – 23.12.2016
www.coalmine.ch

On les appelle des électrosensibles: des gens qui réagissent par un malaise physique aux ondes magnétiques. Ces personnes se réfugient dans des abris souterrains pour éliminer la charge magnétique et cherchent des lieux pour se rétablir loin des wifi, antennes et transformateurs. Par exemple ici, dans des endroits désertiques des départements français de la Drôme ou des Hautes-Alpes.

Jean Revillard a été formé à l'école d'Yverdon, où il a suivi les enseignements de Luc Chessex, Jesus Moreno et Christian Caujolle. Par la suite, il se consacre principalement à la photographie, en tant que photographe, galeriste (Europa à Genève, Focale à Nyon) et journaliste (Le Nouveau Quotidien, L'Hebdo). En 2001, il fonde l'agence Rezo.ch, au sein de laquelle il remporte un World Press Award avec son travail sur les cabanes des migrants de Calais, ainsi qu'un Swiss Press Award. En 2009, il est à nouveau récompensé d'un World Press Award et du prix de la Ville de Prague. Actuellement, En 2010 il réalise "Sarah on the bridge" le Parcours d'une esclave sexuelle dans les forêts italiennes et gagne le grand prix du publique des boutographies. En 2010 Il est engagé comme photographe du Projet Solar Impulse de Bertrand Piccard. En 2011 il gagne le Prix Nicolas Bouvier pour l'ensemble de son travail. En 2014 il réalise *Ondes* reportage sur les électrosensibles.

À voir également à Coalmine: Lukas Müller, *Charge*.

Source : <http://www.swisspressaward.ch/fr/user/a00006262/section/swiss-press-awards/>



© Ursula Mumenthaler, Glacier, de la série AREA, 2016, c-print, 87x125 cm. Courtesy Galerie Gisèle Linder, Bâle

Ursula Mumenthaler. Area

Galerie Gisèle Linder, Bâle / Basel, 5.11.2016 – 07.01.2017 ; vernissage 4.11., 17h
www.galerielinder.ch

L'artiste suisse Ursula Mumenthaler (née en 1955 à Staffelbach) vit et travaille à Genève. Dans son œuvre, il s'agit souvent du jeu de la lumière et de l'architecture dans l'espace qu'elle exprime par son médium favori, la photographie. Cela a commencé par son intérêt pour l'espace intérieur, dans lequel l'artiste crée, au moyen de l'installation et de la photographie, de nouvelles illusions de l'espace.

Depuis 2008, le rôle de l'architecture dans l'espace extérieur, en corrélation avec la nature, est un sujet qui préoccupe fortement l'artiste. Elle s'inspire des images de presse de catastrophes naturelles qui inondent presque quotidiennement nos médias. C'est l'esthétique angoissante et tout à la fois captivante de ces images qui inspire Ursula Mumenthaler pour ses travaux : l'être humain dans son combat constant contre la force de la nature, à laquelle il essaie constamment de se soustraire, tout en échouant.

C'est ainsi que dans *Area* l'accent est mis sur le choc entre la nature et l'artificiel créé par l'homme. Dans ses dernières œuvres photographiques, Ursula Mumenthaler montre des formations de bâtiments nichées dans un paysage à l'allure souvent apocalyptique. Les villes en carton pour maquettes sont entourées de photographies de façades existant réellement à Berlin et à Paris, auxquelles sont superposées des photographies de paysages réels. L'effet de la superposition et le choix de la perspective aérienne confèrent aux images une beauté destructrice.

La ville est envahie par les éléments de la nature, un peu comme dans le livre de l'auteur suisse allemand Franz Hohler *Die Rückeroberung* (la reconquête). Elle paraît abandonnée, la lutte contre la nature semble perdue. Seuls les bâtiments rappellent une civilisation autrefois existante.

Dans la série *Journal* en revanche, Ursula Mumenthaler utilise les images réelles de catastrophes écologiques sous une forme abstraite. Le travail est montré comme une installation avec la publication «Journal» qui en fait partie. Il s'agit d'images de presse que l'artiste a modifiées de façon telle qu'en tant que négatifs colorés, elles suscitent une ambiance de fin du monde d'une grâce toute particulière. La fragilité de notre monde, dans lequel nous essayons de tout contrôler, se ressent d'une manière insistante.

Marina Huonker, octobre 2016 ; traduction : Liliane Vindret

Source : communiqué de presse



© Ursula Mumenthaler, Bassin bleu, de la série AREA, 2016, c-print, 87x125 cm. Courtesy Galerie Gisèle Linder, Bâle



© Adrián Fernández Milanés, Untitled # 47, de la série To Be Or To Pretend, tirage pigmentaire d'archive, 100x67 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter, Zurich

Flowers

Fabian & Claude Walter, Zurich, 22.10. – 12.11.2016
www.fabian-claude-walter.com

Avec : Adrián Fernández Milanés, Peter Hutchinson, Luzia Simons



© Sonja Braas, Forces # 14, 2003, c-print, 170x150 cm. Courtesy Fabian & Claude Walter, Zurich

Landscapes

Fabian & Claude Walter, Zurich, 02.11. – 12.11.2016

www.fabian-claude-walter.com

Avec : Sonja Braas, Balthasar Burkhard, Carlos Crespo, Georg Gerster, Peter Hebeisen, Hugo Suter, Christian Vogt



© Sebastian Copeland, Night in Qaanaaq, Greenland, 2010, tirage pigmentaire, 34.5x24 cm. Courtesy Bernheimer Fine Art Photography

The world is a book and those who do not travel read only one page (St. Augustine)

Bernheimer Fine Art, Lucerne, 20.10.2016 - 21.01.2017
www.bernheimer.com

Avec : Mirella Ricciardi, Jan C. Schlegel, Sebastian Copeland, Michael Kenna, Mat Hennek, Nick Brandt, Silke Lauffs

" Le monde est un livre et ceux qui ne voyagent pas n'en lisent qu'une page "
Saint Augustin d'Hippone (354-430)

Cette exposition de groupe développe les thèmes du voyage, de la nature et du paysage dans les images de sept principaux photographes. Mirella Ricciardi (1931, IT) est née au Kenya, dont elle a portraituré les six tribus dans les années 1950-1960 ; elle publia en 1971 le livre *Vanishing Africa* avec ses plus belles prises de vue. Jan C. Schlegel (1965, DE) est également fasciné par les cultures tribales d'Afrique ainsi que d'Asie. Les changements rapides ont incités le photographe à garder une trace de leurs traditions et de leurs modes de vie ancestraux. Attiré par les pôles Nord et Sud, Sebastian Copeland (1964, USA) documente les paysages de glace avec des images très séduisantes. La photographe Silke Lauffs (1969, DE), le grand voyageur-photographe Michael Kenna (1953, GB) ainsi que Mat Hennek (1969, DE) ont parcouru l'Europe, l'Asie comme l'Afrique pour réaliser des vues fascinantes du monde naturel. Nick Brandt (1964, GB) est un spécialiste de la vie sauvage en Afrique qu'il montre dans toute sa beauté et fragilité. Il s'est ainsi distingué des autres photographes animaliers en réalisant de véritables portraits des bêtes les plus difficiles à prendre en photo, au grand plaisir des amateurs de ce genre d'images.

Source : dossier de presse



© Alessandra Calò, de la série Secret Garden, 2014. Courtesy On Arte, Minusio

OnPhotography

OnArte, Minusio, 16.10. – 26.11.2016

www.onarte.ch

Avec : Mariapia Borgnini (CH), Paolo Foletti (CH), Françoise & Daniel Cartier (CH), Gabriele Jardini (IT),
Alessandra Calò (IT), vidéo : Piritta Martikainen (FIN)

Le titre *OnPhotography* a été inventé sur le modèle de OnArte, l'espace d'exposition d'art contemporain à Minusio, mais est plus précisément destiné à faire référence au titre du recueil d'essais publié en 1977 par Susan Sontag, *On Photography / Sur la photographie*, qui est considéré comme un texte fondamental sur la photographie et la lecture des images. L'exposition propose un dialogue ouvert et montre des œuvres de divers styles, partageant un point commun : l'inscription du médium photographique au sein des beaux-arts.

Commissariat : Galleria Cons Arc, Chiasso

Source : [site onarte.ch](http://site.onarte.ch)



© Sandrine Gutierrez, de la série Maresc O., 2016

Sandrine Gutierrez. MARESC O. La Chute du Soleil

Le Balkkon, Neuchâtel, 19.11. – 19.12.2016 ; vernissage 19.11., 17h30
www.lebalkkon.ch

Deuxième artiste présentée cette année à la galerie du Balkkon, Sandrine Gutierrez nous plonge dans un univers intemporel où la matière prend forme lorsque la lumière manque. Première photographe accueillie dans notre galerie, elle nous précipite dans le clair obscur d'un travail qui questionne autant notre perception que le médium photographique contemporain. Sandrine Gutierrez (née en 1988 à Vevey où elle vit et travaille) développe une recherche avec laquelle elle représente, sous une forme à la fois contrôlée et hasardeuse, un regard étrange, une vision narrative sur l'être et la nature. L'exposition présente notamment des projections et des éditions à la sauce DIY.

Après le vernissage, l'exposition est visible les mercredis de 17h à 19h.

Source : dossier de presse



© Sandrine Gutierrez, de la série Maresc O., 2016

Le temps d'un long été, rendez-vous à l'heure bleue.
Tentatives répétées pour figer le crépuscule, cet instant particulier où le jour bascule,
le soleil chute, laissant sa lumière s'entremêler avec celle de la lune.
Une connexion particulière. Une lumière particulière.
Les idées fixes.

Une recherche dans des marécages sans ciel, humides, au goût de terre et de souvenirs.
Précieux.
Délire.

L'obsession de trouver et retrouver. Quoi ou qui. Intense ou familier.

Le manque de lumière imprime d'obscurité les yeux et le capteur de l'appareil photo.
Le traitement digital force le retour de l'image, piquée alors de ses pointillés picturaux.
On pense à un tableau.

Une poésie juste avant la chute.



© Christian Lutz / Vu', de la série Insert Coins, 2016. Courtesy Espace Images Vevey

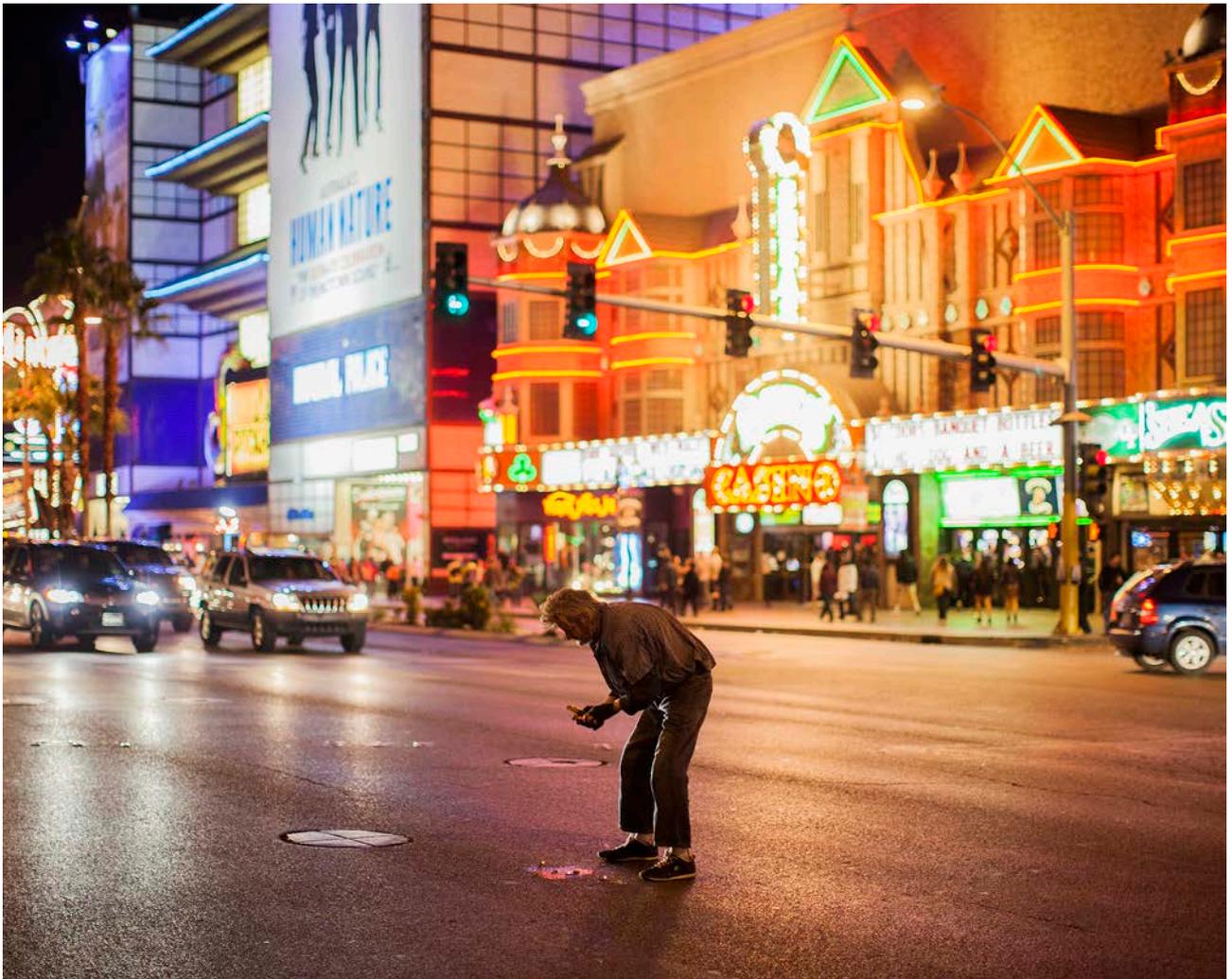
Christian Lutz. Insert Coins

Espace Images Vevey / La Ferblanterie, Vevey, 09.11. - 18.12.2016 ; vernissage 08.11., 18h30
www.images.ch

" Une sorte d'évidence m'a poussé vers Las Vegas. Quand j'y ai réalisé mon premier voyage, nous étions en pleine crise financière ; on nous avait expliqué en long et en large qu'elle nous venait des Etats-Unis, dont le système économique semble demeurer un modèle pour l'Europe. J'ai ressenti le besoin de me confronter à un emblème de la fabrication de l'illusion, au symbole même de l'*entertainment made in USA*. D'aller voir derrière les lumières d'un système de valeurs délétère. "

Christian Lutz

De 2011 à 2014, Christian Lutz effectue plusieurs voyages à Las Vegas pour réaliser la série *Insert Coins*. Cette ville est l'une des destinations les plus touristiques des Etats-Unis. Cité de tous les possibles, scintillante, ultra-libérale, siège des plus grands casinos du monde et d'une architecture fantasque et monumentale, Las Vegas est aussi un haut lieu du crime et de la prostitution. Figures hagardes sous les lumières criardes, fêtards avinés endormis sur un trottoir, sans-abris déguisés dans l'espoir d'empocher quelques pièces ou sosie hasardeux d'Elvis Presley, cette galerie de portraits dépeint les laissés pour compte, les excès et les extrêmes d'une société anomique, les illusions et désillusions de ces destins individuels. C'est de stupeur qu'a été frappé le photographe au cours de ses multiples voyages dans la ville qui ne s'éteint jamais. Son observation incisive décape le vernis des joies artificielles, laissant apparaître des êtres isolés, recrachés par des casinos carnassiers comme autant de fracas silencieux. Ici, tout semble possible, surtout l'indifférence.



© Christian Lutz / Vu', de la série Insert Coins, 2016. Courtesy Espace Images Vevey

Christian Lutz (Genève, 1973) s'est formé à la photographie au 75, l'Ecole supérieure des arts de l'image de Bruxelles. Sa démarche se base sur une observation scrupuleuse des dynamiques de notre société, en étudiant des thèmes comme le pouvoir politique, économique et religieux. Distingué par de nombreuses récompenses dont le Grand Prix Images Vevey 2009/2010 pour sa série Tropical Gift, son travail est exposé dans le monde entier et fait régulièrement l'objet de publications.

Publication : La série *Insert Coins* fait l'objet d'une publication éditée chez André Frère en mai 2016.

Événement : lors du vernissage, concert de Louis Jucker & Emilie Zoé, le 08.11 dès 18h30

Les deux songwriters joueront un set inédit et intimiste, guitares et voix. De la folk de salon qui grince comme une porte de grange. Folk / Lo-Fi - Hummus Records (CH), vernissage du nouvel EP *The Hollow Fourth* de Louis Jucker, avec une image de couverture de Christian Lutz



© Tony Kunz, de la série Wolf. Courtesy Focale, Nyon

Tony Kunz. Wolf

Focale, Nyon, 06.11. - 18.12.2016 ; vernissage 05.11., 17h30

www.focale.ch

Tony Kunz est le lauréat de la cinquième édition du Prix Focale – Ville de Nyon 2016. Grâce au soutien de la ville, l'association Focale offre à un photographe talentueux un lieu d'exposition et un soutien à la production d'un montant de CHF 5'000.-. Même si ce prix ne revient qu'à un seul photographe, le jury tient également à féliciter Neige Sanchez et François Vermot pour leurs travaux respectifs.

" Wolfgang a 50 ans. Il me dit en avril 2013 qu'il a un cancer du colon. Je lui propose de l'accompagner et de le photographier à l'hôpital ainsi qu'à son domicile.

À l'hôpital, le rituel est toujours le même: prise de sang, salle d'attente, rencontre avec ses docteurs, chimio, parfois une radio, parfois une IRM. « Tout ce que j'ai fait et ce que j'ai vécu devait-il me conduire là ? À quoi cela sert d'être malade ? » me dit-il dans la salle d'attente.



© Tony Kunz, de la série Wolf. Courtesy Focale, Nyon

À son domicile, je retrouve Wolfgang envahi d'objets qu'il n'arrive pas à débarrasser. Dans ce capharnaüm méthodiquement arrangé, je le fais poser, pour quelques minutes seulement, car il est trop affaibli.

Cette confusion entre la mise en scène dans son appartement et le pris sur le vif à l'hôpital apporte une vision très personnelle sur la fin de son existence, la solitude et la mort. "

Tony Kunz

Tony Kunz (1969, CH) aime la photographie qui met en lumière l'être humain, la société, ainsi que le portrait. Dès l'âge de 16 ans, il s'intéresse à l'image et aux voyages, puis étudie la photographie à Lyon. Il devient freelance en 1999. Le photographe collabore avec différents stylistes et magazines dans le milieu de la mode, dont *Edelweiss* et *Profil Femme*, pour des marques horlogères (Parmigiani, Hublot) et différentes institutions (UBS, Nestlé). En 2006, il participe au Festival Images, avec une série sur un voyage de deux mois en Amazonie. En 2007, il expose à Lyon un reportage réalisé au Sénégal sur les lépreux, les talibés et les tirailleurs.

Source : dossier de presse



© Warren Richardson, Hope for a new life, 2015. Lauréat World Press Photo of the Year 2015

World Press Photo 16 & Swiss Press Photo 16

Musée National Suisse, Château de Prangins, 18.11.2016 – 11.12.2016
www.nationalmuseum.ch

Pour la quatrième année consécutive, le Château de Prangins présente simultanément les deux principales expositions dans le domaine de la photographie de presse : *World Press Photo 16* et *Swiss Press Photo 16*. Sous forme de photo isolée ou de reportage, des clichés de grande qualité rappelant les moments forts de l'année écoulée seront à découvrir dès le 18 novembre 2016. Afin de promouvoir la photo de presse auprès du jeune public, un parcours-jeu inédit est mis gracieusement à disposition. De même, une journée spéciale permet aux photographes lauréats de présenter leur travail et de partager leurs expériences avec le public.

Les images primées de *World Press Photo 16* ont été sélectionnées parmi 83'000 photos prises par 5'775 photojournalistes et photographes documentaires de 128 pays ! Images très fortes qui racontent la guerre, l'exode de milliers de personnes, voire des destins particuliers. Ces photographies attirent l'attention sur une réalité parfois très dure, mais elles évoquent aussi l'espoir, à l'instar du cliché de Warren Richardson devenu photo de l'année 2015

Le Château de Prangins présente la 25^e édition de l'exposition *Swiss Press Photo* consacrée aux meilleures photos de presse suisses de 2015. L'afflux de réfugiés, le changement climatique ou le scandale au sein de la FIFA sont autant de sujets couverts par le photojournalisme l'année dernière. D'autres thèmes plus inattendus – la jeunesse des environs de Tchernobyl (Niels Ackermann photographe de l'année) ou les sports de l'extrême – figurent dans la sélection d'images à voir jusqu'au 26.02.2017.

"Quels que soient les thèmes, sujets d'actualité suisse – conférence internationale sur le nucléaire à Montreux, courses tests dans le tunnel du Gothard, arrestation à Zurich de certains membres influents de la FIFA – ou sujets mondiaux – pollution en Asie, luttes entre gangs en Amérique du sud, afflux de réfugiés en Europe –, les photographes de presse ont tous la même passion : raconter le monde, la réalité, parfois difficile d'accès, en images. Pourquoi ? « Pas pour changer le monde, mais pour aider les gens à voir le monde et peut-être à le comprendre un tout petit peu mieux afin qu'ils puissent décider s'ils s'en préoccupent ou non, s'ils essaient ou non de le changer », réponse très pertinente de Kathy Gannon, journaliste expérimentée qui a beaucoup travaillé avec des photographes, notamment avec Anja Niedringhaus tuée en Afghanistan en 2014.



Niels Ackermann, de la série Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands, 2015 © Niels Ackermann / lundi 13 / Swiss Press Photo Swiss Press Photographer of the Year. Série publiée dans *Das Magazin*, *L'Hebdo*, *Le Temps*, *Sonntags Zeitung*

Les gagnants des deux concours photographiques, le Genevois Niels Ackermann pour son reportage sur les enfants de Tchernobyl et l'Australien Warren Richardson pour sa photographie d'un homme faisant passer un bébé de l'autre côté d'une frontière de barbelés, nous donnent à voir quelques facettes de la réalité du monde. Niels Ackermann s'est intéressé aux jeunes gens qui vivent dans la ville de Slavoutytch construite après la catastrophe de Tchernobyl. Le jeune photographe n'a donc pas voulu prendre des images de Tchernobyl mais, comme il le dit lui-même, a tourné son objectif à 180 degrés sur Slavoutytch et sa jeune population qui a hérité des problèmes de la génération précédente. Pour être au plus près de cette réalité, Niels Ackermann est allé vivre en Ukraine : " Il faut défendre l'expérience journalistique qui consiste à passer du temps sur place. C'est le meilleur moyen de sortir des idées reçues. "

C'est aussi ce qu'a l'habitude de faire Warren Richardson, le gagnant de World Press Photo 16, photographe autodidacte spécialisé dans les projets à long terme consacrés, notamment, à des problèmes humains. Il raconte à propos de la photographie primée : " J'ai campé cinq jours avec les réfugiés à la frontière (frontière entre la Serbie et la Hongrie). Un groupe de près de deux cents personnes [...] s'est réparti sous les arbres le long de la clôture [...]. Ça faisait bien cinq heures que j'étais là avec eux, et nous avons joué toute la nuit au chat et à la souris avec la police. J'étais épuisé quand j'ai pris la photo. [...] Il devait être trois heures du matin et je ne pouvais pas utiliser le flash, car la police était à l'affût : ces gens auraient été immédiatement repérés. Je ne pouvais donc me servir que de la lueur de la lune. " Comme Niels Ackermann, Richardson a pris le temps nécessaire, malgré des conditions difficiles, pour réaliser une image qui suscite chez le spectateur non pas une émotion, mais plusieurs : de la douleur pour le migrant, de la crainte pour la sécurité de l'enfant et enfin de la colère face à l'égoïsme d'un monde qui érige des fils barbelés. L'intérêt de ce cliché réside également dans le fait qu'il nous raconte plusieurs histoires et non une seule en particulier : il y a celle bien sûr d'un homme obligé de se séparer de son bébé, mais il y a aussi celle d'une solidarité entre êtres humains déracinés et enfin celle de tout un peuple fuyant son pays en guerre. C'est cette lecture multiple – individuelle et universelle – qui contribue à la grande qualité de cette image. De même, le reportage de Niels Ackermann rend compte à la fois du désespoir de ces habitants de Slavoutytch sans avenir, mais aussi de leurs aspirations banales de jeune femme et de jeune homme : travail, mariage, enfants ...[...] C'est ce qui fait la force et l'émotion de ces photographies de presse : certes, elles plongent le spectateur dans une réalité souvent dure, voire insoutenable, mais elles lui donnent aussi à voir l'espoir qui continue à faire vivre même les plus démunis d'entre nous. "

Source : " Raconter le monde en images ", Magazine du Musée National Suisse, n°3, 2016, p.10-11 (article non signé)



© Yann Gross, Casquette tortue, Bolivar, Pérou, 2015

Yann Gross. The Jungle Show III

Art Bartschi & Cie, Genève, 12.11.2016 - 13.01.2017 ; vernissage 12.11., 11h
www.bartschi.ch

" Lorsque Francisco de Orellana, conquistador espagnol, part à la recherche de canneliers en 1541, il ne se doute pas que le hasard le mènera jusque dans les méandres du plus grand cours d'eau du monde : l'Amazone. Campagnes d'évangélisation, construction de routes, fièvre du caoutchouc, extraction de pétrole ou ruée vers l'or : cette zone fluviale n'a cessé d'être un carrefour d'échanges et d'attirer les convoitises. En remontant les traces d'expéditions passées et grâce à des mises en scène discrètes, ce carnet de voyage révèle diverses facettes de l'Amazonie contemporaine et de ses périphéries. Mes différentes collaborations avec des communautés locales m'ont permis d'explorer la complexité des hybridations et des mystères qui traversent la forêt. Une fois plongé dans cet univers domestiqué, les clichés romantiques des terres oubliées ou du bon sauvage sont vite oubliés. Cette errance visuelle questionne plus largement la notion de progrès et de développement. "

Yann Gross

Source : https://www.rencontres-arles.com/CS.aspx?VP3=CMS3&VF=ARLAR1_460_VForm&FRM=Frame%3AARLAR1_373



© Yann Gross, Ipira Mama (Mère des Poissons), 2015, tirage pigmentaire, 80x100 cm



© Miguel Àngel Tornero, Untitled, The random series, 2013. Courtesy Espace JB, Carouge

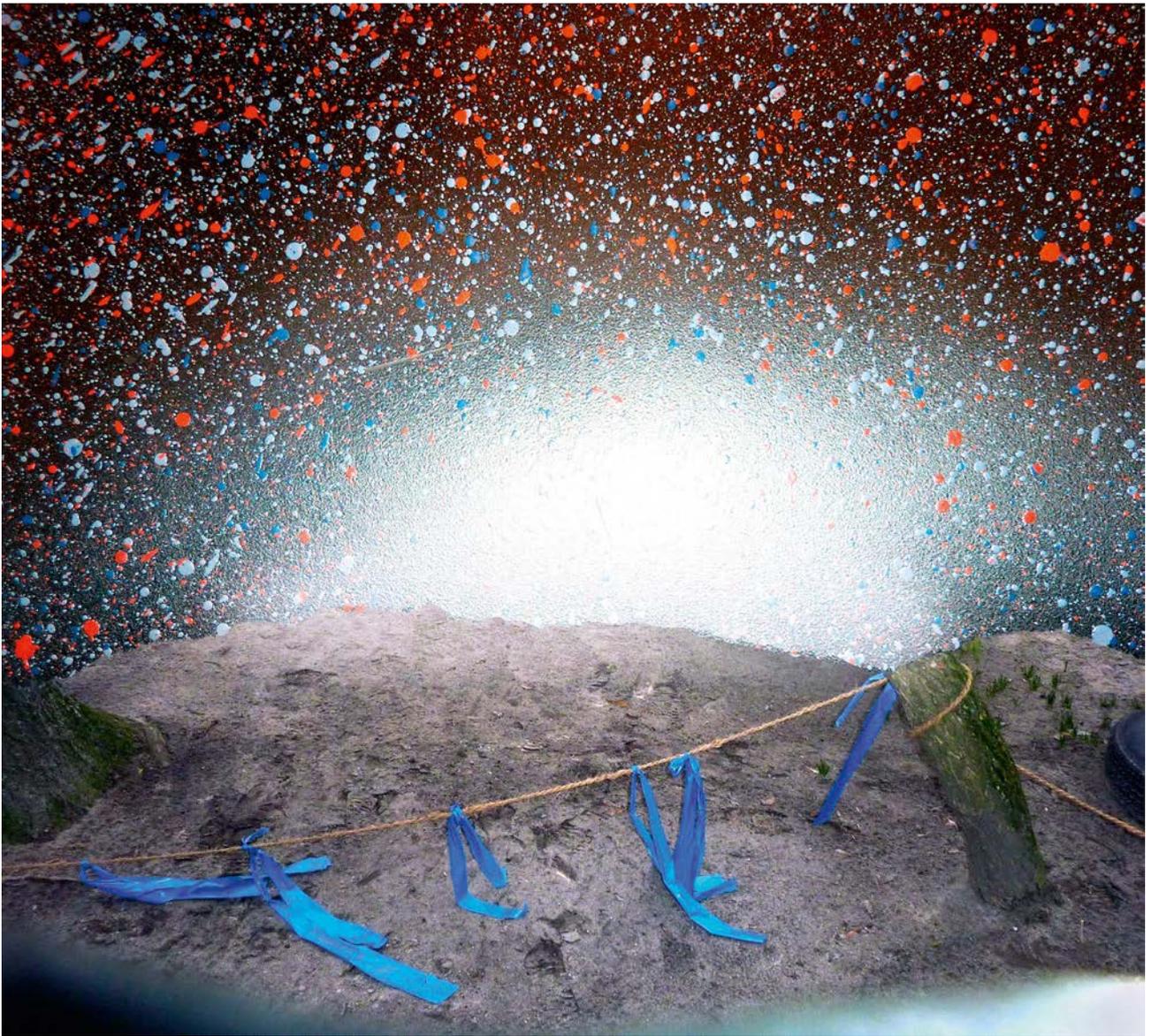
Miguel Àngel Tornero. The random series

Espace JB, Carouge, 05.11. – 23.12.2016 ; vernissage dans le cadre d'Art7 Carouge 05.-06.11., 11h – 17h
www.espacejb.com

The random series est un projet photographique ouvert qui se construit sur une méthode spécifique répétée dans différentes villes (Madrid, Berlin et Rome). Dans chacune d'elles, Miguel Àngel Tornero a documenté de façon intuitive et spontanée ses activités journalières. Tel un touriste avide, il s'est arrêté sur tout ce qui captait et interrogeait son regard. Ses prises de vue serviront d'éléments de base à l'élaboration de collages digitaux à l'aide d'un logiciel de stitching. Dans le processus de création, l'artiste utilise à son avantage l'erreur induite par le logiciel qui n'est pas développé pour mettre ensemble des images qui n'ont pas de lien apparent direct. En ce sens l'imprévu prend le dessus créatif et devient le protagoniste principal de l'oeuvre.

Miguel Àngel Tornero (1978, ES) a fait ses études à l'Université de Grenade. Il vit et travaille à Madrid. Son parcours d'artiste l'a amené à faire des résidences à l'Académie d'Espagne à Rome (2012/2013) et à la Künstlerhaus Bethanien à Berlin (2010). Il a reçu des prix notamment : Grünenthal (2011), Generaciones (2009), Purificacion Garcia (2007) et ABC (2003).

Source : dossier de presse



© Miguel Àngel Tormero, Untitled, The random series, 2013. Courtesy Espace JB, Carouge



© Douglas Mandry, *Kerriodoxa elegans*, 2014, tirage pigmentaire d'archive d'après un cyanotype exposé en solarium, 80x110 cm, de la série *Five Minutes to the Sun*, 2014. Courtesy Bildhalle, Zurich

EXPOSITIONS EN COURS

Douglas Mandry. Unseen Sights

Bildhalle, Zurich, 07.10. – 12.11.2016

www.bildhalle.ch

Unseen Sights est la première exposition personnelle de Douglas Mandry. Elle réunit plusieurs séries liées à la thématique du voyage à l'époque actuelle. Le titre de l'exposition joue sur l'expression "sightseeing" en la détournant car il s'agit ici plutôt d'une visite dans un territoire irréel. Le photographe utilise divers procédés analogiques pour manipuler ses prises de vue afin d'interroger nos relations aux images. Ses interventions, qu'elles soient subtiles ou évidentes, transforment des lieux touristiques célèbres de manière ludique : une façon de remettre en question le statut de la photographie dans la société du tout numérique.

La série en cours intitulée *Unseen Sights* est une réflexion sur la relation entre présent et passé. Les prises de vue sont réalisées sur des sites archéologiques du Moyen-Orient, notamment au sud de la Turquie. Chaque paysage original est retravaillé dans l'atelier de l'artiste, il est colorisé à la main avec de la peinture ou du spray, éventuellement modifié avec de l'éclairage de studio additionnel.

Nassim Daghighian

Douglas Mandry est né en 1989 à Genève ; il vit et travaille à Zurich. Il a obtenu en 2013 son Bachelor en Communication visuelle, département Photographie, à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne.

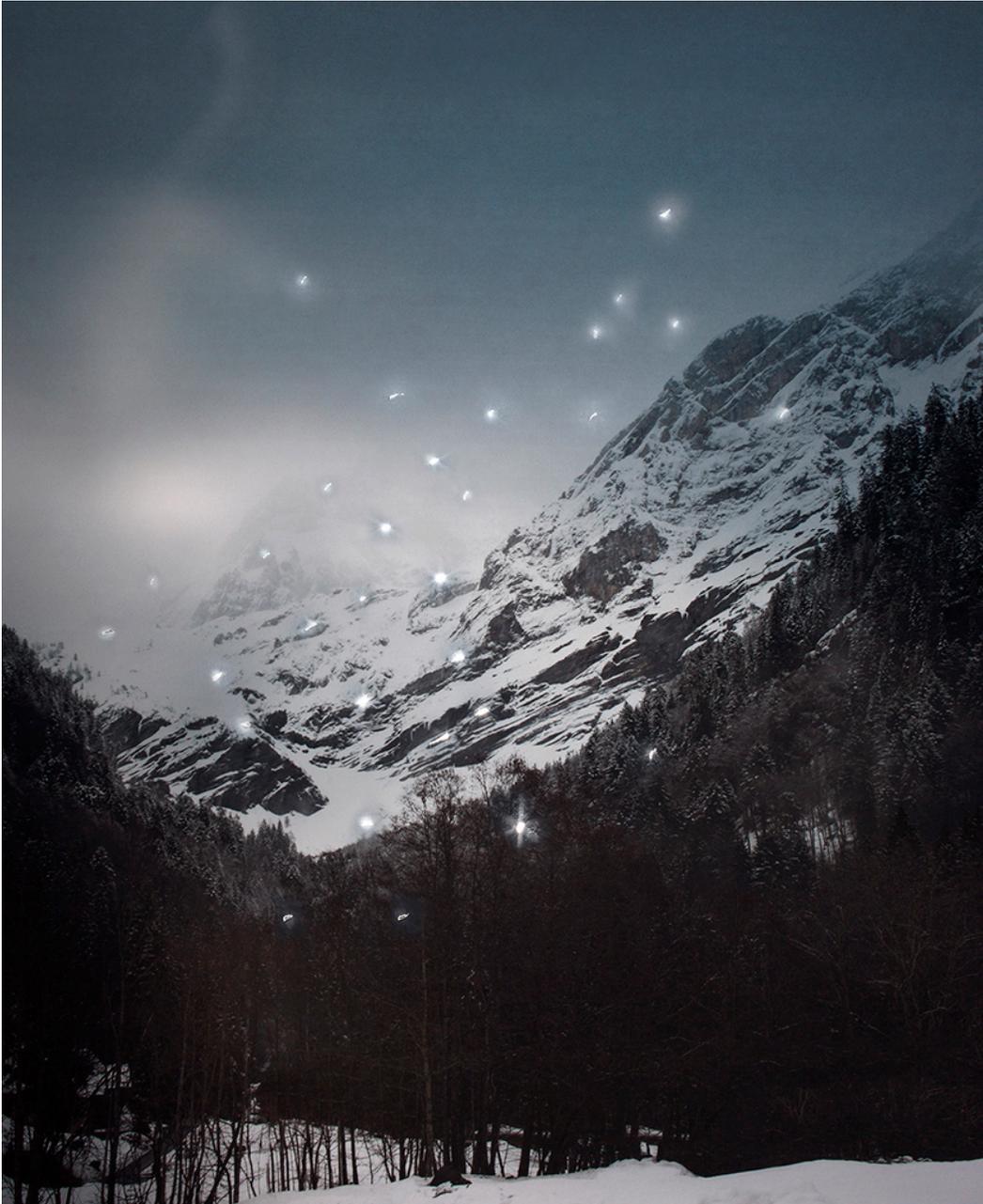


© Douglas Mandry, *White frangipanis*, 2014, tirage pigmentaire d'archive d'après un cyanotype exposé en solarium, 110x80 cm, série *Five Minutes to the Sun*, 2014. Courtesy Bildhalle, Zurich

" The reference to botanical and scientific illustration of the subject lead me towards a use of cyanotype to develop my pictures. Yet rather than exposing the negatives to sunlight as per the classic cyanotype printing process, I exposed each frame to the light of a solarium cabin for 5 minutes — the minimum amount of time allowed by the machine. The development, on which I have no control, leads to the creation of 'wrong' images, sometimes too bright, others not bright enough. By applying on the photographic body what is normally used on the human body as an ersatz of tropical feeling, the pictures became an ethereal, ghost — like echo of the saturated posters of tropical imagery. The title *Five Minutes to the Sun* refers to the process as would the title of a utopist novel, an idealistic journey in which none of these pictures have actually seen the sun, since they're generated through artificial light. It's a systematic way to generate other types of pictures, using known settings of photography to actually reverse them, and try to give another meaning to pictures we think we know."

Douglas Mandry

Source : dossier de presse



© Douglas Mandry, Montagne II (Ponctions), 2013, tirage pigmentaire d'archive, 110x90 cm, de la série Promised Land, 2013. Courtesy Bildhalle, Zurich

Promised Land : " C'est en réaction à une standardisation de la représentation du paysage et à une possible perte de repères matériels dans l'ère digitale que mon projet se développe. Dans une volonté de me rapprocher des procédés de retouche analogiques, mes photographies sont d'abord imprimées, puis retravaillées en exploitant leurs propriétés physiques : le tirage est troué, frotté, modifié par l'ajout de lumière, de fumée. J'ai recours à des jeux d'échelles et de perception. Fixées par l'appareil photographique, ces expériences transfigurent des représentations traditionnelles du paysage, oscillant entre visions fantastiques et apocalyptiques, états critiques et sublimes, nature dérégulée et idéalisée. "

Douglas Mandry

Source : <http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/daa9743f3f6617e7a456234edd996654.pdf/ECALDiplomes2013Brochurelight.pdf>



© Douglas Mandry, Relief, Kapadokya, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 150x115 cm, de la série Unseen Sights, 2015 - en cours. Courtesy Bildhalle, Zurich



© Douglas Mandry, Mountain Pass II, Mugla, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 115x150 cm, de la série Unseen Sights, 2015 - en cours
Courtesy Bildhalle, Zurich

" The idea of transformation is central in my work. Based on multiple explorations of archeological sites in the Near East, *Unseen Sights* is a new and on-going project focusing on the earth's changes and the traces of time seen from the digital era. I aim to create a link between past and present by using the illusionary capacities of photography. In one part of my work, original landscape photographs are manipulated in the studio through various interventions. I make use of the traditional technique of photographic colorization, a method popular in oriental visual culture. Initially, this method served to enhance the realism of black and white photographs, but unlike the original purpose of this technique I use it to abstract the photographs instead. These interventions underline both the process of image making, as well as the archetypes linked to oriental landscape photography. "

Douglas Mandry

Source : dossier de presse



© Douglas Mandry, Mountain Pass I, Sagalassos, 2015, tirage pigmentaire d'archive, 110x90 cm, série Unseen Sights
Courtesy Bildhalle, Zurich



© Arunà Canevascini, de la série Selfie, 2015

20^{ème} Prix jeunes talents du vfg / 20.vfg Nachwuchsförderpreis für Fotografie

Oslo 8 @ Büro, Bâle, 22.10. - 05.11.2016

www.vfg-nwfp.ch

Avec : Arunà Canevascini, Michel Pretterkieber, Evan Charles Antoine Ruetsch, Sara de Campos, Johanna Kotlaris, Youqine Lefèvre, Florian Luthi, Kostas Maros, Nico Müller, Jessica Wolfelsperger.

Le vfg est une association de créateurs photographes basée à Zurich. Depuis vingt ans, elle permet aux jeunes talents de promouvoir leur travail grâce à ce prix de la relève ; une publication accompagne chaque édition. Le jury a primé les travaux suivants :

1^{er} prix : Arunà Canevascini

2^{ème} prix : Michel Pretterkieber

3^{ème} prix : Evan Ruetsch

Prix MML : Sara de Campos



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2016. Courtesy CEPV



© Roni Horn, de la série a.k.a., 2008-2009, tirage jet d'encre sur papier chiffon, série de 30 photographies (15 paires), 38.1x33 cm chacune ; photo: Hermann Feldhaus. Collection privée

Roni Horn. The Selected Gifts, 1974-2015

Fondation Beyeler, Bâle, 01.10.2016 – 01.01.2017

www.fondationbeyeler.ch

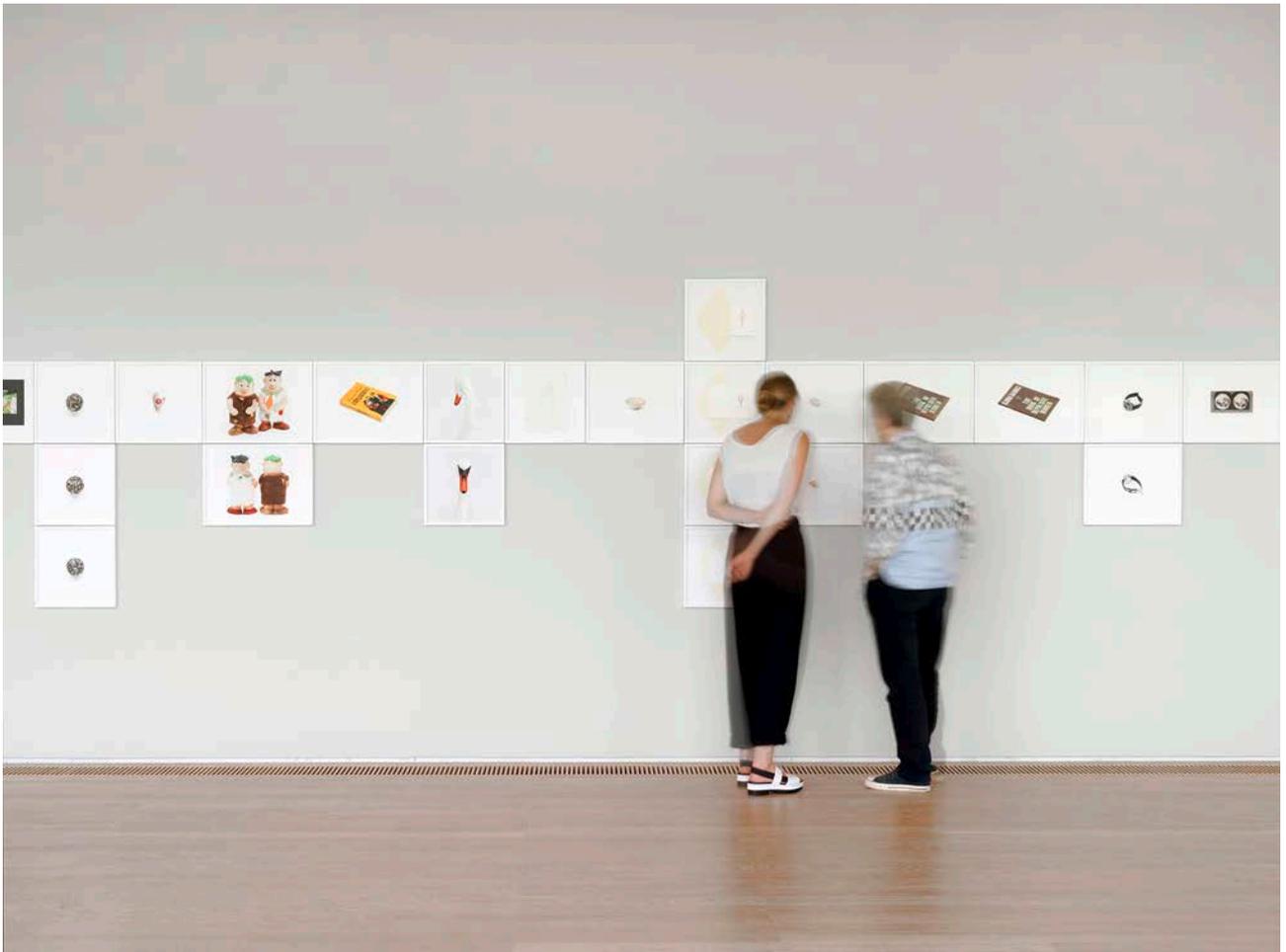
Depuis le début de sa carrière à la fin des années 1970, Roni Horn, née à New York en 1955, utilise des moyens d'expression d'une grande diversité visuelle et matérielle : elle réalise des dessins, des photographies, des textes, des livres d'artiste et des sculptures. Certains thèmes reviennent dans un grand nombre de ses travaux. Citons avant tout la question de la faculté de transformation et de la pluralité de l'identité, ainsi que la démonstration par des moyens artistiques des divergences entre l'essence des choses et leur aspect visuel. Roni Horn accorde toujours une fonction majeure à la manipulation délibérée et en même temps ludique du langage et du texte.

The Selected Gifts, 1974-2015 est une œuvre rassemblant 67 photographies différentes et présentée pour la première fois à partir du 11 juin 2016 à la Fondation Beyeler. Comme son titre suffit à l'indiquer, il s'agit de clichés de cadeaux que Roni Horn a reçus au cours des 40 dernières années, approximativement depuis le début de sa carrière artistique. Ils regroupent aussi bien des livres, qu'une lettre d'amour, des dessins et des photos d'amis, un œuf de dinosaure fossilisé ou un cygne empaillé. Ils sont immortalisés isolément par la photographie, fixés par un regard "objectif" et tirés dans cinq formats de hauteur identique (33, 35.6, 40.6, 45.7 ou 48.3 x 33 cm). À quelques exceptions près, ces objets si divers sont reproduits grandeur nature. Les photographies des cadeaux sélectionnés ont une fonction documentaire. En même temps, elles constituent – surtout considérées dans leur intégralité – un portrait possible de l'artiste, reflété par le choix des donateurs.

L'exposition Roni Horn, que l'on pourra voir parallèlement à la présentation des *Selected Gifts, 1974- 2015* à partir du 2 octobre 2016, réunit des ensembles d'œuvres choisis, nouveaux pour certains, qui englobent son œuvre aussi bien dessinée que sculptée. Cette exposition est conçue dans un dialogue étroit entre Roni Horn et Theodora Vischer, Senior Curator de la Fondation Beyeler, et est élaborée tout spécialement pour les locaux du musée.

Curatrice : Theodora Vischer

Source : dossier de presse



© Roni Horn, *The Selected Gifts*, (1974-2015), 2015-2016, détail, 67 tirages jet d'encre sur papier Hahnemühle, divers formats, 33x33 cm à 33x48.3 cm ; vue de l'exposition à la Fondation Beyeler ; photo: Stefan Altenburger. Courtesy de l'artiste et de Hauser & Wirth



© Adam Broomberg & Oliver Chanarin, Strip Test 4, de la série To Photograph the Details of a Dark Horse in Low Light, tirage gélatino-argentique, 2012. Courtesy les artistes et Lisson Gallery, Londres

Situations #42-51. Filter

Fotomuseum Winterthur, 17.09. – 27.11.2016
www.fotomuseum.ch

La nouvelle série de *Situations* présente sous le titre de *Filtre* des images politiques traitant des mécanismes de pouvoir dans la société, des systèmes de valeurs et de la manière de les produire, de les sélectionner et de les faire circuler. Quelles structures et quels mécanismes s'inscrivent de manière invisible dans les medias technologiques et nos représentations ? Comme filtrons-nous ce que nous regardons et comment voyons-nous le monde ? Qui détient le pouvoir de déterminer les significations ? Telles sont quelques unes des questions soulevées par les huit projets présentés dans *Situations*.

#42 James Kienitz Wilkins, B-ROLL with Andre

#43 Der Greif, (Un)filtered Scenarios

#44 Adam Broomberg & Oliver Chanarin, To Photograph the Details of a Dark Horse in Low Light

#45 Laia Abril, Thinspiration Mosaic

#46 Neozoon, MY BBY 8L3W

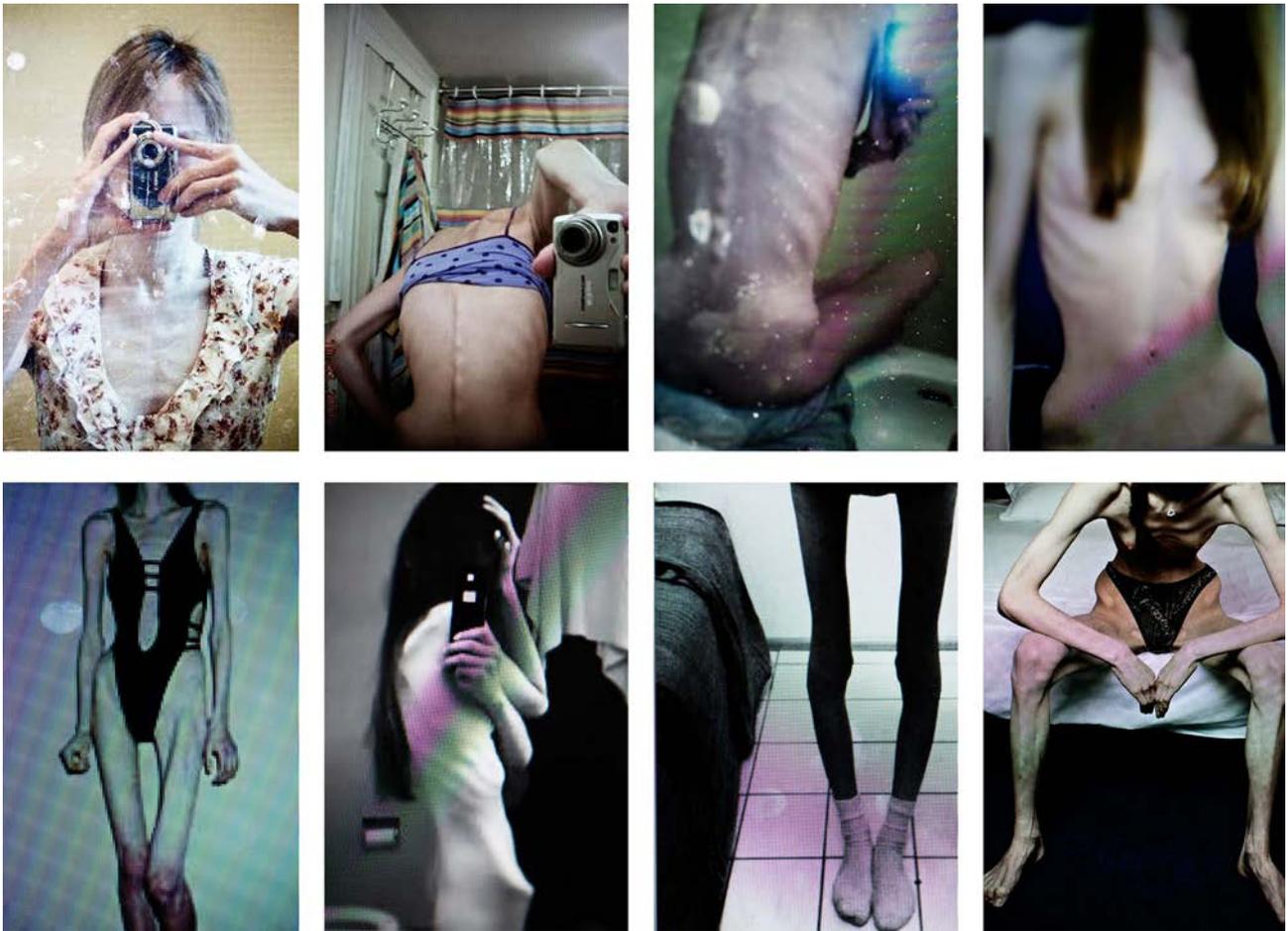
#49 Erica Scourti, Negative Docs

#50 Louis Henderson, Black Code/Code Noir

#51 Tabita Rezaire, Ass4Sale

In the 1950s, Kodak's "Shirley card", showing a light-skinned woman, was used as a reference for determining the "optimal" representation of colour. The chemical composition of the relationship between colour and light was thus based on Caucasian, white skin types considered "ideal", whereas only little attention was paid to the depiction of darker skin in the production of colour film at the time. *To Photograph the Details of a Dark Horse in Low Light* by the artist duo Adam Broomberg & Oliver Chanarin addresses the problematic relationship between the history of photography and sociopolitical, ethnographic injustices. In the series they made in Central Africa, the objectivity that the medium of photography has been said to embody is unmasked as a myth as they deconstruct the racial biases inscribed into the technical apparatus. The supposedly "natural image" is exposed as a social construct – itself in turn contributing to the reproduction of discriminatory perception of the world. The "Strip Tests" invert the photographic reproduction process and declare the test strip as the work of art itself: The development process turns into a dramatic presentation of various shades of grey – and an emblem of thinking beyond black and white.

Source : <http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/broomberg-chanarin/>



© Laia Abril, de la série *Thinspiration Mosaic*, 2013, tirage jet d'encre. Collection Fotomuseum Winterthur, don de l'artiste

" *Thinspiration Mosaic* consists of a series of portraits of young anorexic girls from Pro-Ana groups. These online communities advocate anorexia as a lifestyle and propagate eating disorders through a glorification of the emaciated female body. Laia Abril captured their visual language by taking photographs of the thousands of vernacular self-portraits shared by Pro-Ana members on their blogs and websites. In this act of re-photographing, the artist turns their bodies into an abstract landscape of compulsion and destruction. Devoid of individuality, they are transformed into a shocking document of our society's obsession with control and self-optimisation. Part of a larger project on the topic, *Thinspiration Mosaic* questions the consequences of aesthetic and social standards that are imposed and reinforced by mediated images. The project reveals the complex economy of images that shape our ideas of beauty and definitions of gender, questioning the role of photography and its circulation in social networks.

Source : <http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/abril/>

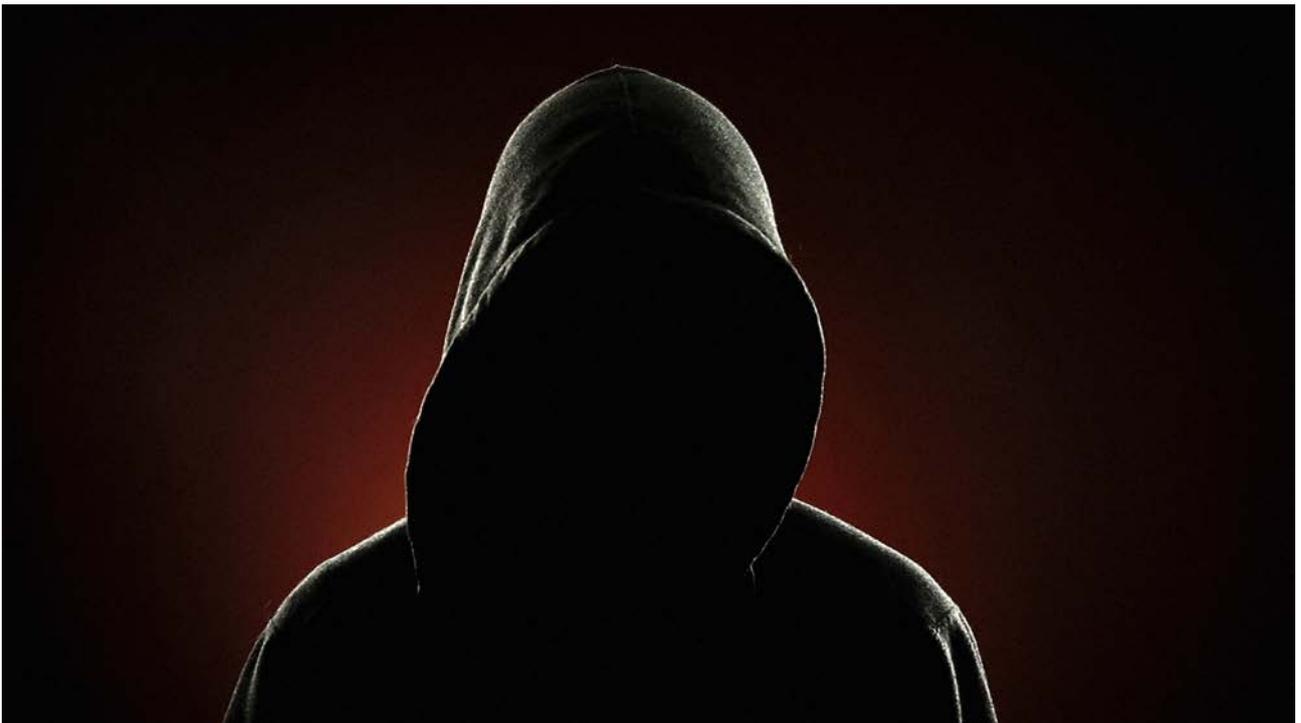
Black Code/Code Noir revolves around the murders of Michael Brown and Kajieme Powell, two Afro-Americans killed by US-police officers in Missouri in 2014. Through an intricate layering of historical events, the British film director Louis Henderson puts them in a larger perspective to critically reflect on them as latest manifestations of a long history of slavery and racial oppression. Like an archaeologist, Henderson digs for material in the World Wide Web, using circulating images and mobile footage, news fragments, graphics and animations to draw a line to the current upheavels in Ferguson. Even today, social interactions continue to be determined by the history of slavery and the "black codes" restricting human rights of blacks in the United States. Internalised social codes and racist structures are furthermore inscribed into algorithmic culture and the surveillance mechanisms controlled by Big Data, on the basis of which the American police state decides between life and death of Afro-Americans. Yet for Henderson, looking back into history also provides hope for the future: Can the anti-slavery insurrection that took place in the former French colony of Saint Domingue in the eighteenth century be a guide on how to hack the "black code"?

Source : <http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/henderson/>



© Louis Henderson, Black Code / Code Noir, 2015, film stills, HD-video, 20-50 min.

B-ROLL with Andre by James N. Kienitz Wilkins takes us on a journey in search of a filterless representation. Through the testimonial of a mysterious hooded witness we learn about the prisoner, Andre, and his obsession with image resolution. From the low-res images of Google Street View to GoPro footage and the commercial showcasing of 4K cameras, the film navigates through the varying definitions of our current image universe as we listen to stories of one man's attempt to transcend the limits of visual experience. With increasing image resolution information becomes bigger than the human eye can process, leading to a state



© James N. Kienitz Wilkins, B-ROLL with Andre, 2015, film stills, HD-video, 18:30 min.

of perception where “it’s not about our eyes anymore”. As in Andre’s carceral dream, higher resolutions would allow us to break free from the chains of Plato’s cave, free from the shadows of Standard Definition, to reach pure ideas and pure form. B-ROLL with Andre offers up the moral possibility of a world with no lens, no focus, no filter, a world of Super High Definition with no flaws and no B-roll.

Source : <http://situations.fotomuseum.ch/portfolio/wilkins/>



© Jungjin Lee, de la série *On Road*, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Jungjin Lee. Echo

Fotomuseum, Winterthur, 17.09. – 29.01.2017
www.fotomuseum.ch

Jungjin Lee (1961, Corée) a étudié la céramique à Séoul puis la photographie à New York, où elle a déménagé en 1988. Elle fit la connaissance de Robert Frank et fut son assistante. Après être retournée vivre à Séoul de 1997 à 2009, elle est depuis établie à New York. L'exposition *Echo* permet de découvrir onze groupes de travaux et d'avoir ainsi un regard rétrospectif sur une démarche visuelle originale développée avec une grande cohérence pendant plus de vingt-cinq ans. Au début des années 1990, l'artiste a parcouru les vastes étendues des Etats-Unis où elle a photographié le désert pour sa série *American Desert* (1990–1995). Robert Frank écrit à son propos : "Jungjin Lee est la Voyageuse du désert Américain [...] Comme réalisées à la lumière de la lune, un calme instantané émane de ses images [...] Sur son chemin, traversant le vide, Jungjin a écouté une voix en elle. Sans carte, elle est capable de nous montrer la réalité de son obsession – et cela me touche." (Préface du livre *Desert*, 2002).

Jungjin Lee explore également les frontières entre les cultures et leurs rencontres dans les importantes séries *Pagodas* (1998) et *Thing* (2003–2007). L'artiste développe son sens de la composition et des subtiles atmosphères méditatives dans les séries *Ocean* (1999), *On Road* (2000–2001) et *Wind* (2004–2007). Elle aborde en toute modestie son évolution : " À une époque, je pensais que l'art était une poignée de main avec l'absolu, ou l'essence de ma vie... Au fil du temps, j'ai sans cesse tenté, dans mon travail, de retomber de ces hauteurs. "

L'artiste travaille avec l'émulsion photosensible Liquid Light – chauffée en chambre noire sous éclairage inactinique et appliquée au pinceau ou à la brosse sur le papier – et du papier coréen traditionnel en fibre de mûrier à papier fabriqué à la main. Les tirages argentiques mesurent souvent un à deux mètres de long, évoquant les paysages asiatiques peints sur rouleaux. La matérialité des objets photographiques ainsi obtenus est d'une sensualité quasi tactile et les images, poétiques, en deviennent encore plus suggestives. Pour citer encore Jungjin Lee : " Mes images doivent être vues comme des métaphores : ni représentation du monde réel, ni expression de sa beauté visuelle, elles sont une forme de méditation ".

Nassim Daghighian



© Jungjin Lee, de la série Thing, 2003. Courtesy Fotomuseum Winterthur

" Ce que je cherche dans mes photographies est quelque chose sur la vie, sur l'état de solitude que cela représente. La vie change en surface. Elle est comme un océan. Vous voyez le constant mouvement de l'eau à la surface, mais dans les profondeurs, dans le cœur, il n'y a pas de mouvement. " *

Jungjin Lee

Publication : Un catalogue est édité par Spector Books, Leipzig, avec une brève introduction de Thomas Seelig, co-directeur du Fotomuseum, et des essais de Lena Fritsch, Hester Keijser et Liz Wells.

L'artiste a déjà publié une dizaine d'ouvrages, dont un livre d'artiste sur la série *Wind*.

Curateur : Thomas Seelig

Sources : dossiers de presse du Fotomuseum Winterthur et de la galerie Camera Obscura, 2012 (citations de Jungjin Lee) :

https://www.galeriecameraobscura.fr/artistes/lee/dossier_de_presse/dossier_presse.pdf

* Entretien avec Didier Brousse, dans *Camera*, 2015 ; en ligne sur Télérama :

<http://www.telerama.fr/sortir/dans-les-photos-jungjin-lee-le-temps-suspend-son-vol,144983.php>



© Thomas Kern, Anse Rouge, 2015. Courtesy Fotostiftung

Thomas Kern. Haïti – Libération sans fin

Fotostiftung Schweiz, Winterthur, 17.09.2016 – 29.01.2017

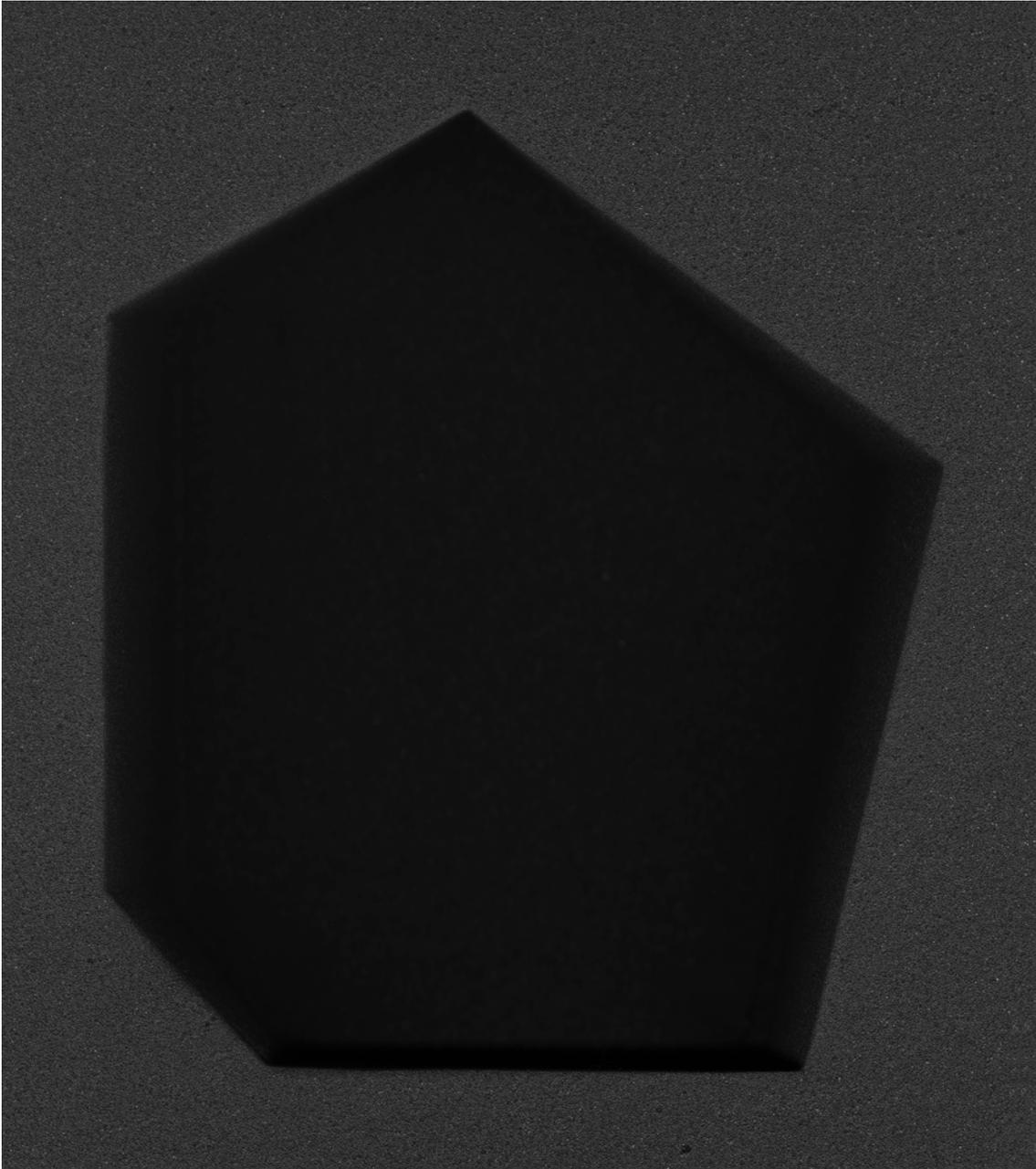
www.fotostiftung.ch

Thomas Kern (1965, CH), cofondateur de l'agence photographique suisse Lookat Photos, s'est fait un nom dans les années 1990 avec des reportages qui traitent des effets de la guerre, des conflits et autres séismes. Il se rend pour la première en Haïti en 1997 pour le compte du magazine culturel du. Depuis, il y retourne régulièrement pour documenter par l'image l'histoire tourmentée de ce pays malmené, autrefois avantageusement connue sous le nom de «Perle des Antilles». Les photos noir-blanc de Thomas Kern documentent la lutte quotidienne pour la survie dans une des régions les plus pauvres de la planète avec une discrète empathie. Elles montrent les efforts sisyphiens de la population haïtienne pour sortir de la misère, mais aussi les petites joies d'un quotidien marqué par les catastrophes naturelles, l'instabilité politique et un désastre écologique rampant. Elles racontent en outre l'histoire de l'esclavage, la consolation recherchée dans le monde spirituel du vaudou. L'exposition de la Fondation suisse pour la photographie, un panorama photographique qui s'étend sur plus de quinze ans, met un point d'orgue au projet actuellement le plus important de Thomas Kern : le portrait d'un pays où l'extrême pauvreté et la fureur de vivre se côtoient.

Source : dossier de presse



© Thomas Kern, Rue des Remparts, Port-au-Prince, 1997. Courtesy Fotostiftung



© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 40x35 cm. Courtesy de l'artiste

Benoît Billotte, Bernard Grandgirard, Shannon Guerrico. Fragments d'ailleurs

Ferme de la Chapelle, Grand Lancy, 15.10. – 13.11.2016

www.fermedelachapelle.ch

L'exposition réunit trois artistes autour du thème du voyage, dont la photographe Shannon Guerrico. Celle-ci s'est imprégnée des paysages, cieux et légendes de l'Islande qu'elle a traduits en images, scans et objets. Des pays qu'il arpente, Benoît Billotte récolte toutes sortes de données qu'il détourne formellement et conceptuellement pour créer dessins et installations. Les Etats-Unis ont profondément marqué Bernard Grandgirard qui en restitue au dessin des images très précises aux cadrages cinématographiques.

Source : carton d'invitation



© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 25x33 cm. Courtesy de l'artiste

" Les moissons de Bifröst (extraits).

L'Islande en deux temps : 2015 et 2016.

Premier voyage, pèlerinage sur une terre convoitée, étudiée, imaginée, promesse de l'inspiration ; terre qui attend Shannon Guerrico au contour.

Partir alors en croisade bardée de tout le matériel, culturel et technologique, qui assure quelques bases. L'histoire est désormais connue, une fois renversée par l'effet National Geographic de ces contrées par trop photogéniques, suintantes d'énigmes, dans un geste d'impuissance, l'artiste lève les yeux au ciel. Délaissant ses appareils de prises de vue, c'est à coups de scan dans l'éther qu'elle commence à amorcer le virage vers sa série *Bifröst*. Chemin scintillant qui se donne lorsqu'on a lâché toute velléité de capturer les mystères.

Ciels crémeux et translucides, dont les empreintes révèlent à celui qui regarde les chemins à prendre. Une fois de retour en Suisse, le processus d'élaboration opère. Parallèlement aux ciels, des objets apparaissent principalement. Peau de poissons en aluminium gravés de formules magiques, coquillage-bouclier comme une porte temporelle vers ce pays des merveilles, casques-gueules de phoques, naseaux au garde-à-vous, sceptre spirorique, comme emprunté à une licorne. Quelques images s'imposent aussi, sur lesquelles le regard peine à faire la netteté, encore une fois l'Islande se dévoile.

Le second périple est délesté des enjeux du premier. Shannon Guerrico traverse le pays l'esprit plus léger, elle s'autorise même à prendre des photographies.

Après l'initiation, la voici qui voyage.

Deux expositions se font chambres d'échos de cette double expérience.

À Montpellier, l'artiste plonge le visiteur dans un espace hybride, agence de voyage d'un pays qui n'existerait pas en même temps musée des curiosités de cette hétérotopie.

À Genève, invitation au voyage au travers d'une longue séquence photographique ponctuée par quelques objets-reliques ça et là, avec au premier plan de l'espace d'exposition, une alignée de portions de ciel, l'artiste nous emmène des ciels à la terre et réciproquement; dans la crypte, une armée de phoques noirs luisant, le museau planté dans la direction du visiteur, lui fait face. Et si le regardeur n'était pas celui qu'on pensait ? "

Florence Grivel



© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 40x27 cm. Courtesy de l'artiste



© Shannon Guerrico, Sans titre, de la série Bifröst, 2016, tirage jet d'encre pigmentaire, 15x24 cm. Courtesy de l'artiste

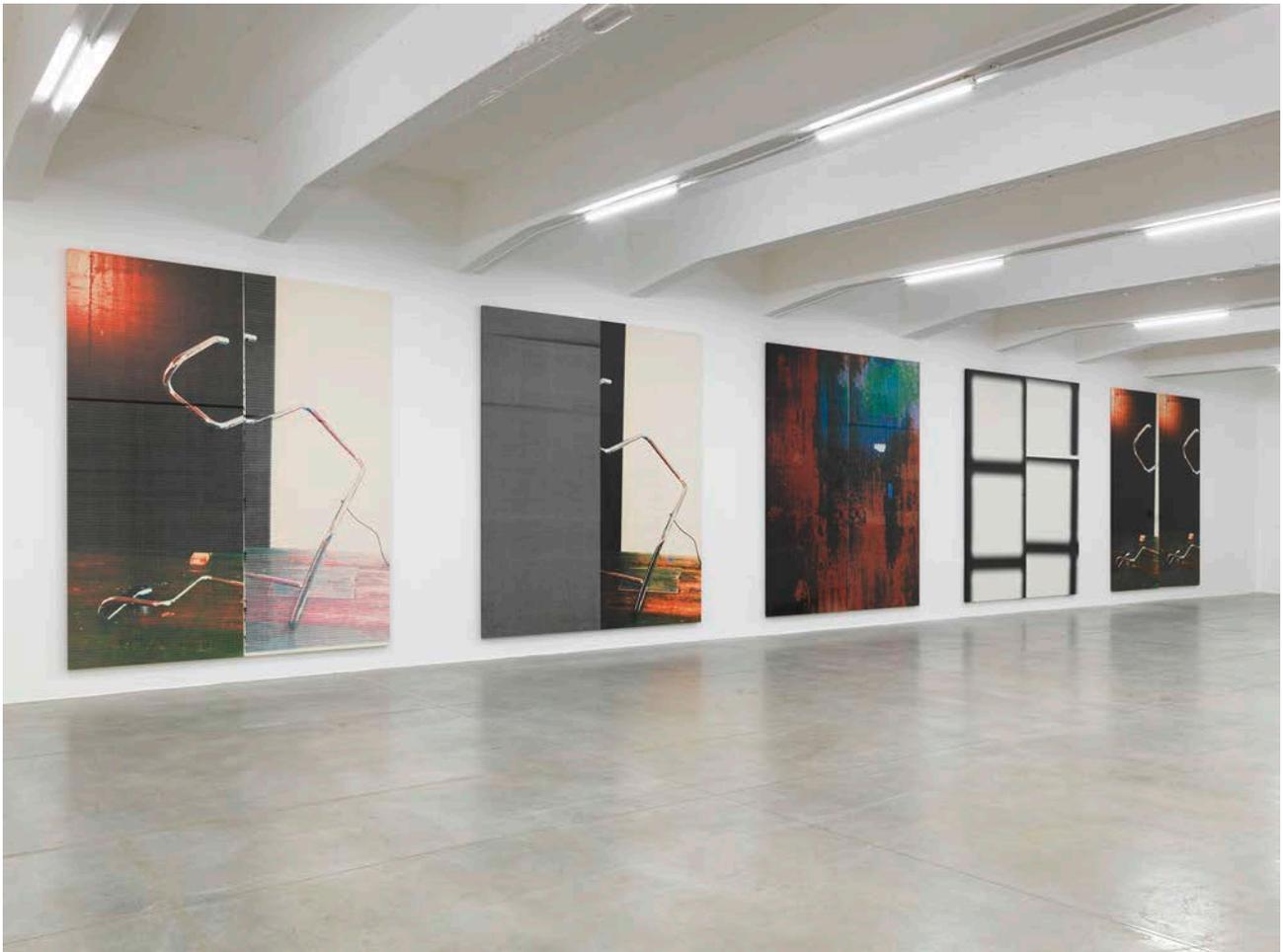


© Wade Guyton, Untitled, 2015 ; photo Ron Amstutz. Courtoisie de l'artiste

Wade Guyton

Mamco – Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 12.10.2016 – 29.01.2017
www.mamco.ch

L'artiste américain Wade Guyton présente une trentaine d'œuvres inédites dans les espaces réaménagés du 1^{er} étage du Mamco. Né en 1972 à Hammond, Indiana, Wade Guyton, qui vit et travaille à New York, est l'un des représentants les plus importants d'une génération d'artistes qui pense et produit des images à l'ère du numérique. Si certaines de ses œuvres renvoient à la structure et au langage de la peinture, au sens traditionnel du terme, elles en modifient néanmoins radicalement les codes et les modes de production. Les tableaux de Wade Guyton sont en effet réalisés à l'aide de grandes imprimantes jet d'encre dans lesquelles il fait passer plusieurs fois la toile, un processus dont les erreurs et défauts font partie du programme général de composition et en assurent l'unicité.



© Wade Guyton, Untitled, 2015-2016, vue partielle de l'exposition de Wade Guyton au Consortium, Dijon, 2016 ; photo : André Morin

" Les premiers travaux que j'ai réalisés sur ordinateur, c'était comme de l'écriture, le clavier remplaçant le stylo. Au lieu de dessiner un 'X', j'ai décidé d'appuyer sur une touche " (Wade Guyton, entretien avec Nicolas Trembley, avril 2016). Répétés dans plusieurs formats, les signes générés par ordinateur qu'il utilise, que ce soit des 'X', des 'U' ou encore l'image d'une flamme, font désormais partie des icônes de l'art de ces dernières décennies. Wade Guyton produit également des sculptures, des dessins et des installations, mais il a choisi pour ce projet de se restreindre au format "peinture". Car, il aborde ici, avec cet ensemble de pièces conçues entre 2015 et 2016, un nouveau chapitre de sa démarche.

L'image centrale de l'exposition, déclinée sous divers formats, est une photographie que l'artiste a réalisée dans son atelier : au premier plan, se dresse l'une de ses sculptures, l'armature tubulaire d'une chaise de Marcel Breuer modifiée et posée à même le sol ; à l'arrière-plan, on aperçoit la partie droite d'une des peintures de la série des *Black Paintings*, ainsi que le mur sur lequel l'œuvre est adossée.

" Pour comprendre mon travail autrement, j'ai commencé à le photographier dans l'atelier et à produire des peintures à partir de ces images. C'est parfaitement logique d'utiliser une image photographique avec les outils dont je me sers. Mes imprimantes ont été conçues pour remplacer la photographie qu'on développait en chambre noire... une sorte d'opération commerciale hostile déguisée en progrès technologique et en amélioration de l'image. " (*Ibid.*)

D'autres images représentant le sol de son atelier new yorkais ainsi que différents zooms dans des fichiers 'bitmap' complètent l'ensemble. L'irruption d'éléments issus du réel et la dimension biographique qu'ils prennent dans le contexte de l'atelier bouleversent l'iconographie à laquelle l'artiste nous avait habitués et ouvrent de nouvelles perspectives. A travers la mise en abyme de son propre travail, Wade Guyton interroge l'ensemble de la chaîne de production et de représentation de l'art – confronté à son inéluctable devenir image.

Curateur invité : Nicolas Trembley, en collaboration avec le Consortium de Dijon.

Source : dossier de presse

→ Vidéo présentant l'exposition au Consortium de Dijon, 2016, 8'36" : <https://vimeo.com/180720413>



© Vincent Levrat, Cheminé du tunnel du Grand Saint-Bernard, de la série Indice, 2016. Courtesy EQ2

EQ2. Identité

Enquête photographique valaisanne, Château de St-Maurice, 15.10. – 13.11.2016
www.eq2.ch

Avec : Anne Golaz, Julie Langenegger Lachance, Vincent Levrat, Jay Louvion, Olivier Lovey, Marc Renaud, Jean Revillard, François Schaer, Cédric Widmer.

Identité. Nom féminin. Du latin classique *idem*, " le même ". Caractère d'une seule et même réalité qui se manifeste de différentes façons. Caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait sa singularité.

Un caractère indomptable comme un long fleuve. Un tourbillon de langues, de cultures, de coutumes. Une plaine et des vallées bercées de jeux économiques et politiques, de flux tant migratoires que touristiques. Un équilibre fragile, entre esprits de clocher et génies de l'innovation. Tels sont les terrains accidentés où se forge l'âme valaisanne. À l'heure où avance ce XXI^e siècle et sa globalisation effrénée, en ces temps où tombent des frontières que certains souhaitent davantage contrôler, trouvera-t-on vraiment, désenclavée de ses clichés, une seule et même identité à ce canton ?

Les travaux des lauréats du thème annuel 2016 d'EQ2, l'Enquête photographique valaisanne, nous offrent des éléments de réponse.

Publication : *Identité*, préface : Daniel Stucki, président du comité d'EQ2, textes : Thomas Dayer, graphisme : Eddy Pelfini Graphie Design sàrl, Sion, impression : Schmid Imprimeurs, Sion, 2016, 96 pages.

Source des textes : dossier de presse



© Cédric Widmer, Sans titre, de la série No Matterhorn, 2016. Courtesy EQ2

Vincent Levrat (1992, CH). Indice

"La nature des paysages n'est pas exclusive à des territoires dont les limites peuvent parfois apparaître comme abstraites et arbitraires", lance Vincent Levrat. "En revanche, la manière dont l'homme s'est implanté dans le paysage, son impact à travers le patrimoine bâti ou par des manifestations plus éphémères, caractérisent et démarquent nettement le territoire." C'est par ces subtils indices que Vincent Levrat questionne l'identité territoriale du Valais, dans la tradition de la photographie documentaire.

Cédric Widmer (1971, CH). No Matterhorn

Les images retenues pour cette Enquête photographique valaisanne intègrent un projet que Cédric Widmer souhaite poursuivre pour une période de trois à quatre ans au moins. "Mon intention est de dresser un portrait du village de Zermatt actuel, et de ses métamorphoses, en sortant des sentiers battus dictés par l'indétrônable Cervin», dit-il, tout en assurant privilégier une approche objective. «Il serait trop facile de s'en prendre frontalement aux méfaits et aux débordements du tourisme." C'est pourquoi l'angle choisi est volontairement contemplatif.



© François Schaer, Sans titre, de la série Tattoos, 2016. Courtesy EQ2

François Schaer (1967, CH). Tattoos

" Je ne connais que peu, voire pas du tout, le monde du tatouage ", admet François Schaer. " Mais il m'a toujours captivé. Et au moment de songer à ce thème d'identité, il m'est apparu comme une évidence que le tatouage renseigne sur ce que la personne est au plus profond d'elle-même. " Son projet fonctionne comme une série de diptyques, de va-et-vient entre portraits de visages et gros plans de tatouages, entre éclairage cru et lumière plus diffuse.



© Olivier Lovey, Sans titre, de la série Les Anges de l'Enfer, 2016. Courtesy EQ2

Olivier Lovey (1981, CH). Les Anges de l'Enfer

" Ce que tu vois ici
Ce que tu entends ici
Tu le laisses ici
Quand tu pars d'ici "

Telle est la devise accrochée au mur du repaire des " Snakes ", MC (Motorbike club) affilié au club mère des Hell's Angels. " L'enfer est sur terre, le paradis n'existe pas et le salut n'est possible que dans la vitesse " : ainsi peut être résumée schématiquement l'idéologie de ce célèbre rassemblement de motards, créé en 1948 en Californie. Les " Snakes " font vrombir avec un état d'esprit similaire leurs moteurs en Valais.



© Anne Golaz, de la série Le Géant, 2016. Courtesy EQ2

Anne Golaz (1983, CH). Le Géant

Deux séjours dans le Val d'Anniviers, en hiver et au printemps 2016, ont permis à Anne Golaz de réaliser ce splendide travail, une collection d'images " qui peut fonctionner comme un recueil de poèmes ", dit-elle. " Aucune photographie ne transcrit directement la nature de l'objet identitaire qui s'y trouve davantage questionné, suggéré, voire détourné ", explique-t-elle à propos de son travail qui s'articule également autour d'un aller-retour entre image et texte.



© Anne Golaz, Lichen, de la série Le Géant, 2016. Courtesy EQ2



© Aurélie Schopfer, Utopie, 2010-2016. Courtesy CEPV

Des mondes meilleurs

École Supérieure d'Arts Appliqués – Photographie, CEPV, Vevey, 10.09. – 12.11.2016
www.cepv.ch

Avec : Maude Comte, Valentin Faure, Matei Focseneanu, Charles Frôté, Morane Grignon, Elena Hasse, Lea Kunz, Youqine Lefèvre, Cécile Monnier, Alessia Olivieri, Marta Panzeri, Neige Sanchez, Aurélie Schopfer, Lucas Seitenfus, Céline Simonetto, Aline Staub, Arnaud Valente, Anaïs Weber, Annabelle Zermatten et Eva Zimmerli.

Cette exposition trouve sa source dans un questionnement autour de la notion d'utopie, qu'elle soit celle des territoires imaginaires ou tangibles, et regroupe les recherches menées par vingt étudiants de la formation supérieure en photographie. Sa scénographie, conçue collectivement, propose un parcours singulier et un dispositif de lecture des images où les approches individuelles s'interconnectent de manière aussi inhabituelle que radicale. Dix-neuf projets photographiques se combinent, se complètent, s'opposent parfois, mais toujours dialoguent, confrontant ainsi chaque visiteur de l'exposition à sa propre définition de ce qu'il pourrait à son tour envisager comme un idéal.

Certains étudiants élaborent une fiction se déroulant dans une sorte d'environnement vierge ; un récit qui instaure un rapport décalé au monde ou se lance dans l'évocation d'une expédition vers les origines. D'autres ont su trouver dans le quotidien des indices irréfutables de l'existence de mondes meilleurs, en documentant des lieux ou des gestes synonymes d'espoir, d'apaisement. Parfois, l'acte photographique lui-même est considéré comme un moyen efficace pour réenchanter le visible, notamment par la mise en scène. Enfin, des démarches plus conceptuelles avancent l'hypothèse que les moyens de perception offrent des espaces pour se réinventer, en élaborant des protocoles audacieux ou en fabriquant des objets sensés améliorer notre appréhension du monde. Ces différentes approches semblent contredire le fait qu'il soit nécessaire de faire tabula rasa ou de déclencher la révolution, politique, économique ou architecturale et suggèrent plutôt de chercher *Des mondes meilleurs* à l'aide d'expériences à la fois intimes et concrètes, en contact avec le réel.



© Neige Sanchez, de la série *Your Body is Yours*, 2012-2016. Courtesy CEPV

Le dispositif d'exposition qui rassemble les dix-neuf propositions privilégie la proximité et l'immersion dans les images. C'est un espace architectural à l'intérieur duquel le visiteur est invité à participer à l'apparition des photographies projetées. Par l'intermédiaire d'un tableau de commande, il prend la fonction d'un opérateur devenu soudain maître des lieux ; l'espace se modifie alentour, dans une alternance de séquences lumineuses ou obscures, colorées ou achromes, sonores ou plongées dans le silence, à sa guise. Ce dispositif singulier met ainsi en perspective les enjeux de pouvoir inhérents à toute entreprise utopique. La visite s'achève dans un espace où l'utopie prend cette fois une dimension très tangible, un jardin aménagé collectivement lui aussi, matérialisation d'une vision positive archétypale qui invite à s'y attarder.

Par ce kaléidoscope changeant de propositions d'utopies, *Des mondes meilleurs* est l'occasion d'affirmer encore que la posture adoptée par l'artiste peut être à la fois celle d'observer, de déconstruire le monde, ou d'y intervenir en tant que force de proposition, moteur de changement. Ici, chaque auteur, par son regard, les questionnements essentiels qui l'habitent, nous donne à voir d'autres alternatives, échafaude des mondes meilleurs... et peut-être nous permet d'y croire.

Une exposition du Centre d'Enseignement Professionnel de Vevey (CEPV).
Curateurs : Virginie Otth et Mathieu Bernard-Reymond.

Source : dossier de presse



© Susan Dobson, Seneca 5x7 View Camera, circa 1940, de la série Viewfinder, 2013. Courtesy MSAP / Images

Susan Dobson. Viewfinder

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 10.09.2016 – 26.02.2017
www.cameramuseum.ch

L'exposition *Viewfinder* est constituée d'une série de paysages lacustres, réalisée en 2013 dans la région des Grands Lacs entre le Canada et les Etats-Unis. Susan Dobson superpose à ses images des scans de viseurs d'appareils photographiques (*viewfinder* en anglais), sélectionnés dans les collections historiques de la prestigieuse George Eastman House. Elle traite volontairement ces étendues d'eau comme un lieu commun et universel, préférant porter l'attention sur les marques, les grilles, les taches et les empreintes de doigts laissés par les anciens propriétaires des verres dépolis. Le spectateur est amené à regarder ces paysages au travers du principal élément technique permettant le cadrage et la composition de l'image. *Viewfinder* nous plonge au cœur de l'analogique au travers d'une relecture de l'histoire et des techniques du médium aux XIX^e et XX^e siècles. A l'ère du numérique et du règne de l'instantané, ces photographies rappellent une époque révolue où la prise de vue nécessitait encore un véritable savoir-faire, un matériel volumineux et des temps de pose de longue durée.

Une exposition du Festival Images Vevey 2016 au Musée suisse de l'appareil photographique.

Susan Dobson (1965, Moncton, Canada) a étudié les arts appliqués à Toronto et les beaux-arts à Guelph, où elle vit, travaille et enseigne la photographie. Sa pratique artistique est principalement centrée sur la photographie et l'installation avec pour sujets de prédilection les paysages suburbains. Son travail a été exposé dans de nombreux pays notamment dans le cadre des festivals de photographie à Toronto, Mexico, Montréal et Bruxelles.



© Susan Dobson, Speed Graphic View Camera, circa 1940, de la série Viewfinder, 2014. Courtesy MSAP / Images



Christian Lutz, Valle Verzasca, Tessin, Suisse, été 2015, de la série *no man's land*, 2016 © Christian Lutz / VU'

Christian Lutz. No man's land

Théâtre de Vidy, Lausanne, 14.09 – 03.12.2016

www.vidy.ch

La démarche de Christian Lutz (1973, CH) se base sur une observation scrupuleuse des dynamiques de notre société, en étudiant des thèmes comme le pouvoir politique, économique ou religieux. Distingué par de nombreux prix dont le Grand Prix Images Vevey 2009/2010 pour sa série *Tropical Gift*, son travail est exposé dans le monde entier et fait régulièrement l'objet de publications. L'exposition réunit des extraits de plusieurs séries d'images que Christian Lutz a consacrées aux itinéraires, aux rêves et aux illusions des migrants fuyant guerres, oppressions ou famines et pour qui l'Europe occidentale représente l'espoir d'une vie meilleure. Comme à son habitude, son regard est sans concession: en interpellant le spectateur, il lui rappelle que la Suisse a toujours accueilli de nombreux migrants, aujourd'hui devenus des acteurs indispensables de son développement économique et culturel.

Collaboration avec le Festival Images Vevey 2016.

Source : www.images.ch



Christian Lutz, Col de Lukmanier, Grisons, Suisse, automne 2015, de la série no man's land, 2016 © Christian Lutz / VU'



© Martin Kollar, de la série *Provisional Arrangement*, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée

Martin Kollar. *Provisional Arrangement*

Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.09. – 31.12.2016
www.elysee.ch

Provisional Arrangement est la concrétisation du projet soumis par Martin Kollar au Prix Elysée lancé en 2014 avec le soutien de Parmigiani Fleurier. Comme le prévoit le prix, dont il est le premier lauréat, le photographe slovaque a reçu une contribution financière pour finaliser son projet et en publier un livre. Libre de choisir un éditeur, il a souhaité travailler avec MACK à Londres avec lequel le Musée de l'Elysée s'est associé pour cette publication. Convaincu par la qualité de son travail, le musée lui a en plus proposé d'en produire une exposition.

Provisional Arrangement concrétise ainsi deux années de travail avec Martin Kollar (1971, Žilina, Slovaquie) et confirme l'engagement du musée auprès de la production contemporaine. Pendant plusieurs mois, Martin Kollar a arpenté les routes européennes et ses archives personnelles dans le but de réunir en un riche corpus son idée de provisoire. Sujet difficile à traiter visuellement, Kollar a toutefois maintenu le cap et propose, avec *Provisional Arrangement*, une trentaine d'images qui toutes, à leur façon, explorent la notion de temporaire – et, en filigrane, celle, plus vaste, d'une mémoire en cours de (dé)construction.

Élevé dans la Tchécoslovaquie de l'ère communiste, l'artiste s'intéresse depuis toujours à la collision entre les aspects immuables de notre société et ceux qui s'y ajoutent, de manière éphémère, pour en pallier les vicissitudes. Une manière de mettre en images le décor d'une génération pour qui le provisoire régit le quotidien, lorsqu'il s'agit plus de s'acclimater à des variations sans fin qu'à s'ancrer durablement dans un temps et un lieu définis. Un monde où le sentiment de pérennité fait défaut, poétiquement rendu par ce voyage photographique qui capte la désintégration du permanent vers le temporaire et le provisoire.

Curatrice : Lydia Dorner, conservatrice assistante, département des expositions, Musée de l'Elysée

Publication : L'ouvrage édité par MACK, conçu par l'artiste et Grégoire Pujade-Lauraine, est à lui seul l'expression du sujet traité. La conception tout entière de la publication, de la sélection des matériaux au mode d'apparition des photographies jouant fréquemment sur la double page, se fait l'écho du thème et lui en offre l'écrin. Un bref essai de Lydia Dorner apporte un éclairage sur la démarche de l'artiste.

Source : dossier de presse



© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée



© Martin Kollar, de la série Provisional Arrangement, 2015-2016. Courtesy Musée de l'Elysée



© Andrea Stultiens, Presentation de Duc in Altum, St. Mary's College Kisubi, Ouganda, 2016. Courtesy PhotoforumPasquArt, Bienne

Flurina Rothenberger / Andrea Stultiens

PhotoforumPasquArt, Bienne, 11.09. – 20.11.2016
www.photoformpasquart.ch

Andrea Stultiens (1974, Roermond, NL) décrit ses pratiques comme des "travaux avec des photographies". Elle collectionne des images photographiques et écrit dessus, entamant une réflexion sur les différentes formes de représentation du soi et des autres. La publication *Duc in Altum* tirée de la série *Ebifanyai*, un projet à long terme mené par l'artiste depuis 2014 en Ouganda, constitue le point de départ de son exposition.

Sa vie entière, Flurina Rothenberger (1977, Zurich, CH) l'a passée entre deux continents. Née en Suisse, l'artiste a grandi en Côte d'Ivoire. Cela transparaît dans sa narration originale, qui affirme qu'il ne peut exister une représentation unique de l'Afrique, mais au contraire une multitude. Ses recherches thématiques la portent vers l'urbanisme, l'exode rural, le développement économique et l'avenir de la part jeune de la population, en croissance constante.

Capter et raconter

Les deux photographes se consacrent au continent africain depuis des années et il arrive que les préoccupations principales qui animent leurs méthodes et leurs travaux se recoupent. Stultiens associe ses propres images avec des photographies d'archives, replaçant en contexte des représentations tirées de liasses restées oubliées pendant longtemps. Les images de Flurina Rothenberger décrivent des événements, et dans le même temps, la photographe a développé au fil des années son propre langage visuel, qui se manifeste entre autres dans des travaux collaboratifs.

Source : communiqué de presse



© Flurina Rothenberger, La Pyramide, Abidjan, Côte d'Ivoire, 2016. Courtesy Photoforum-PasquArt, Blenne



© Signer Roman, Tisch, Island, 1994. Courtesy de l'artiste et du CPG

Roman Signer. Le temps gelé / Die gefrorene Zeit

Centre de la Photographie, Genève, 16.09. – 13.11.2016
www.centrephotogeneve.ch

Le Centre de la Photographie propose la première exposition personnelle à Genève de l'artiste plasticien Roman Signer (*1938, vit et travaille à Saint-Gall), depuis celle du Centre d'édition contemporaine en 1990. L'exposition *Le temps gelé / Die gefrorene Zeit* interroge pour la première fois un aspect méconnu de son œuvre : l'instantané, c'est-à-dire le temps arrêté, le temps gelé. Partant de sa production photographique peu connue, les *Reisebilder* – les photographies de voyage (*Reisebilder*, 2006 et *Karpaten | Carpathians*, 2012) -, l'exposition *Le temps gelé / Die gefrorene Zeit* fait découvrir l'aspect proprement photographique de son œuvre, ainsi que de ses sculptures, en prenant la notion d'indice comme fil conducteur.

Mondialement connu pour ses performances et ses installations basées sur des processus interrogeant la transformation de matières, le travail de Signer est directement lié au temps qui s'écoule. N'ayant été réalisés qu'une seule fois et souvent hors des espaces d'art, les travaux de Signer sont la plupart du temps soumis à l'enregistrement photographique et vidéographique pour une réception ultérieure. Le titre de l'exposition se réfère autant aux enregistrements obtenus par la trace lumineuse sur des supports variés, qu'aux traces de fumée, de matière brûlée, d'écoulements de liquides solidifiés qui témoignent de ses actions. La référence au temps gelé peut aussi être comprise de façon littérale, au vu de l'affinité de l'artiste pour des procédés de congélations, et pour des cadrans de montres et d'horloges arrêtés dans leur mouvement.

Présentée à la Documenta 8 en 1987 à Kassel et représentant la Suisse à la Biennale de Venise en 1999, l'œuvre de Roman Signer est en majeure partie immatérielle et fait se dissoudre les genres et les catégories de l'art tout comme il fait littéralement exploser maints objets de nos sociétés marchandes. Dans les expositions d'artistes parmi les plus importants de notre temps, le CPG a fait, ces dernières années, découvrir des aspects peu ou pas connus d'artistes allant de Boris Mikhailov à Cindy Sherman, de Manon à Gerhard Richter, ou de Bernd et Hilla Becher à Carsten Höller. Ainsi *Le temps gelé / Die gefrorene Zeit* mettra en avant par la photographie un aspect méconnu de l'œuvre de Roman Signer. L'exposition est conçue en collaboration avec la curatrice indépendante Carmen del Valle.

Curateurs : Joerg Bader et Carmen del Valle

Source : communiqué de presse



© Signer Roman, Londres, GB, 2015, de la série Reisetfoto. Courtesy de l'artiste et du CPG



© Signer Roman, Detroit, USA, 1997, de la série Reisetfoto. Courtesy de l'artiste et du CPG



Steve McCurry, Peshawar, Pakistan, 2002 © Steve McCurry / Magnum Photos

Picture Yourself. Portraits et autoportraits - Magnum Photos

Quartier Libre SIG, Genève, 15.06. – 11.12.2016

www.sig-quartierlibre.ch

Organisée en collaboration avec l'agence Magnum Photos, l'exposition *Picture Yourself* à Quartier Libre SIG présente le travail de six portraitistes célèbres et invite à une réflexion sur la représentation de soi. Académique à ses débuts, la photographie gagne en naturel au cours du 20^e siècle. Les images se diversifient, comme pour mieux correspondre à la face de l'humanité dans ce qu'elle a de différent et d'universel. Elles existent désormais filtrées, floutées, uniformisées, sous forme d'egoportraits qui se partagent à l'infini.

À partir des images mythiques de Philippe Halsman, Elliott Erwitt, Martin Parr, Paolo Pellegrin, Steve McCurry et Bruce Gilden, *Picture Yourself* propose un panorama de la photographie contemporaine que ces maîtres du genre ont contribué à façonner. Elle convie aussi à une expérience qui en appelle à notre mémoire collective. Machine à portraits forcés et anonymes, le Photomaton devient ici partie prenante de l'exposition. Adoptant le style des photographes de Magnum, il permet au visiteur d'être immortalisé "à la manière de...". Chacun se révèle à lui-même, à la fois modèle et auteur artistique d'un portrait singulier qu'il peut conserver et diffuser.



Paolo Pellegrin, Vivienne Westwood, Paris, octobre 2009 © Paolo Pellegrin / Magnum Photos

Baroudeur discret, Steve McCurry (1950, USA) arpente le monde en quête d'Histoire(s) à raconter. Certaines de ses photos possèdent le clair-obscur des toiles de maîtres. Toutes disent l'humanité de ce photoreporter d'une rare sensibilité. Né à Philadelphie, Pennsylvanie, Steve McCurry a étudié le cinéma au Pennsylvania State University, avant de travailler pour un journal local. Après plusieurs années de travail indépendant, Steve McCurry a fait son premier voyage en Inde, explorant le pays et le sous-continent à l'aide de son appareil photo. C'est après plusieurs mois de voyage qu'il a traversé la frontière du Pakistan où il a rencontré un groupe de réfugiés provenant d'Afghanistan. Ils lui ont fait passer clandestinement la frontière dans leur pays, juste quand l'invasion russe fermait les frontières du pays à tous les journalistes occidentaux. Apparaissant en costume traditionnel, avec une barbe et les traits tirés après des semaines avec les Moudjahidines, McCurry a apporté au monde les premières images du conflit en Afghanistan, lui donnant un visage humain dans chaque une. Depuis lors, McCurry a continué de créer de superbes images à travers les six continents, parcourant d'innombrables pays. Son travail porte sur des conflits, la disparition des cultures, les anciennes traditions et la culture contemporaine, mais il conserve pourtant l'élément humain qui fait de sa célèbre photo de la jeune fille afghane une image aussi puissante.

Entre reportage documentaire et photographie d'art, le travail de Paolo Pellegrin (1964, IT) brouille les pistes sans jamais perdre de vue la réalité. Il se veut témoin de notre époque, de sa beauté autant que de sa brutalité. Paolo Pellegrin est né en 1964 à Rome. Il a étudié l'architecture à L'Università la Sapienza, Rome, Italie, avant d'étudier la photographie à l'Istituto Italiano di Fotografia, à Rome. De 1991 à 2001, Paolo Pellegrin a été représenté par l'Agence VU, à Paris. En 2001, il devient un candidat de Magnum Photos et membre à part entière en 2005. Il a été photographe professionnel pour Newsweek pendant dix ans. Paolo Pellegrin est lauréat de nombreux prix, dont dix prix World Press Photo et de nombreux prix comme photographe de l'année, une médaille d'excellence Leica, un prix Olivier Rebbot, le prix Hansel-Meith et le prix Robert Capa Gold Medal. En 2006, il a reçu la bourse W. Eugene Smith de la photographie humaniste.

Source : dossier de presse



© Alessandra Calò. de la série Fotoscopia. Courtesy Consarc, Chiasso

Alessandra Calò. Fotoscopia

Galleria Consarc, Chiasso, 16.10. – 26.11.2016

www.consarc.ch

Dans son travail expérimental combinant des images de différents types, Alessandra Calò (1977, IT) explore de manière très subjective l'univers de l'hôpital et du corps vulnérable. Pour *Fotoscopia*, elle a effectué ses recherches iconographiques dans les archives de l'hôpital Santa Maria Nuova di Reggio Emilia (région dont l'artiste est originaire) à l'occasion de leur cinquantième anniversaire.



© Giuseppe Penone, 1972 (documentation d'une action : cale de fer planté dans un arbre). Courtesy Photographica FineArt

Camere in Prestito

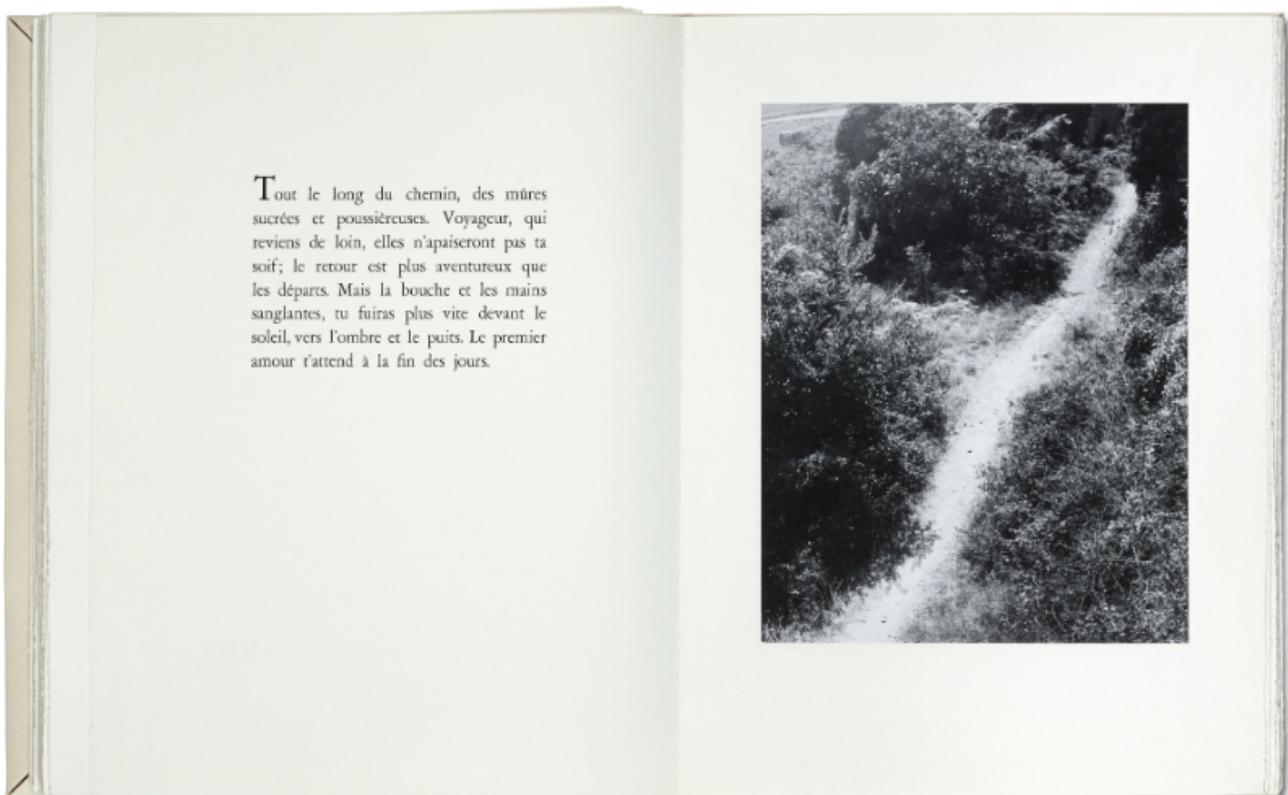
Photographica FineArt, Lugano, 15.09. – 30.11.2016
www.photographicafineart.com

Avec : Vincenzo Agnetti, Giorgio Ciampi, Cioni Carpi, Bruno Di Bello, Paolo Gioli, Ketty La Rocca, Maurizio Nannucci, Giulio Paolini, Claudio Parmiggiani, Luca Maria Patella, Giuseppe Penone, Aldo Tagliaferro, Franco Vaccari, Franco Vimercati, Michele Zaza, Gilberto Zorio.

L'exposition réunit les travaux de quinze artistes italiens importants des années 1960 et 1970 qui ont exploré les possibilités des médias technologiques tels que la photographie, le film, puis la vidéo. Que la photographie serve à documenter une œuvre éphémère, qu'elle soit incluse dans un photocollage ou utilisée dans une démarche conceptuelle, la multiplicité des pratiques révèle l'intensité des expérimentations artistiques de l'époque faisant appel au médium.

Curatrice : Angela Madesani

Source : dossier de presse



© Albert Camus, La postérité du soleil, photographies d'Henriette Grindat, itinéraire par René Char, Genève, E. Engelberts, 1965

Photolittérature

Fondation Jan Michalski, Montricher, 14.10. – 30.12.2016
www.fondation-janmichalski.com

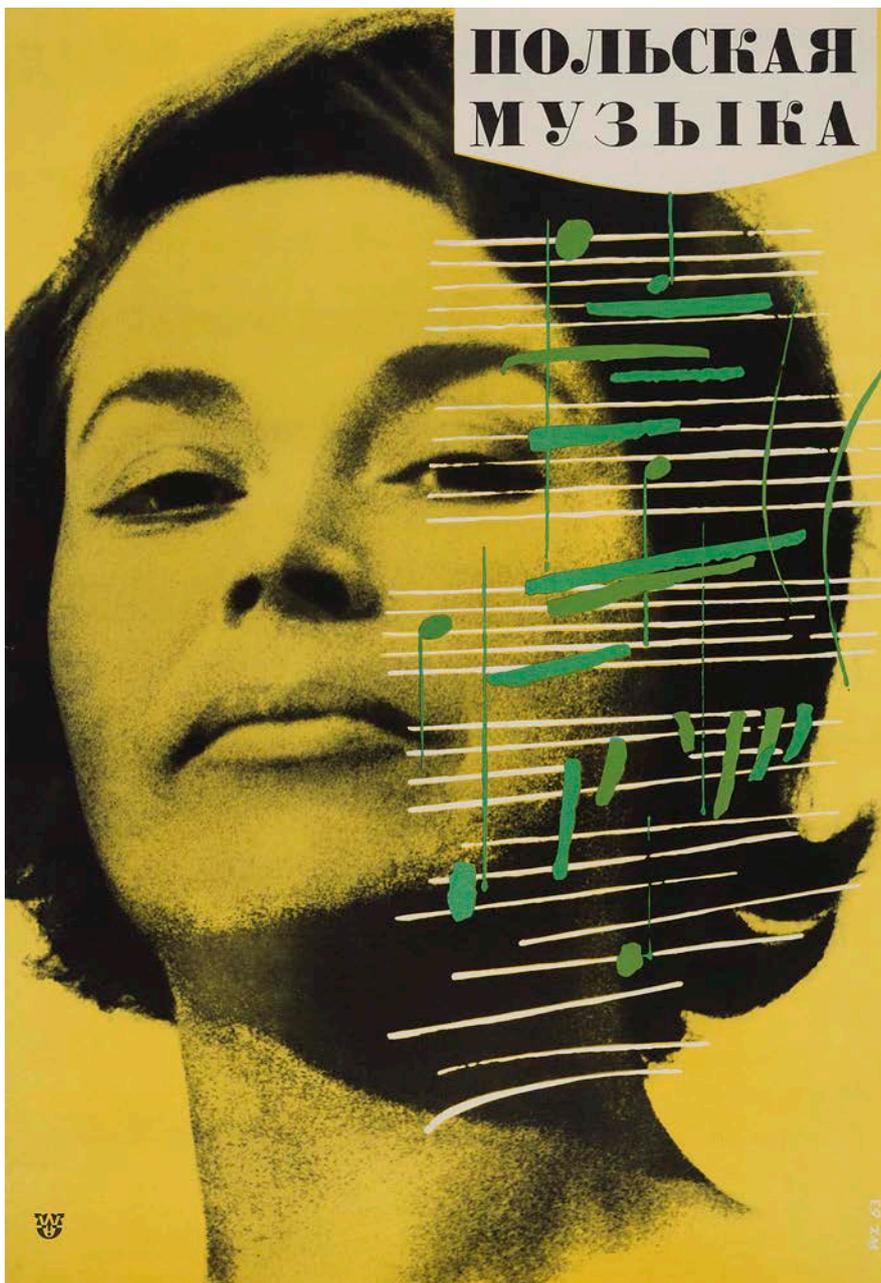
1839. La photographie s'invente et s'invite dans les arts pour en bouleverser les relations. Qualifié à l'origine d'"art industriel", ce procédé de duplication du réel vient modifier les modes de représentation de l'espace, du temps, de la mémoire, et interroger, au-delà des peintres, les écrivains dans un mélange de rejet et de fascination.

Au point de rencontre de la photographie et de la littérature, se tissent des liens aussi complexes que féconds. C'est cette variété des interactions entre image et texte que se propose d'explorer l'exposition Photolittérature, à travers un choix d'ouvrages en langue française : des dialogues photographes-écrivains, des écrivains photographes, des photographes écrivains, des textes illustrés de photographies anonymes, ainsi que des livres sans illustrations dans lesquels la photographie est un thème et l'image, absente, un embrayeur de récit.

Récit de voyage, fiction, poésie, autobiographie... tout un parcours à travers les époques et les courants esthétiques, au gré des frictions, des hybridations et de l'évolution des supports éditoriaux, pour rendre compte des phénomènes photolittéraires, depuis l'invention de la Modernité – que la photographie contribue à constituer – aux nouvelles potentialités numériques.

Curateurs : Marta Caraion, maître d'enseignement à l'Université de Lausanne
et Jean-Pierre Montier, professeur à l'Université de Rennes

Source : <http://www.fondation-janmichalski.com/exposition/exposition-photolitterature/>



Wojciech Zamecznik, La Musique Polonaise, 1963, affiche inédite
 © Juliusz & Szymon Zamecznik, Fundacja Archeologia Fotografii

Wojciech Zamecznik. La Photographie sous toutes ses formes

Musée de l'Elysée, Lausanne, 21.09. – 31.12.2016

www.elysee.ch

Wojciech Zamecznik fait figure de pionnier dans l'association de la photographie aux arts graphiques. L'exposition, organisée en collaboration avec la Fondation Archeologia Fotografii qui conserve les archives de l'artiste à Varsovie, est la première présentation internationale de sa pratique photographique.

L'artiste Wojciech Zamecznik (1923-1967) est une figure influente de la scène artistique polonaise d'après-guerre. Il est célèbre pour ses nombreuses affiches, et son champ d'activité couvre l'édition, la musique, le cinéma et la scénographie d'exposition. Photographe autodidacte, Zamecznik réalise quelques milliers d'images depuis la fin des années 1940, dont une sélection est présentée dans une première partie. La deuxième est consacrée à l'intégration et la transformation de la photographie dans son œuvre graphique. La dernière révèle une approche plus expérimentale du médium afin de créer un nouveau répertoire formel et typographique.

Curatrices : Anne Lacoste et Karolina Puchala-Rojek.

Source : dossier de presse



Pierre Joseph Rossier, Bonze, prêtre supérieur d'une pagode japonaise à Nagasaki (Views in Japan, série 2, Negretti & Zambra, 1860), vue stéréoscopique sur plaque de verre, 8.4 x 17.5 cm. © Tom Burnett. Courtesy BCUF

Pierre Joseph Rossier. Japon – Fribourg

Un pionnier de la photographie en Extrême-Orient 1858-1862

BCUF - Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg, 22.09. – 12.11.2016

www2.fr.ch/bcuf

Né à Grandsivaz en 1829, Pierre Joseph Rossier est envoyé en Chine en 1858 par la firme Negretti & Zambra de Londres pour y documenter la seconde guerre de l'opium. Il parcourt alors l'Extrême-Orient, du Japon des samouraïs au royaume de Siam jusqu'aux Philippines, en réalisant de nombreux clichés, diffusés ensuite en Europe. Cette exposition dévoile pour la première fois une sélection de l'œuvre exceptionnelle et rarissime du photographe fribourgeois, dont les vues stéréoscopiques du Japon et de Fribourg ont été assemblées dans de magiques diaporamas en 3D.

Avant l'année 2004, Pierre Joseph Rossier n'est connu en Suisse que grâce à la mention de son nom ou de son studio sur ses tirages de vues stéréoscopiques et de portraits en format carte de visite. Il fait alors figure d'un petit artisan photographe local sans envergure, avec un studio à Fribourg et à Einsiedeln. On estime aussi que ses photos sont relativement tardives, datant des années 1870 ou 1880, alors qu'il fait en réalité partie des pionniers des années 1860. L'envergure internationale de l'œuvre de Rossier sort de l'ombre en 2004, grâce à Terry Bennett, historien britannique de la photographie ancienne d'Extrême Orient, et de Gérard Bourgairel, président de Pro Fribourg, qui aboutira à la publication du cahier *Pierre Joseph Rossier*,



Pierre Joseph Rossier, Amazones de la garde du roi du Siam, Rama IV, 1862, tirage albuminé, 16.8x21 cm © Collection privée. Courtesy BCUF

photographe : une mémoire retrouvée (Pro Fribourg, n°153, 2006). Terry Bennett arrive à confirmer l'identité d'un photographe qu'on croyait français, P. Rossier, connu au Japon pour y avoir introduit la stéréoscopie, réalisé le premier panorama et enseigné la technique du collodion humide à de jeunes japonais, dont Ueno Hikoma, l'un des pionniers de la photographie au Pays du Soleil Levant. Cette découverte a eu deux autres conséquences : elle a permis d'attribuer à Pierre Joseph Rossier une série de vues stéréoscopiques de la Chine prises en 1858 et d'établir que le mystérieux P. Rossier – si longtemps "non identifié" –, avait également voyagé au Siam (Thaïlande). La découverte du Passeport pour voyager à l'étranger (en France et en Angleterre) délivré à Pierre Joseph Rossier en 1855, dans lequel il se déclare "photographe" alors qu'aucun professionnel n'est encore recensé dans le canton, est tout aussi surprenante.

Rossier figure donc parmi les tous premiers photographes professionnels suisses. Établi à Londres, Rossier devient le photographe officiel et le représentant en Extrême-Orient de la célèbre firme Negretti & Zambra, spécialisée dans la production et le commerce de matériel photographique et de vues stéréoscopiques inédites du monde entier. Rossier n'est ni un globetrotter ni un touriste, mais un artiste photographe travaillant pour une agence à laquelle il envoie ses négatifs et pour laquelle il vend du matériel, notamment au roi du Siam. Rossier n'a pas laissé de journal et il n'a rien écrit sur les cinq années passées en Asie. Nous n'avons toujours aucun portrait de lui et il n'existe que très peu de tirages de ses studios ouverts en 1862 à Fribourg et à Einsiedeln. Enfin, nous avons aussi perdu les traces de sa collection ethnographique du Siam, offerte au Musée de Fribourg en 1863.

Curateur : Philippe Dallais, ethnologue.

Source : dossier de presse



© Mike Disfamer, Heber Springs, AK, vers 1940. Courtesy Edwynn Houk Gallery, Zurich

Disfamer. The Vintage Prints

Edwynn Houk Gallery, Zurich, 08.09. – 12.11.2016

www.houkgallery.com

" [... Le] photographe américain Mike (Meyer) Disfamer [1884-1959] reste partiellement une énigme. Ce fils de fermiers autodidacte, excentrique et solitaire a photographié quarante années durant les habitants de Heber Springs, petite commune rurale de l'Arkansas qu'il n'a jamais quittée. A l'instar d'un Ghisoland ou d'un Chambi, Disfamer incarne cette lignée particulière de modestes artisans photographes qui ont su, dans la quotidienneté de leurs travaux et de leur commerce, créer un style, un genre qui leur est spécifique, et dont l'importance s'est révélée au fil du temps. Son art du portrait se fonde sur une technique simple : un drap, noir ou blanc, un cadrage et une focale qui ne varient pas, l'attente scrupuleuse de la bonne lumière, aucun effet de mise en scène. Dans cette économie de moyens, Disfamer est parvenu à dresser le panorama saisissant et comme intemporel de l'Amérique profonde en s'élevant au rang des meilleurs portraitistes du XX^e siècle. "

Source : <http://www.actes-sud.fr/catalogue/beaux-livres/mike-disfamer>



© Edward Quinn, Rita Hayworth et ses filles Rebecca et Yasmina en Fiat 508 C/1100 de 1937, Château de l'Horizon, Golf Juan, 1951

Edward Quinn. Stars & Cars

ArteF Galerie, Zurich, 26.08. – 19.11.2016

www.artef.com

L'exposition choisit de se focaliser sur la fascinante relation des stars à leur automobile...

"Aucun photographe n'a été un témoin aussi exhaustif, aussi lucide et aussi subtilement ironique de la vie sociale et culturelle des Golden Fifties sur la Côte d'Azur que l'irlandais Edward Quinn (1920-1997). Explorateur aussi discret qu'obstiné, Edward Quinn a parcouru pendant plus de dix ans la jungle mondaine de la Riviera française et a déniché des trésors incomparables dans cet épicerie chatoyant de la « grande vie », du « Big Business », de l'art, de la musique et de la littérature. Quinn a laissé un héritage de plus de cent mille négatifs, des dizaines de milliers de planches contact, des milliers de tirages de tous les formats, ainsi que des documents, des lettres et des photos. [...]" Heinz Büttler

"Ce qui était vraiment bien, c'est que les gens me faisaient tellement confiance qu'ils ne demandaient même pas à voir les photos. Ils savaient que je ne publierai pas de photos disgracieuses. Et les mauvaises photos sont faciles à faire. Tout se joue au moment où on appuie sur le déclencheur. C'est cela qui est unique dans la photographie. À chaque fraction de seconde, on a une image différente. La personne a bougé, la lumière a légèrement changé. On n'est jamais apaisé, car la photo parfaite n'existe pas. Il faut se contenter de tirer le meilleur parti possible de chaque situation. J'ai été influencé par toute une série de grands photographes, en premier lieu par Cartier-Bresson. Tous les éléments sont réunis dans ses photos. L'arrière-plan est juste, le choix du moment est parfait. Il parvenait à ce résultat en attendant des heures, tout en étant totalement absent. Il cherchait toujours à rester invisible. C'est cette posture photographique que j'ai toujours essayé d'avoir, même quand mes sujets étaient des stars et que j'essayais de les montrer sous leur meilleur jour."

Source : http://edwardquinn.com/Text/Texts/Riviera_Cocktail_f.html